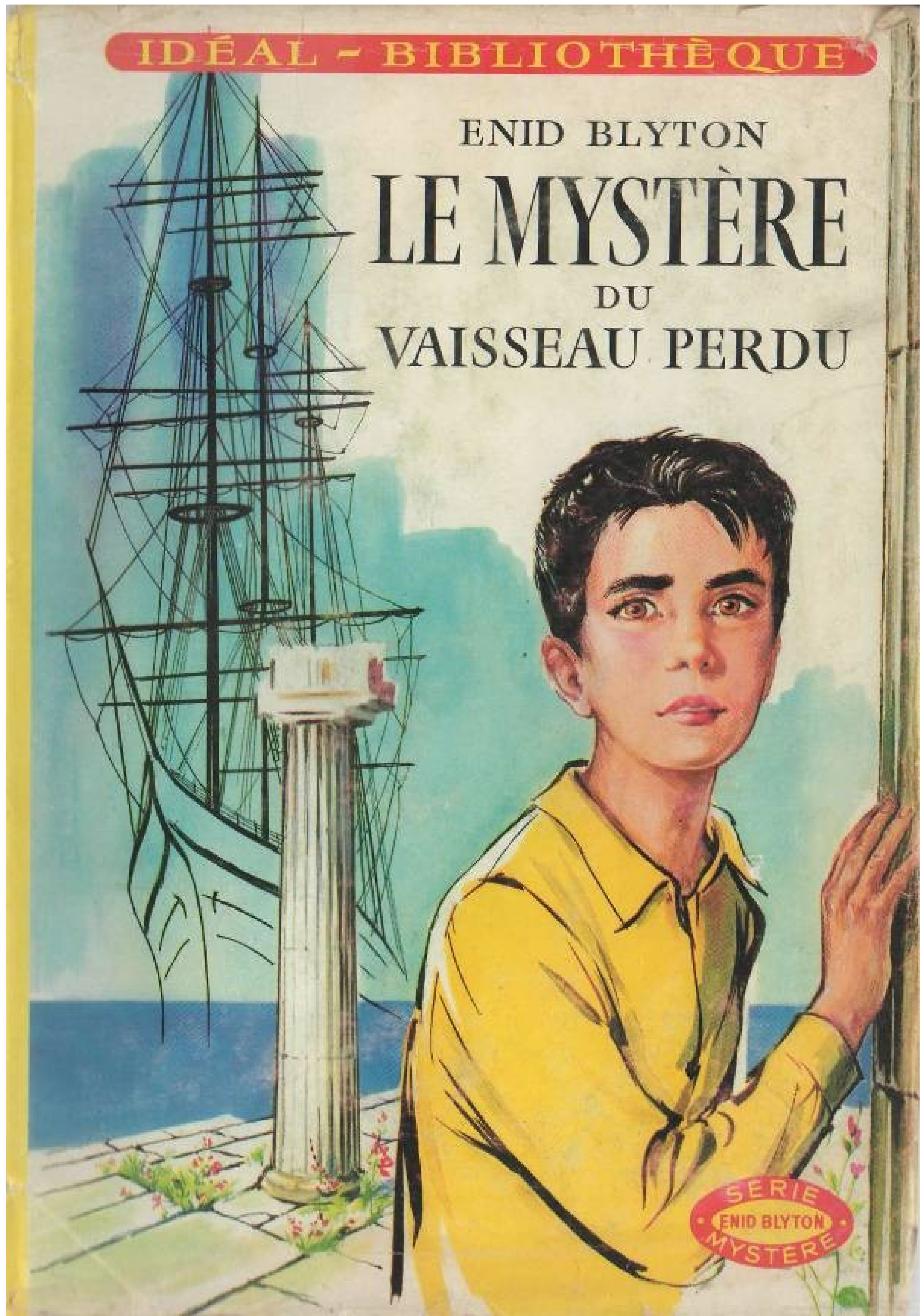

IDÉAL - BIBLIOTHÈQUE
ENID BLYTON
LE MYSTÈRE
DU
VAISSEAU PERDU
SÉRIE
ENID BLYTON
MYSTÈRE

Enid BLYTON

LE MYSTÈRE DU VAISSEAU PERDU

UNE croisière en mer Egée... Un petit bateau dans une bouteille... Un vieux parchemin... Une île grecque sortie tout droit de la légende... Un trésor fabuleux remontant à l'Antiquité... Et voilà Henri, Denise, Jacques et Lucette lancés dans une nouvelle aventure, plus palpitante encore que les précédentes!

Bien entendu, leur ami René Marchal les accompagne. Le perroquet Kiki est lui aussi de la partie, avec Joko, le malicieux petit singe.

Ah! s'ils savaient quel mystère se prépare !

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection

LE MYSTÈRE DU GOLFE BLEU
LE MYSTÈRE DE LA CASCADE

LE CLUB DES CINQ SE DISTINGUE
LE CLUB DES CINQ EN PÉRIL

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

LE MYSTÈRE DU VIEUX MANOIR
LE MYSTÈRE DES GANTS VERTS
LE MYSTÈRE DU CARILLON
LE MYSTÈRE DE LA ROCHE-PERCÉE
LE MYSTÈRE DE L'ILE AUX MOUETTES
LE MYSTÈRE DE MONSIEUR PERSONNE
LE MYSTÈRE DU NID D'AIGLE
LE MYSTÈRE DES VOLEURS VOLÉS

LE CLUB DES CINQ
LE CLUB DES CINQ CONTRE-ATTAQUE
LE CLUB DES CINQ EN VACANCES
LE CLUB DES CINQ JOUE ET GAGNE
LE CLUB DES CINQ VA CAMPER
LE CLUB DES CINQ EN RANDONNÉE
LE CLUB DES CINQ AU BORD DE LA MER
LE CLUB DES CINQ ET LES GITANS
LE CLUB DES CINQ EN ROULOTTE
LA LOCOMOTIVE DU CLUB DES CINQ
ENLÈVEMENT AU CLUB DES CINQ
LE CLUB DES CINQ ET LES PAPILLONS
LE CLUB DES CINQ ET LE TRÉSOR DE L'ILE

UN EXPLOIT DU CLAN DES SEPT
LE CARNAVAL DU CLAN DES SEPT
LE CLAN DES SEPT A LA RESCOUSSE
LE CLAN DES SEPT ET L'HOMME DE PAILLE
LE TÉLESCOPE DU CLAN DES SEPT
LE VIOLON DU CLAN DES SEPT

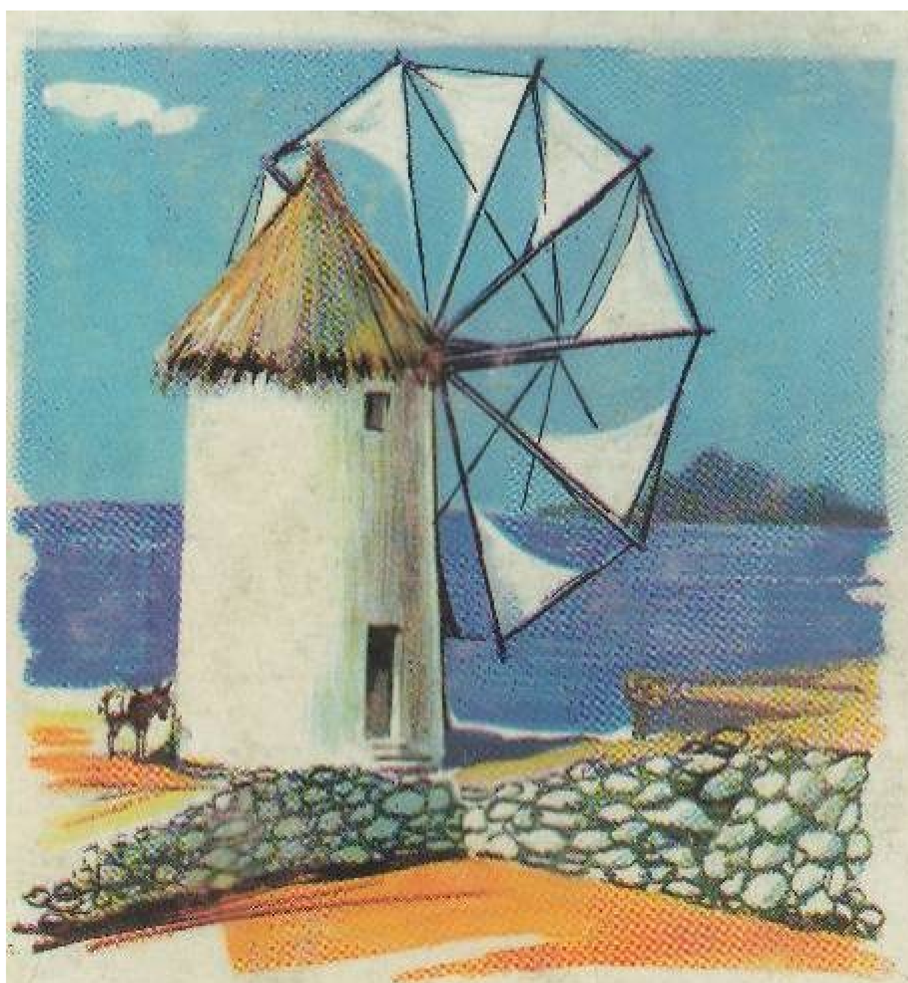
OUI-OUI AU PAYS DES JOUETS
OUI-OUI ET LA VOITURE JAUNE
OUI-OUI CHAUFFEUR DE TAXI
OUI-OUI VEUT FAIRE FORTUNE

FIDO, CHIEN DE BERGER

ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DU VAISSEAU PERDU

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE

TABLE



CHAPITRE PREMIER

DEPART EN CROISIÈRE

JE DEMANDE où nous passerons nos vacances cette année, Denise. En as-tu la moindre idée? »

Et Henri Lefèvre tira d'un air pensif sur la mèche de cheveux qui le faisait parfois surnommer par ses camarades « Riquet à la Houppe ». Sa sœur, qui lui ressemblait beaucoup, répondit aussitôt :

« Je ne sais rien de plus que toi. Chaque fois que j'interroge maman à ce sujet, elle se contente de sourire et prend un ton mystérieux pour me dire : « Attends un « peu et tu verras. » Mais elle a un projet en tête, c'est certain. »

Un joyeux vacarme s'éleva soudain dans le vestibule. « Ah! s'écria Henri. Voici Jacques et Lucette qui rentrent de promenade. J'entends crier Kiki! »

Jacques et Lucette Tirmont firent leur apparition. Le frère et la sœur se ressemblaient avec leurs yeux verts, leurs cheveux roux et leur visage piqueté de taches de son. Sur l'épaule de Jacques se trouvait Kiki, son inséparable perroquet.

Jacques et Lucette, orphelins de père et de mère, avaient été recueillis par Mme Lefèvre, la maman d'Henri et de Denise, qu'ils appelaient tante Alice. Celle-ci, qui était veuve, unissait les quatre enfants dans une même affection. Mais elle avait plus de mal à considérer Kiki comme faisant partie de la famille. Le perroquet était si malicieux !

« Dis donc, Jacques, où penses-tu que maman va nous envoyer en vacances cette année? questionna Henri. Nous en parlions tout à l'heure avec Denise. Sais-tu quelque chose de précis?

— Rien du tout! répondit Jacques. Mais j'imagine que tante Alice nous réserve une surprise.

— C'est aussi mon avis », opina Lucette. Henri hocha la tête.

« J'aurais bien aimé aller camper avec René Marchai durant toute la belle saison, mais savez-vous ce que maman m'a répondu lorsque je lui ai parlé de mon idée?

— Je le devine, répondit Jacques en riant. Elle a dû refuser tout net!

— Il fallait s'y attendre, déclara Denise. Maman se méfie de René. Il suffit que nous soyons avec lui pour que les aventures les plus extraordinaires nous arrivent.

— Tante Alice affirme que nous attirons l'Aventure avec un grand A dès que nous nous trouvons livrés à nous-mêmes ou en compagnie de René. »

René Plotin, plus connu sous le nom de René Marchai, appartenait aux services secrets du gouvernement. C'était un grand ami des enfants. Agé de vingt-sept ans, et plein de dynamisme, il était considéré par eux comme un grand frère qu'ils aimaient et admiraient à la fois. René leur rendait bien leur affection.

Mme Lefèvre, en entrant dans la pièce, interrompit la conversation des enfants.

« Je devine, dit-elle d'un air malicieux, que vous étiez en train de faire des projets de vacances.

— Oh! maman, si tu voulais accepter le mien! soupira Henri.

— Non, mes enfants. Pas de camping, ni seuls ni même avec votre grand ami René. Cette année, je ne veux pas vous quitter des yeux. Dès que je cesse de vous surveiller, les pires choses vous arrivent! Rappelez-vous toutes vos précédentes aventures : vos tribulations avec des contrebandiers au golfe Bleu, au nid d'Aigle ou à l'île aux Mouettes. Et cette autre fois où, vous étant trompés d'avion, vous êtes demeurés prisonniers de la Vallée Perdue, quelque part en Europe centrale. Non, non, cet été-ci, vous resterez avec moi...

— Mais, maman, avec René...

— N'insiste pas, Henri. Certes, René est quelqu'un de tout à fait remarquable. Mais je ne lui fais pas confiance pour garder des enfants. Il est comme vous : il attire les catastrophes par sa seule présence. »

Et comme les enfants poussaient un soupir découragé, la jeune femme ajouta en souriant :

« Rassurez-vous. Je ne vous condamnerai pas à rester à la maison. Non, bien au contraire. Savez-vous ce que je vous propose? Une croisière à bord d'un gros bateau. Je sais que cela vous plaira. J'ai pu obtenir un billet de famille à un tarif réduit par l'intermédiaire d'un ami qui travaille à la Compagnie Maritime. Nous visiterons plu-, sieurs pays étrangers, vous verrez quantité de choses intéressantes et de plus je vous aurai toujours sous les yeux. -Ainsi, je ne tremblerai plus perpétuellement à votre sujet. »

Le premier instant de surprise passé, Henri, Denise, Jacques et Lucette exprimèrent tout haut leur joie.

« Nous partirons la semaine prochaine, annonça Mme Lefèvre. Comme il fera chaud là où nous allons, il faudra songer à emporter des vêtements légers et des chapeaux de soleil. »

Taquine, la jeune femme n'avait pas encore précisé quels pays au juste constituaient le but de la croisière. Cette fois, elle satisfit la curiosité grandissante des enfants.

« Notre bateau, le *Lamartine,* fera escale au Portugal, à Tanger, en Italie et dans certaines îles de la mer Egée. Cela vous plaît-il? »

Des cris de joie lui répondirent...

Les jours suivants, les préparatifs de départ allèrent grand train. Bientôt, malles et valises se trouvèrent bouclées. Jacques, cependant, se semblait pas partager l'allégresse générale. C'est que Mme Lefèvre lui avait déclaré que le règlement ne permettait pas d'emmener des perroquets à bord. En conséquence, le pauvre Jacques devrait se séparer de son bien-aimé Kiki. Et le jeune garçon ne s'y résignait pas volontiers. L'oiseau, de son côté, paraissait comprendre.

« Pauvre Kiki! Pauvre Kiki! » ne cessait-il de se lamenter à longueur de journée.

« Si tu veux, proposa Mme Lefèvre à Jacques, je peux m'arranger avec ma femme de ménage : elle gardera ton perroquet pendant notre absence.

— Je vous remercie, tante Alice, répondit Jacques, mais, avec votre permission, je me débrouillerai tout seul.

— Bon. Si tu préfères cela, fais à ton idée. »

Le vendredi suivant, Mme Lefèvre et les enfants prirent le train pour Bordeaux : c'est là qu'ils devaient s'embarquer à bord du *Lamartine.* Chaque voyageur portait un bagage à main. Il était convenu qu'on passerait une nuit à l'hôtel, l'embarquement ne devant avoir lieu que le lendemain matin à huit heures et demie.

Après le dîner, pris à l'hôtel, Mme Lefèvre proposa aux enfants d'aller au cinéma. Elle se rendait compte que tous quatre étaient bien trop énervés ce soir-là pour dormir si elle les envoyait se coucher à l'heure habituelle. Henri, Denise et Lucette acceptèrent l'invitation avec empressement, tandis que Jacques demandait :

« S'il vous plaît, tante Alice, plutôt que d'aller au cinéma, me permettez-vous de rendre visite à un ancien camarade de classe? Il habite Bordeaux et je voudrais lui faire une surprise.



— Si tu me promets de rentrer avant dix heures du soir, je veux bien », consentit Mm/s Lefèvre.

Elle avait confiance en Jacques et s'était assurée que Raymond Dubreuil — c'était le nom du camarade en question — habitait tout près de leur hôtel. Effectivement, Jacques rentra à l'hôtel avant ses amis qui le trouvèrent sagement plongé dans la lecture d'un guide touristique.

« Alors, s'écria Henri, te voilà de retour, mon vieux! Comment s'est passée ta visite à Raymond Dubreuil? »

Mais, chose étrange de la part de Jacques qui était bavard de nature, le jeune garçon négligea de répondre à la question et détourna vite la conversation en interrogeant ses amis sur le film qu'ils venaient de voir.

Henri, Denise et Lucette trouvèrent son attitude bizarre, mais ils avaient tous bien trop sommeil à présent pour questionner Jacques davantage. Tout le monde monta se coucher.

Le lendemain, les enfants se réveillèrent bien avant sept heures. Henri sentit sa curiosité renaître.

« Dis-moi, Jacques, demanda-t-il, comment s'est passée

ton entrevue avec Raymond Dubreuil? On dirait que tu ne veux pas en parler.

— Ne me pose pas de questions, grommela Jacques, car je n'ai pas l'intention d'y répondre.

— Eh bien! vrai, ce que tu es mystérieux!... J'ai idée qu'il doit s'agir de Kiki. Tu n'as jamais voulu nous dire ce que tu avais fait de ton perroquet et...

— Laisse-moi donc tranquille, Henri. Je ne peux rien te dire pour le moment. C'est clair?

— Bon, bon, ne te fâche pas. J'ai compris. Allons, finissons vite de nous habiller. »

Les cinq voyageurs s'embarquèrent à huit heures et demie précises. Mme Lefèvre se fit indiquer leurs cabines. Elles étaient au nombre de trois et à la suite les unes des autres. Mme Lefèvre en occuperait une et les deux autres étaient respectivement destinées aux deux filles et à leurs frères. Lucette les passa en revue d'un air ravi.

« Regardez! Nous avons un lavabo à eau froide et à eau chaude !

— Et il y a un ventilateur dans notre cabine! s'écria Henri.

— Dans la nôtre aussi! ajouta Denise.

— Chic ! Nous avons vue sur la mer. C'est une chance.

— Il me tarde de partir, à présent! Cette croisière s'annonce bien! »

Après avoir examiné les cabines, les enfants se mirent à explorer le bateau. Sans être très grand, il était confortable, et entièrement peint en blanc : cheminées blanches, rambarde blanche, coque blanche! Sur ses flancs se détachait son nom en lettres d'or : *Lamartine,* ce qui était très poétique.

« Demain, expliqua Mme Lefèvre qui accompagnait les enfants dans leur exploration, tous les passagers devront participer à des exercices de sauvetage.

— J'ai aperçu des ceintures de sauvetage dans le placard de notre cabine, s'écria Lucette. Faudra-t-il les passer, tante Alice?

— Certainement... » Et Mme Lefèvre se mit à expliquer la manière de s'en servir.

Les enfants trouvèrent cela très intéressant. Continuant leur tournée d'inspection, ils virent quelques passagers qui, déjà, s'amusaient à jouer au palet sur le pont.

« Je suis sûre que nous ne nous ennuierons pas à bord ! s'écria Denise avec enthousiasme.

— Je vous signale qu'en bas vous trouverez un cinéma, une bibliothèque, un salon de lecture, une salle des fêtes et une immense salle à manger, indiqua Mme Lefèvre.

— Et voici une piscine! s'exclama Jacques stupéfait. Une piscine à bord d'un bateau! Comme cette eau bleue est tentante ! »

Au même instant la sirène du bateau retentit et Lucette sursauta si fort qu'elle faillit choir dans la piscine. Mme Lefèvre se mit à rire.

« Tu as eu peur, n'est-ce pas?

— Quel bruit épouvantable! s'écria Lucette. C'est une chance que Kiki ne soit pas ici. Il se mettrait tout de suite à imiter cette sirène.

— Tais-toi donc! souffla Denise à son oreille. Tu vas raviver les regrets de ce pauvre Jacques. »

Machinalement, Lucette regarda autour d'elle.

« Jacques? répéta-t-elle. Où donc est-il passé? Je ne le vois pas.»

De fait, le jeune garçon avait disparu.

« II ne doit pas être loin, répondit Henri. Oh! regardez. Nous allons appareiller. On retire la passerelle.

— Faisons comme les autres! suggéra Lucette. Mettons-nous là, le long du bastingage, et agitons notre mouchoir en direction de la foule sur le quai. Comme c'est amusant! »

Tout à coup, la fillette poussa un cri.

« Denise! Henri! Regardez! Il y a là quelqu'un avec un perroquet sur l'épaule... Un perroquet qui ressemble à Kiki. »

Les machines du bateau venaient d'entrer en action et faisaient vibrer le pont. Lucette se pencha un peu plus et écarquilla les yeux.

« Mais *c'est* Kiki! s'écria-t-elle. Kiki! Kiki! Je suis certaine que c'est bien toi! »

Le perroquet était perché sur le poignet d'un jeune garçon qui le tenait par une chaînette. Le vacarme régnant à bord empêchait les enfants d'entendre les cris que semblait pousser l'oiseau. Celui-ci se démenait comme un diable. Si ce n'était pas Kiki, il lui ressemblait beaucoup.

« Ça y est! Nous partons! s'écria Henri. Le bateau s'écarte du quai. »

Mais Lucette n'avait d'yeux que pour le perroquet. Elle le vit se débattre avec plus d'énergie que jamais. Le garçon qui le tenait semblait avoir du mal à l'empêcher de s'envoler. Et soudain l'événement se produisit : l'animal donna une dernière secousse à sa chaîne, ouvrit les ailes et piqua droit sur le bateau.

« Je vous le disais bien que c'était Kiki! cria Lucette à pleine voix. Jacques! Jacques! Où es-tu? »

Et, suivie de Denise et d'Henri, elle se précipita à la recherche de son frère. Entre-temps, le perroquet avait rejoint le bateau et les trois enfants l'avaient perdu de vue. Comme Jacques ne semblait être nulle part, Lucette songea enfin à descendre à sa cabine. Un curieux spectacle les y attendait : Jacques était bien là, assis sur sa couchette et caressant Kiki perché sur son épaule.

« Grand Dieu! s'exclama Henri. Kiki t'a rejoint!

— Comme tu vois! ricana Jacques. Kiki a échappé à Raymond Dubreuil qui était venu me dire adieu. Il m'a rejoint en passant par le hublot.

— Mais comment as-tu fait...? commença Denise.

— Pour emporter Kiki à Bordeaux? Oh! je l'ai tout simplement fourré dans le panier que je portais. Il s'y est tenu bien sage.

— En somme, cela ressemble à un coup monté avec ton ami Raymond! dit Henri en éclatant de rire. Il a lâché Kiki juste à temps. Et toi, posté à ton hublot, tu l'as appelé à pleins poumons! Avoue donc! »

Jacques rougit et baissa la tête.

« Ce n'est pas tout ça! murmura Denise. Je me demande

comment tu vas faire pour expliquer la chose à maman... »

Mais Jacques fit montre de tant de franchise, et Kiki i* de tant de drôlerie, que Mme Lefèvre finit par se trouver f désarmée.

« C'est bon, dit-elle enfin. Puisque Kiki est ici je ne vois pas comment on pourrait le renvoyer à présent. Encore faut-il signaler le fait au commissaire du bord. | J'espère qu'il ne sera pas trop fâché.»

Le commissaire du bord, pour la forme, commença à faire les gros yeux. Il demanda à voir Kiki. Et Kiki, comme s'il eût compris que son sort dépendait de lui, le regarda d'un air implorant.

« Pauvre Kiki! Pauvre Kiki! » gémit-il d'une voix dolente.

Le commissaire du bord se mit à rire.

« Allons, concéda-t-il. Si vous me promettez que cet animal se tiendra bien sage durant toute la traversée, je consens à ce que vous le gardiez. »

Jacques, ravi, se confondit en ^remerciements et Kiki, | devinant qu'on venait de remporter une victoire, se mit incontinent à chanter *La Marseillaise* à pleins poumons. Les passagers qui l'entendirent se mirent à rire à leur tour. Kiki leur était sympathique et ils l'adoptaient déjà. La partie était gagnée sur tous les fronts.

Cette première journée se passa dans le contentement général. Tout était nouveau pour les enfants : les repas pris dans la grande salle à manger, les différents sports qui se pratiquaient sur le pont, le plaisir de naviguer le long des côtes de France. La nuit même ne fut pas une nuit comme les autres. Denise et Lucette, en particulier, ^trouvèrent très amusant de dormir dans des couchettes.

L'escale à Lisbonne fut précédée d'exercices de sauvetage. Cela aussi était nouveau pour les enfants. Kiki tint |à accompagner son maître sur le pont en cette occasion Et amusa tout le monde en répétant les ordres donnés.

Cette escale à Lisbonne fut trop courte au gré d'Henri. Il avait espéré s'enfoncer davantage à l'intérieur du pays trouver dans la campagne portugaise un de ces petits

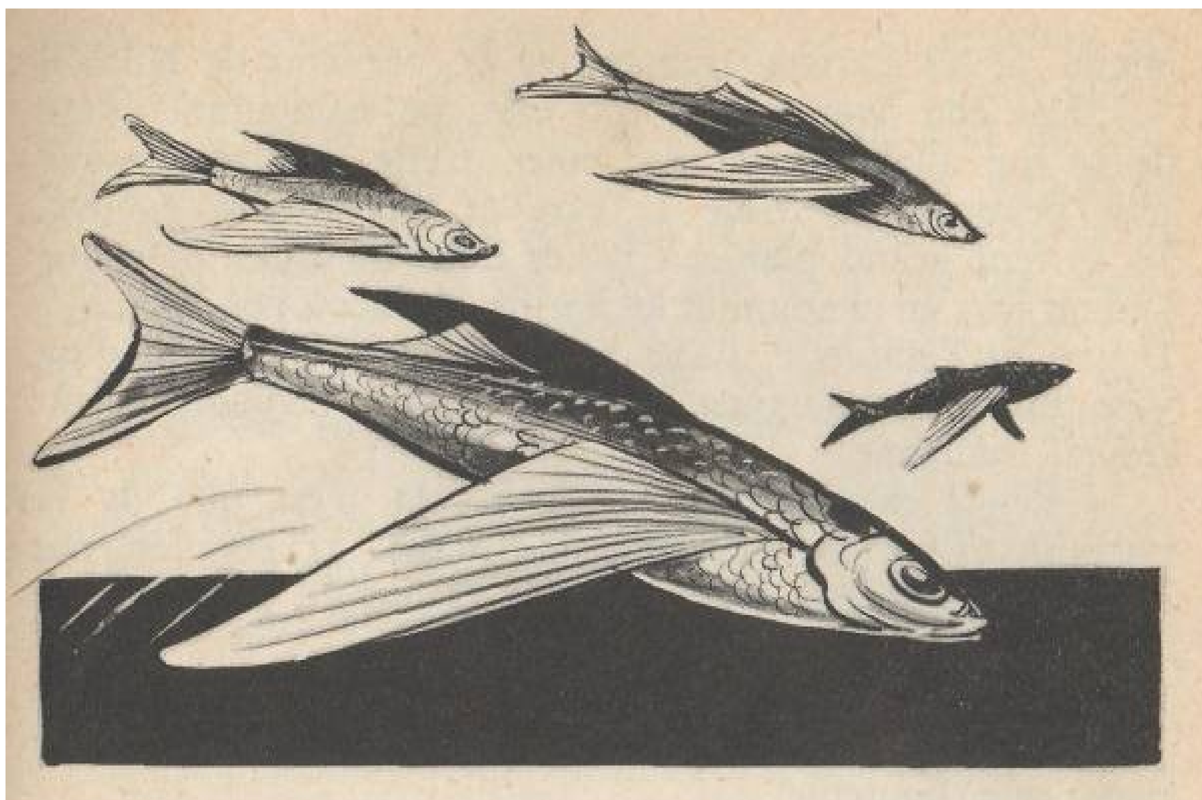
animaux qu'il excellait à apprivoiser et dont il faisait ses compagnons favoris... à la grande horreur de Denise, d'ailleurs, qui avait une peur bleue de ces bestioles.

Mme Lefèvre, pour sa part, se montrait enchantée de ce début de croisière. Elle avait tout le temps les enfants sous les yeux, tant à terre que sur le bateau.

« Je respire enfin, leur déclara-t-elle lors de cette première escale. Ce n'est pas à bord que l'Aventure peut venir vous chercher. Et, tout au long de nos excursions, je ne vous lâcherai pas d'une semelle. Je suis bien tranquille : cette croisière sera sans histoire. »

Les enfants le pensaient aussi, mais ils s'en Consolaient parce que, après tout, leurs vacances s'annonçaient comme très agréables.





CHAPITRE II

OÙ L'ON FAIT LA CONNAISSANCE DE TOKO ET DE LUCIEN

APRÈS LISBONNE, l'escale suivante devait être Tanger. Entre-temps, les enfants s'habituèrent vite à la vie à bord. Ils la trouvèrent très agréable et profitaient au maximum des distractions qu'elle offrait. Ils aperçurent entre autres une bande de poissons volants et s'émerveillaient de les voir s'élever hors des vagues et demeurer quelque temps dans les airs.

« Ils bondissent ainsi pour échapper à de gros poissons plus voraces », expliqua Henri. Et il ajouta : « J'aimerais bien en posséder un! » Denise se mit à rire.

« Tu pourrais difficilement le transporter dans ta poche, objecta-t-elle. Et encore moins le traîner au bout d'une laisse. Il faut te résigner à faire cette croisière sans

aucun de tes éternels animaux et te contenter de Kiki! » Mais elle avait parlé trop vite, ne se doutant guère de ce qui allait arriver à Tanger. Cette ville pittoresque plut beaucoup à Mme Lefèvre et aux quatre enfants. Ils prirent grand plaisir à flâner dans les souks, bien que l'odeur leur en chatouillât les narines de façon peu agréable. Denise fit l'emplette d'une petite broche et Lucette d'un vase bleu. Les garçons semblaient plus dédaigneux du travail indigène.

« Peuh! déclara Henri. Tout cela n'est que de la pacotille. Rien ne me tente là-dedans. Et ce n'est pas dans ces boutiques arabes que je risque de découvrir ce qui me fait envie!

- De quoi s'agit-il? demanda Lucette avec curiosité.

- Eh bien, j'aimerais beaucoup posséder un bateau dans une bouteille.

- Un bateau dans une bouteille! Je n'en ai jamais vu.

- C'est assez rare, en effet.

- Comment fait-on pour introduire le bateau dans la bouteille?

- Je ne sais pas au juste, mais c'est très compliqué. Oui, j'aimerais bien un bateau comme ça!

- Si, un jour, j'en trouve un, je te l'achèterai », promit Lucette avec générosité.

Les enfants auraient bien aimé fouiner un peu partout, à droite et à gauche, dans les petites ruelles mystérieuses qu'ils apercevaient au passage. Mais Mme Lefèvre leur recommanda de marcher tout près d'elle et ils ne purent pas satisfaire leur désir de vagabondage.

L'escale à Tanger devait durer trois jours. Dès le lendemain, les passagers du *Lamartine* étaient conviés à profiter d'une excursion organisée qui leur permettrait de visiter un peu l'intérieur du pays. C'est au cours de cette excursion qu'Henri allait s'attacher l'un de ses éternels petits compagnons, prouvant ainsi, une fois de plus, l'étrange pouvoir qu'il exerçait sur les animaux.

Le jour suivant, donc, de bon matin, les cars loués

pour la circonstance prirent le départ et ne tardèrent pas à rouler le long de chemins bordés de cactus. Deux heures plus tard, on fit halte dans une très vieille ville indigène dont le nom compliqué parut aux enfants impossible à retenir. Son mur d'enceinte et ses tours semblaient jaillir directement du sol. Dès que les voyageurs eurent mis pied à (erre, ils se trouvèrent assaillis par une nuée de petits Arabes acharnés à leur mendier quelques sous.

Kiki, très en verve, s'amusa à imiter la voix nasillarde des gamins lundis que toute la compagnie grimpait le long de ruelles tortueuses. Puis le guide invita les touristes à visiter une tour vétusté. Henri avait déjà gravi quelques marches d'un escalier de pierre et se trouvait devant une fenêtre percée dans l'énorme mur de la tour quand des cris aigus, dans la ruelle au-dessous, attira son attention.

En se penchant, il aperçut un groupe de petits indigènes qui bombardaient une cible invisible à coups de cailloux.

« Après quoi ces voyous en ont-ils? se demanda Henri. Si c'est un animal ou un enfant, ils vont voir de quel bois je me chauffe. »

II se mit à dégringoler les escaliers à toute vitesse quand soudain, comme il passait devant une fenêtre située plus bas que la première, il vit une pierre ricocher sur le rebord tandis qu'un faible gémissement s'échappait d'une sorte de boule de poils bruns recroquevillée dans l'embrasure. Le jeune garçon s'arrêta net et tendit le cou pour découvrir de quoi il s'agissait. Clac! Un nouveau caillou lui frôla la joue. Au diable ces garnements! Henri s'approcha de la fenêtre et cria d'une voix tonnante en se penchant au-dehors :

« Arrêtez, méchants drôles! Je vous ordonne de cesser ce jeu. Me comprenez-vous? »

Les petits indigènes considérèrent avec consternation le trouble-fête. Puis ils se dispersèrent en toute hâte. Henri se reprit à considérer la boule brune. Celle-ci bougea un peu et une figure ridée, aux yeux tristes, apparut soudain, à demi cachée encore entre deux mains minuscules.

« Mais c'est un singe! Un mignon petit singe! » murmura Henri.

Il se rendait compte que la pauvre créature était mortellement effrayée et s'employa à la rassurer avant même d'essayer de la toucher. Il prit ce que Lucette appelait sa « voix de charmeur d'animaux » et lui parla longtemps. En fin de compte, le miracle habituel se produisit : ce fut le singe qui, de lui-même, vint à Henri. D'un bond, il lui sauta sur l'épaule et, encore tout tremblant de l'alerte, lui passa les bras autour du cou et se blottit contre lui. Henri le caressa avec des gestes doux. Puis il se remit à lui parler et, cette fois, la petite créature lui répondit en son langage tout en le regardant avec encore un peu de crainte au fond des yeux.

Quand les autres enfants rejoignirent Henri, ils ne furent pas peu étonnés de le trouver en compagnie d'un singe.

« Le pauvre! s'écria Lucette après avoir entendu sa triste histoire. Il est blessé. Ses pattes saignent.

- Je vais le ramener avec moi et le soigner, décida Henri. Je me débrouillerai bien pour le faire monter à bord.

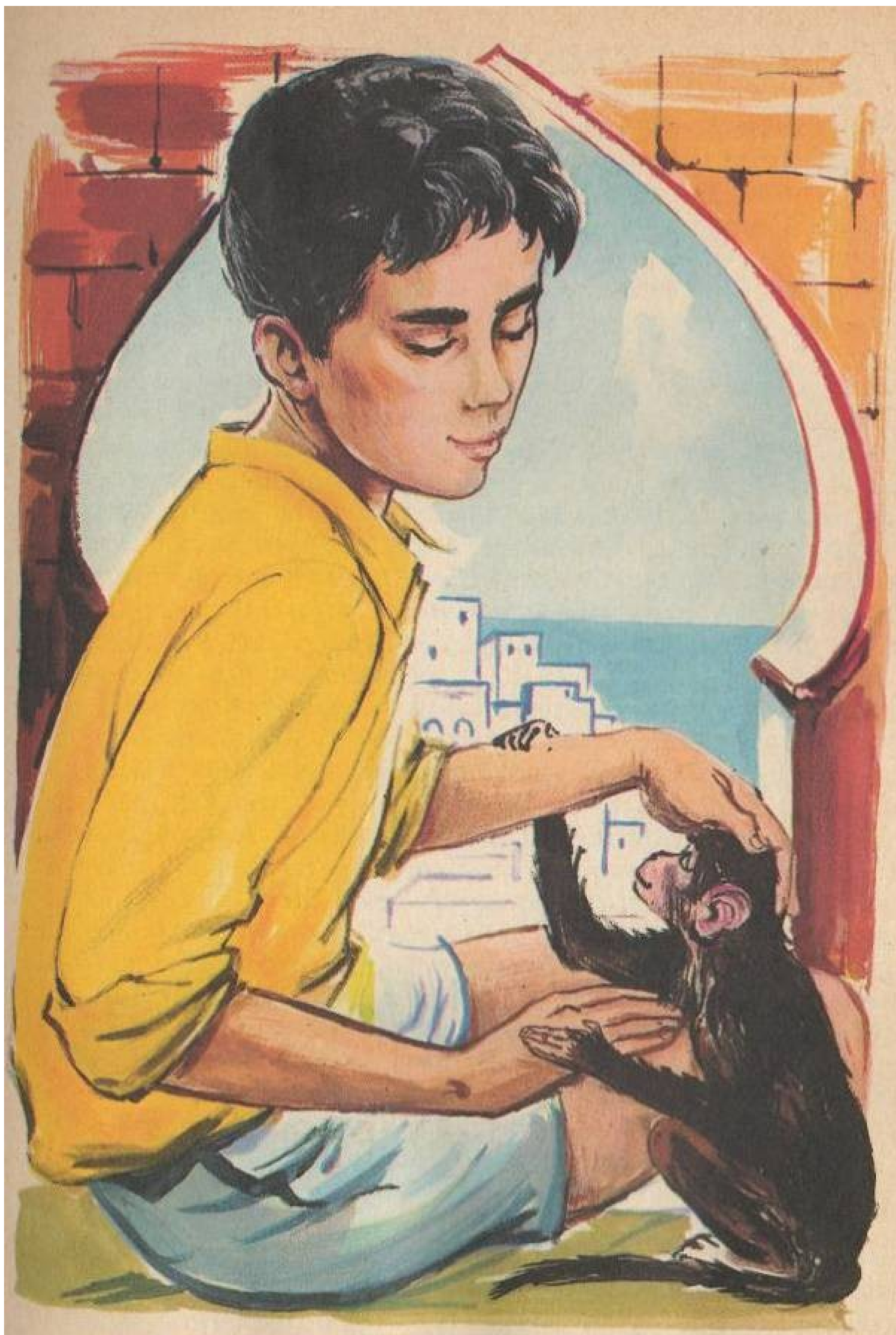
- Nous t'y aiderons », promit Jacques.

Denise était la seule à n'être pas enchantée. Elle n'aimait pas les compagnons habituels de son frère mais, vu le triste état du petit singe, elle n'osa pas trop protester. Grâce donc à la complicité générale, Joko - - c'est le nom qu'Henri venait de donner à son protégé --se retrouva en fin de journée à bord du *Lamartine.,* dans la cabine des garçons.

Les enfants commencèrent par le savonner, car il était très sale. Après l'avoir rincé et séché, ils entreprirent de badigeonner ses plaies de teinture d'iode. Joko se laissait faire avec confiance. C'est tout juste s'il poussa un faible gémissement quand Henri se mit à le panser.

« Ça y est, Joko! C'est fini! Comme tu es beau à présent ! »

Mais Kiki, déjà jaloux de l'intrus et comprenant qu'on lui faisait un compliment, manifesta à sa façon. Il se mit à crier si fort que Mme Lefèvre parut pour s'informer de



***Ce fut le singe qui, de lui-même, vint à Henri*.**

la cause du vacarme. A la vue de Joko, elle s'arrêta stupéfaite. L'air penaud, Henri raconta comment il avait adopté la mignonne créature et l'avait ramenée en fraude.

« Vous êtes insupportables! bougonna Mme Lefèvre. Après Kiki, Joko! »

Et elle sortit en soupirant, mais sans rien ajouter d'autre. Car elle avait bon cœur et ne se sentait pas le courage de sévir.

Les jours suivants, Joko guérit et recouvra son aplomb naturel. De triste et lamentable il devint plein de gaieté et de fantaisie. Un vraie petit diable! Il sautait de meuble en meuble comme un écureuil. Il fut très vite l'ami de tout le monde. Mais avec Kiki cela n'alla pas tout seul au début. Le perroquet était d'un naturel jaloux et, chaque fois qu'il se trouvait seul avec le petit singe, il commençait à lui jouer des tours. Souvent, il l'appelait avec la voix d'Henri : «Joko! Joko! », et Joko tournait la tête de tous côtés sans voir personne.

Kiki avait découvert que le singe avait peur des bruits et il s'ingéniait à lui en faire entendre de toutes sortes : il imitait une locomotive, poussait d'effrayants éclats de rire ou miaulait comme un chat. Mais quand il se mit à aboyer comme un chien, ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Joko sauta sur le lavabo, s'empara de la savonnette et la lança à toute volée sur le perroquet qui la reçut sur le bec. Une brosse à dents suivit le savon, puis un peigne, un tube de dentifrice, un rouleau de pellicules, bref tout ce qui tombait sous la main de Joko. Kiki avait beau voleter autour de la cabine, jamais le singe ne ratait son objectif. Quelle leçon pour le malicieux perroquet!

Un peu plus tard, quand Henri entra dans sa cabine, il la trouva transformée en champ de bataille et comprit tout de suite ce qui s'était passé entre les deux animaux.

« Vilain Kiki! As-tu fini de tourmenter Joko? Gare à toi si tu recommences! »

Et il paraissait tellement fâché que le perroquet se le tint pour dit. Peu à peu, le singe et Kiki s'habituèrent l'un à l'autre et finirent par devenir bons camarades...

Au fur et à mesure que le temps passait Jacques, Lucette, Henri et Denise se sentaient de plus en plus à leur aise à bord du *Lamartine.* Ils connaissaient à présent les moindres recoins du bateau et entretenaient des rapports amicaux avec le personnel navigant, y compris - - et ce n'était pas un mince honneur - - le commandant et son second.

Mme Lefèvre, de son côté, s'était liée avec quelques passagers. Mais elle regrettait qu'il n'y ait pas à bord des enfants de l'âge des siens : tous étaient beaucoup plus jeunes.

« En plus de ça, ce sont des enfant gâtés! soupirait Jacques. Ils tournent autour de nous comme des moustiques, taquinant Joko ou essayant de faire parler Kiki ! »

Mme Lefèvre ne put s'empêcher de sourire : Henri et Jacques offraient un curieux spectacle, chacun avec leur favori sur l'épaule.

« De toute manière, conclut Denise, nous nous amusons bien entre nous et nous n'avons pas besoin de compagnie. »

Les quatre amis eurent encore à supporter la curiosité des autres enfants pendant un certain temps. Le *Lamartine.,* après avoir quitté Tanger, pénétra en Méditerranée, remonta jusqu'à Majorque, piqua ensuite sur la Corse et franchit le détroit de Bonifacio. La prochaine étape devait être l'Italie.

Or, c'est à l'escale de Naples qu'Henri vit un de ses désirs exaucés : les jeunes enfants qui harcelaient Kiki et Joko à longueur de journée n'allaient pas plus loin. Ils descendirent à terre avec leurs parents et d'autres touristes prirent leur place à bord.

Ce jour-là, Henri, Denise, Jacques et Lucette, accoudés au bastingage, s'amusaient à regarder les nouveaux venus embarquer. Soudain Jacques donna un coup de coude à sa sœur.

« Regarde un peu qui vient là! On dirait Jeannot Lapin en personne! »

Lucette et les deux autres regardèrent le jeune garçon qui venait de s'engager sur la passerelle et ne purent s'empêcher de sourire.



C'est qu'il ressemblait vraiment à un lapin avec son menton fuyant et ses incisives qui pointaient en avant. Il devait être de l'âge-de Jacques et d'Henri. Il portait de grosses lunettes qui ne l'embellissaient pas, mais un sourire aimable se jouait sur ses lèvres, tandis qu'il parlait aux deux grandes personnes qui l'accompagnaient : un homme et une femme. Celle-ci n'avait rien de remarquable, mais son compagnon, court et trapu, n'inspirait pas la sympathie... peut-être à cause des lunettes noires qui dissimulaient complètement ses yeux.

Le garçon s'exprimait tantôt en français, tantôt en une langue inconnue des enfants. Kiki écoutait en penchant la tête de côté. Et soudain, juste comme le jeune voyageur passait près de lui, le perroquet se mit à lui parler avec gravité, sur le ton de la conversation, usant des mêmes mots étrangers qu'il avait entendus.

« Oh! dites donc! Un perroquet qui parle! s'écria le jeune garçon en français.

- Oh ! dites donc ! Oh ! dites donc ! répéta sur-le-champ Kiki.
- Tais-toi, Kiki ! ordonna Jacques. Sois poli, veux-tu. »

Joko, voyant que l'on grondait Kiki, se mit à pousser de petits cris. Le nouveau venu sourit d'un air ravi. « Oh! dites donc! Le singe parle aussi! Que dit-il?

— Il dit qu'il croit vous avoir déjà rencontré quelque part sans se rappeler exactement où et demande à Kiki, le perroquet, s'il n'a pas meilleure mémoire que lui! » répondit Henri, d'un air très sérieux.

Lucette pouffa de rire. Le garçon demeura un moment bouche bée, puis lui aussi se mit à rire de bon cœur.

« Ha! ha! Elle est bien bonne! Mais, dites donc, c'est drôle comme tout un perroquet qui parle et un singe apprivoisé! Vous en avez, de la veine!

— Allons, Lucien, dépêche-toi! » grommela l'homme qui venait derrière le jeune garçon. Et il lui donna une bourrade pour le faire avancer. Lucien obéit et s'éloigna, non sans s'être retourné pour sourire encore aux enfants.

« Si Jeannot Lapin est le seul garçon de notre âge à monter à bord, je suppose qu'il, va être tout le temps sur notre dos! soupira Henri. Quel ennui!

— Oh! dites donc! glapit Kiki tout fier d'avoir augmenté son vocabulaire.

— Allons, bon! à présent Kiki ne va pas cesser de répéter ça à longueur de journée. C'est encore une chance que Joko ne parle pas !»

Le *Lamartine* reprit la mer le lendemain et, comme les enfants l'avaient prévu, Lucien rechercha tout de suite leur compagnie. Kiki était toujours le premier à le voir arriver et signalait sa venue en criant aussitôt : « Oh ! dites donc! Oh! dites donc! »

Lucien, dès la première conversation, fit des confidences à ses nouveaux amis. Il était orphelin, à moitié Français par son père et à moitié Grec par sa mère. Durant l'année scolaire il fréquentait un lycée en France, mais il passait ses vacances avec son oncle et sa tante, qui étaient Grecs. Il avait treize ans, presque quatorze, détestait les sports, adorait l'histoire et aurait bien souhaité ne pas se prénommer Lucien.

« Pourquoi donc? s'étonna Denise.

— Parce que... heu... mes camarades de lycée me taquinent et m'appellent souvent Lucette.

— Lucette! Mais c'est mon nom! s'écria la petite Tirmont. Et je le trouve très joli.

— Il est peut-être joli pour une fille, mais pas pour un garçon! fit remarquer Lucien, maussade.

— Lucette jolie! Lucette jolie! s'écria Kiki en ébouriffant ses plumes.

— Oh ! dites donc ! Votre perroquet est vraiment comique, dit Lucien en se déridant. Et quel don d'imitateur!

— Vous n'avez encore rien entendu! expliqua Jacques en riant. Il est capable de reproduire n'importe quel bruit! »

Jacques ne croyait pas si bien dire. Comme s'il eût compris ce qu'on attendait de lui, Kiki ouvrit le bec... et il fit feu de toutes pièces. On entendait éclater des pétards, grésiller des fusées, exploser des « bouquets ». Jacques eut toutes les peines du monde à le faire taire.

Les autres enfants se tordaient de rire.

« Hier soir, à Naples, il a assisté avec nous à un feu d'artifice! expliqua Denise entre deux hoquets de joie. Je n'aurais jamais cru qu'il puisse le reproduire aussi bien. »

Lucien considéra Kiki avec respect.

« Est-ce que je peux le caresser? demanda-t-il.

— Attention! l'avertit tout de suite Jacques. Il n'aime pas beaucoup les gens qu'il ne connaît pas... »

Trop tard! Lucien avait déjà avancé la main pour s'emparer de l'oiseau. Il réussit bien à l'attraper... mais le laissa échapper tout de suite. C'est que Kiki venait de lui donner un coup de bec sur la main. Lucien hurla et, à la grande surprise de Lucette, des larmes perlèrent à ses yeux.

Puis, sans un mot, le jeune garçon s'enfuit en suçant son doigt saignant. Les autres se regardèrent, interloqués.

« Qu'est-ce qui lui prend? demanda Jacques. Pour un petit coup de bec...

— Il pleurait f murmura Lucette, qui n'en revenait pas de voir un garçon de cet âge si douillet.

— C'est une poule mouillée! conclut Henri.

- Poule mouillée! Poule mouillée! répéta Kiki avec délices.

Tais-toi, vilain oiseau! Tout ça est ta faute! »

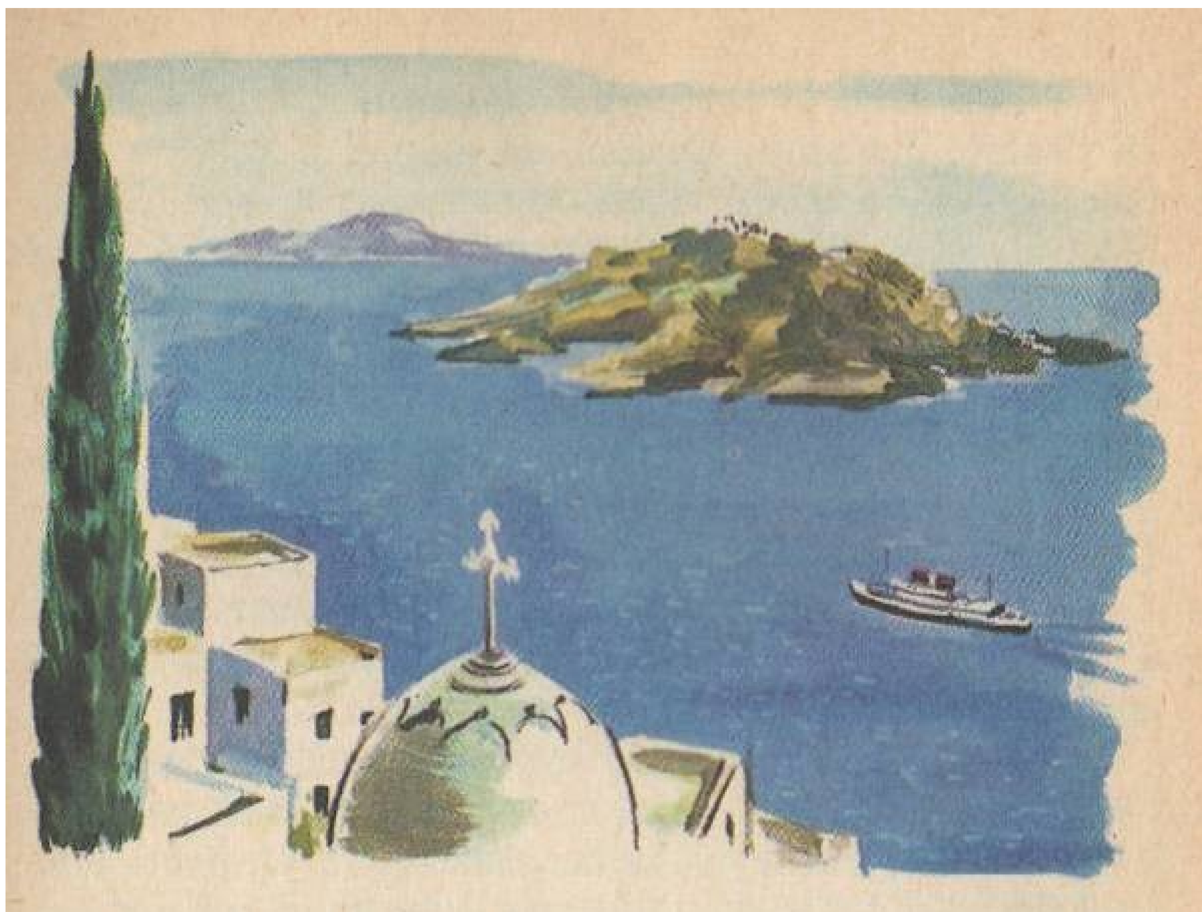
Comme toujours, lorsqu'il entendait gronder Kiki, Joko se mit à son tour à sermonner le perroquet dans son langage à lui. Il poussait de petits cris aigus et Kiki l'écoutait avec gravité et d'un air contrit. La scène était du plus haut comique. Elle le devint davantage encore lorsque Kiki se mit à répondre au singe sur le même ton :

« Riki-liki-aki, iki, pop-pop-pop! »

Les enfants n'en pouvaient plus de rire.

« Vous pouvez être certains, déclara Jacques, que Kiki croit parler la langue même de Joko. Brave Kiki! Dire que le règlement du bord interdisait que je t'emmène! Que serions-nous devenus sans toi!»





CHAPITRE III

UNE HISTOIRE DE TRÉSOR

DEPUIS DEUX JOURS déjà le *Lamartine* croisait en mer Egée. L'eau était d'un beau bleu sombre et les enfants ne se lassaient pas de voir surgir des îles de tous côtés. Elles avaient l'air de naître du sein même des vagues.

Lucien, qui connaissait très bien cette portion du globe, nommait chaque île par son nom et racontait à ses compagnons de voyage une foule d'histoires intéressantes à leur sujet : récits de piraterie pour la plupart et palpitantes courses au trésor.

« Voyez-vous ce petit îlot? C'est là que jadis les pirates emmenaient leurs prisonniers. Ils les jetaient au fond de puits et souvent les y oubliaient.

- C'est effroyable! s'écria Lucette. Es-tu sûr que ce soit vrai, Lucien ?

— Sans aucun doute. J'ai moi-même visité l'îlot et vu l'entrée des puits. Ce sont de simples trous, très profonds, creusés à même le sol. Mais leurs parois sont tellement à pic que les malheureux qu'on précipitait dans ces sortes d'oubliettes n'avaient aucune chance de s'en échapper.

— Brr!... dit Henri. Ton histoire est sinistre, mais c'est égal, j'aimerais bien, moi aussi, visiter une de ces îles qui ont jadis servi de repaire aux pirates.

- Ma foi, répondit Lucien, c'est une chose possible. Il faudra demander à mon oncle.

- A ton oncle? rétorqua Jacques, surpris. Qu'a-t-il à voir là-dedans? Tu parles de lui comme si les îles lui appartenaient.

- Mais... c'est le cas, expliqua Lucien. Ne vous l'avais-je pas dit? Bien sûr, il ne s'agit pas d'îles importantes comme Délos, Paros ou Samos, mais de tout petits îlots où il pratique des fouilles. Mon oncle est un grand amateur d'antiquités. C'est sa passion. Alors il achète une île, l'explore à fond, la revend, en achète une autre et ainsi de suite. »

Henri, Denise, Jacques et Lucette regardèrent Lucien pour savoir s'il parlait sérieusement.

« C'est bien vrai, ce que tu dis là? demanda Denise. Très vrai. Mon oncle possède une des plus merveilleuses collections d'antiquités qui soient, chez lui, à Athènes. Je crois que je tiens de lui mon goût pour l'histoire ancienne.

- Et que trouve-t-il dans les îles qu'il explore? demanda Lucette avec curiosité.

- Ses dernières fouilles lui ont permis de découvrir des vases, pas mal ébréchés d'ailleurs, des bijoux sans grande valeur et des statuettes en mauvais état.

- Hum ! ça ne me paraît pas bien fameux, dit Jacques en riant.

- Pas fameux! Pas fameux! » s'écria Kiki en écho. Lucien parut vexé.

« Après tout, dit-il, on ne peut pas découvrir tous les jours un trésor. »

Lucette, apaisante, se hâta de détourner la conversation.

« A propos de trésors, dit-elle, tu ne connaîtrais pas une autre histoire palpitante? Une histoire vraie, je veux dire?

- Si, répondit Lucien. Celle des bateaux d'Andra. On me l'a racontée bien souvent... Cela s'est passé il y a des siècles et des siècles. Je ne me rappelle pas la date précise. Un roi, nommé Panlostes, régnait sur une île assez importante de la mer Egée. Ce roi possédait un fils.

- Comment s'appelait-il? coupa Lucette.

- Je n'en sais rien. Mais ce prince, dans son enfance, avait eu un accident qui l'avait laissé borgne et boiteux. Or, il désirait épouser la fille d'un roi qui régnait en Grèce : la princesse Andra.

- On devine la suite! ricana Henri. La princesse ne voulait pas d'un mari borgne et boiteux et lui préférait quelqu'un d'autre.

- Si tu connais l'histoire, inutile que je continue, bougonna Lucien qui était très susceptible.

- Mais non, mon vieux, va donc... Seulement il y a quantité de récits de l'ancien temps qui commencent comme ça.

- Bon. Attends. Tu vas voir... Le père d'Andra répondit à la demande de mariage en déclarant que sa fille épouserait le prince borgne à condition que le roi Panlostes lui envoie de l'or et des armes précieuses pour la valeur totale de la moitié de son royaume. Panlostes, qui tenait beaucoup à marier son fils, accepta le marché, réunit sa flotte, et bourra ses navires de richesses de toutes sortes. Puis ceux-ci prirent la mer en direction du continent. »

Lucette et Denise regardaient la mer en imaginant les bateaux du roi Panlostes, chargés de ce fabuleux trésor, et cinglant vers la Grèce, toutes voiles déployées. Cependant, Lucien poursuivait :

« Or, la princesse Andra, qui ne voulait à aucun prix épouser le fils de Panlostes, usa d'une ruse perfide. Elle adressa un message à celui qu'elle aimait en lui signalant

la prochaine arrivée des précieux navires. Ce prince -car c'était un prince lui aussi - - réunit alors ses propres bateaux armés en guerre et s'en fut au-devant de la flotte de Panlostes.

- Et il la rencontra? s'inquiéta Lucette dont le cœur battait très fort.

- Oui, il la rencontra, l'attaqua et la vainquit. Mais quand il voulut s'emparer de la cargaison... il ne découvrit pas l'ombre du trésor!

- Sapristi! Que s'était-il passé? s'écria Jacques.

- En fait, le roi Panlostes n'avait pas pris lui-même la direction de sa flotte. Il l'avait confiée à l'un de ses capitaines. Or, cet homme n'avait jamais eu l'intention de livrer le trésor au père d'Andra. Il désirait le garder pour lui seul. En chemin, donc, il débarqua sur une île où il le cacha en se promettant de venir plus tard le chercher.

Voilà pourquoi le fiancé d'Andra n'a rien trouvé dans les cales des navires? commenta Henri. Mais que se passa-t-il ensuite, Lucien?

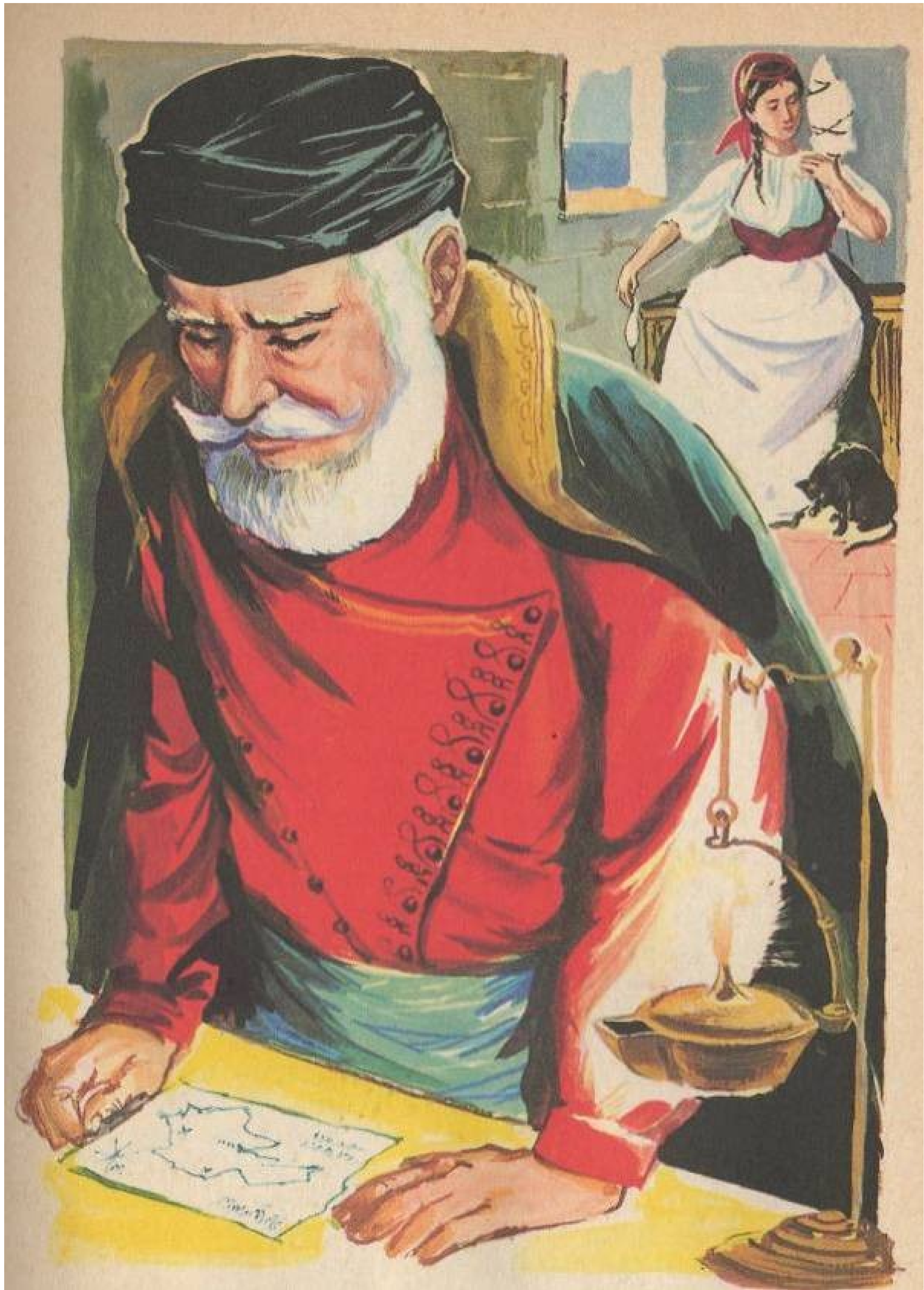
Le capitaine fut tué et avec lui la moitié de l'équipage. Les autres réussirent à prendre la fuite.

Mais le trésor? demanda. Henri. N'en a-t-on plus jamais entendu parler?

- Si. Quelques-uns des marins réussirent à se rappeler l'emplacement de l'île où leur capitaine avait fait escale. Ils organisèrent une expédition secrète afin de récupérer les richesses cachées, mais leur cupidité causa leur perte. Ils se disputèrent, s'entre-tuèrent, si bien qu'à la fin il ne resta plus que deux ou trois survivants. L'un d'eux possédait une carte grossière indiquant la position de l'île. Encore trouva-t-il moyen de la perdre.

- Et on ne Fa jamais retrouvée? s'enquit Denise, très intéressée.

- Si. Des années plus tard. Elle tomba entre les mains d'un vieux marchand grec qui se pencha dessus jusqu'à ce qu'il ait enfin réussi à la déchiffrer à peu près. Il décida en conclusion que le trésor pouvait être caché dans cinq, îles de la mer Egée et se mit en devoir de les explorer une par une.



Elle tomba entre les mains d'un vieux marchand grec.

— Finit-il par dénicher la bonne? demanda Lucette, dont les yeux brillaient de plus en plus.

— Oui. Selon la légende, non seulement il aurait découvert l'île, mais encore il aurait trouvé la cachette.

— Oh! s'exclama Henri, déçu. Du moment que ce marchand grec a mis la main sur le trésor d'Andra, l'histoire perd tout son intérêt.

— Ne crois pas ça! s'écria Lucien. Cet homme est mort avant d'avoir pu remonter le trésor au jour.

— Dans ce cas, qui l'a pris? demanda Jacques.

— Personne. Le vieux marchand n'avait confié à personne le résultat de ses recherches. On savait qu'il avait repéré le trésor, un point c'est tout. Mais où se trouve au juste celui-ci? La légende indique simplement qu'avant de mourir le marchand a dessiné une nouvelle carte, plus précise, portant le nom de l'île et l'emplacement du trésor perdu. Hélas! cette carte-là, personne ne l'a jamais vue. Sans doute le bonhomme l'a-t-il cachée... Dieu sait où...

— Quelle histoire palpitante! s'écria Denise. Et comme j'aimerais retrouver cette carte! Où habitait le vieux marchand grec? Peut-être la carte se trouve-t-elle dissimulée quelque part dans la maison qu'il habitait?

— Tu dois bien te douter que cette maison a été fouillée de la cave au grenier après sa mort, riposta Lucien. Mais je connais l'île où habitait cet homme. C'est Délos et nous devons précisément y faire escale demain.

— Vrai? s'écria Lucette. Nous pourrons descendre à terre? J'ai hâte d'y être!

— Délos vous plaira certainement. Elle renferme tant de curiosités ! Et puis, vous pourrez y faire des achats dans les petites boutiques du port.

— C'est cela, approuva Denise. Nous y choisirons des souvenirs. Tu viendras avec nous, n'est-ce pas, Lucien? Ta connaissance de la langue grecque nous sera très utile. »

Mme Lefèvre apprit avec satisfaction que le *Lamartine* devait s'arrêter à Délos. Tout comme les enfants, elle

était fascinée par le spectacle de toutes ces petites îles émergeant du bleu de la mer parmi une brume violette. Pour la circonstance, elle s'était replongée dans son histoire grecque, car, en vérité, la mer Egée semblait davantage appartenir au passé qu'au présent.

A son exemple, Henri, Denise, Jacques et Lucette lisaient tout ce qui leur tombait sous les yeux concernant les récits anciens de l'Archipel. Lucette, en particulier, avait l'impression de vivre dans un autre temps.

« Gomment se fait-il, tante Alice, que ces îles soient aussi nombreuses? demanda-t-elle à Mme Lefèvre.

- Il est probable, expliqua celle-ci, qu'au temps jadis toutes ces îles ne formaient qu'un seul continent. Puis un cataclysme a dû se produire et la mer a envahi ce que nous appelons aujourd'hui le bassin méditerranéen. Elle l'a comblé, en noyant le continent. Seules les parties élevées de celui-ci restèrent visibles et ce sont elles qui forment à présent cette multitude d'îles parmi lesquelles nous croisons. »

L'imagination de Lucette lui représenta l'énorme masse d'eau engloutissant une terre couverte de villes et de villages, noyant bêtes et gens sur son passage, et ne laissant subsister que les sommets des montagnes. Elle frissonna.

« Oh! tante Alice, il y aurait donc au fond de la mer, là, juste au-dessous de nous, les ruines de cités disparues?

- Il ne doit plus en rester trace, répondit Mme Lefèvre. Songe que la catastrophe s'est produite il y a des milliers et des milliers d'années.

- Sais-tu, maman, coupa soudain Henri, que M. Stavros, l'oncle de Lucien, possède quelques-unes de ces îles?

- Oui, répondit sa mère. J'en ai entendu parler. J'ai échangé quelques mots avec Mme Stavros, qui est une personne très aimable. Il paraît que, grâce à ses fouilles, son mari a acquis une jolie fortune. Il possède de grandes connaissances en matière d'antiquités. »

Le lendemain, le *Lamartine* jeta l'ancre devant Délos. Mme Lefèvre et les enfants se rendirent à terre en compagnie de Lucien. M. et Mme Stavros, eux, restèrent à bord.

Ils avaient si souvent visité l'île déjà qu'ils n'avaient aucun désir de la parcourir une fois de plus.



Lucien, lui aussi, connaissait bien Délos, mais il se fit un plaisir de piloter ses compagnons.

« Suivez-moi, leur dit-il, je vous montrerai tout ce qu'il y a d'intéressant à voir.... Tenez, voici le marché. Les paysans des collines avoisinantes viennent y vendre les produits de leur ferme après quoi ils dépensent leur argent dans les magasins... ou bien ils vont au cinéma. »

Les insulaires étaient pittoresques avec leurs grands chapeaux de soleil et leurs oripeaux de toutes les couleurs. Les enfants, en particulier, offraient des types de beauté classique. Lucette admira au passage le modelé de leurs traits et leurs cheveux bouclés.

Du marché, Lucien conduisit le petit groupe jusqu'à un temple antique dont Mme Lefèvre prit quelques photos. Kiki et Joko, qui étaient de la promenade, firent une partie de cache-cache dans les ruines, à la grande joie des enfants.

« Et à présent, proposa Lucien, si nous allions faire des achats dans une boutique d'antiquités? »

Bien entendu, les antiquités en question n'étaient pas toutes authentiques. Seules les copies d'objets d'art anciens étaient abordables.

« Cependant, soupira Lucette, j'aurais bien aimé acheter quelque chose qui ait une valeur historique. Regarde, Lucien, crois-tu que j'aie assez dans mon porte-monnaie? »

Lucien compta l'argent — en monnaie grecque — que possédait. Lucette et répondit :

« Oui, tu pourrais, par exemple, acheter cette pierre bleue sculptée.

— Non, soupira Lucette. Pas ça.... » Elle baissa la voix pour n'être pas entendue des autres et souffla à l'oreille de Lucien : « Je voudrais acheter quelque chose de joli pour Henri. C'est demain son anniversaire.

— Eh bien! pourquoi pas ce petit bateau? » proposa Lucien en désignant un navire en miniature.

Ce mot de « bateau » éveilla chez Lucette le souvenir de certaine conversation.

« Oh! dit-elle en sursautant. Ça y est! Je sais ce qui ferait plaisir à Henri. Il m'a dit lui-même l'autre jour qu'il aimerait bien posséder un petit bateau dans une bouteille. »

Bien entendu, on ne vendait pas cette sorte d'objets dans la boutique, mais Lucien s'informa discrètement auprès du marchand pour savoir où il pourrait dénicher une pièce aussi rare.

« C'est à peu près introuvable, répondit l'homme en levant les bras au ciel. D'ailleurs, un bateau dans une bouteille coûte terriblement cher! Votre petite camarade n'aurait sans doute pas de quoi... » II s'interrompit soudain : « Mais j'y songe... Oui, tout près d'ici habite une vieille femme qui possède un objet semblable sur sa cheminée. Elle voulait même me le vendre un jour. Mais la bouteille était ébréchée et, d'ailleurs, ma clientèle ne s'intéresse pas à ces sortes de choses. Bref, cette femme doit l'avoir encore et vous le cédera sans doute à un prix raisonnable. »

Lucien se fit indiquer l'adresse et sortit de la boutique

sur les talons de Mme Lefèvre, qui se proposait d'emmener tout le monde dans un café voisin pour s'y rafraîchir.

« Tante Alice, demanda Lucette à voix basse, c'est demain l'anniversaire d'Henri et je voudrais lui faire un cadeau. Pendant que vous serez au café, puis-je aller avec Lucien dans la rue à côté? Je suis sûre d'y trouver ce que je cherche.

— Entendu, mais ne soyez pas longtemps absents », accorda Mme Lefèvre.

Lucien fit traverser à Lucette la place du marché où s'ébattaient des poules en liberté et quelques chèvres égarées.

Dans une ruelle voisine, le jeune garçon eut tôt fait de découvrir la masure où vivait la femme dont le marchand d'antiquités lui avait donné l'adresse. La porte en était grande ouverte.

« Peut-on entrer? » cria Lucien.

Sans attendre la réponse, il s'engouffra à l'intérieur, laissant sa compagne au soleil, devant la porte. Lucette n'avait d'ailleurs aucune envie de .pénétrer dans cet antre noir. Elle attendit donc patiemment.

Peu après, Lucien ressortit, brandissant quelque chose d'un air victorieux.

« Ça y est! s'exclama-t-il. Je l'ai. Regarde! »

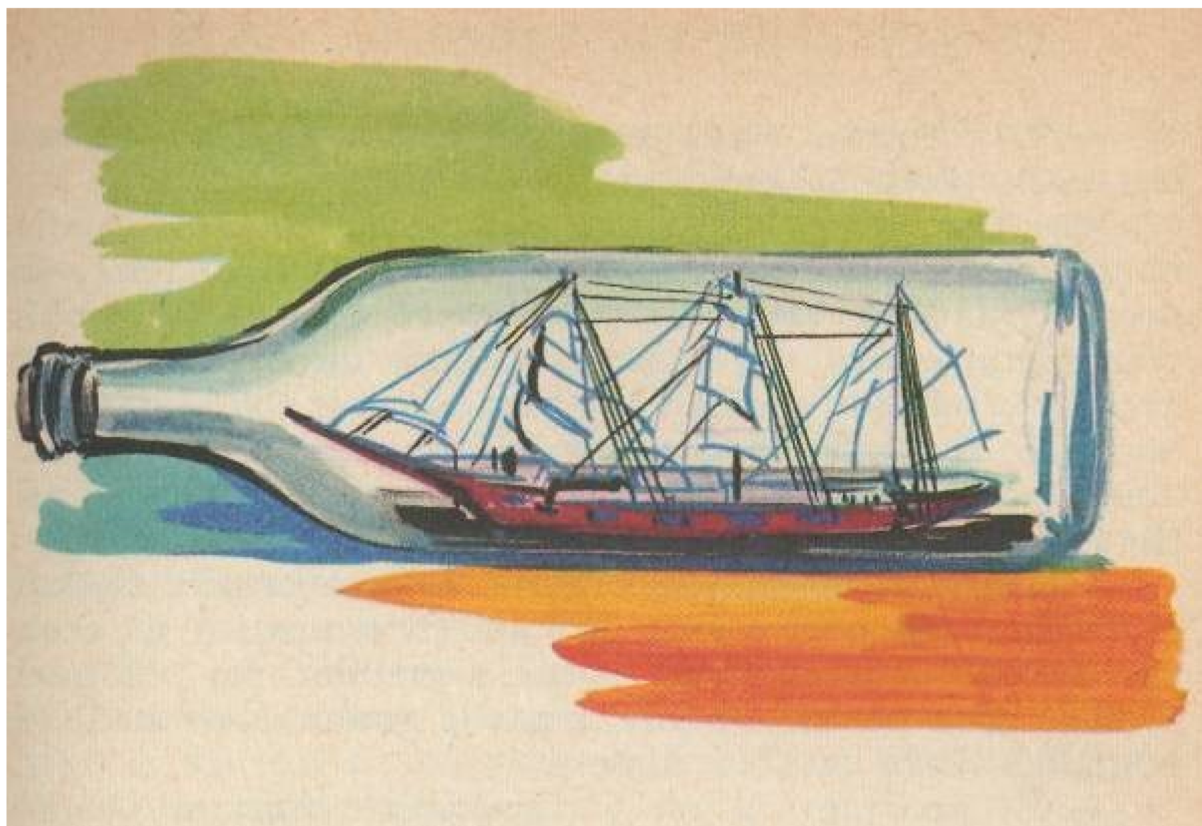
Lucette écarquilla les yeux d'un air consterné. Un bateau dans une bouteille, cet objet informe que Lucien tenait à la main? Pourtant, quand il eut enlevé à l'aide de son mouchoir les toiles d'araignée et la poussière qui la recouvraient, la petite fille distingua mieux les détails. A l'intérieur de la bouteille crasseuse, on apercevait un ravissant navire de bois sculpté.

« Oh! merci, Lucien! C'est tout à fait ce que je voulais!

— La bouteille est très sale, avec un goulot un peu ébréché, mais, quand nous l'aurons savonnée, elle aura bien meilleur aspect. La vieille femme m'a expliqué que **ce** bateau était depuis très, très, très longtemps dans sa famille. Je ne pense pas l'avoir payé trop cher. Il reste de l'argent dans ton porte-monnaie. »

Lucette remercia encore son camarade et enveloppa la bouteille dans son foulard : il ne fallait pas qu'Henri puisse deviner ce qu'elle rapportait sous son bras. Comme il serait content, le lendemain, quand elle lui offrirait l'objet dont il rêvait depuis si longtemps!





CHAPITRE IV

LE BATEAU DANS LA BOUTEILLE

SUR LE CHEMIN du retour, Henri, Denise et Jacques se montrèrent fort intrigués par le paquet mystérieux que Lucette transportait avec mille précautions. Mais, à toutes leurs questions, elle se contenta de répondre en secouant la tête :

« Ayez un peu de patience. Demain vous saurez tout. »

Cependant, une fois à bord et lorsqu'elle se retrouva seule dans sa cabine avec Denise, la petite fille consentit à déballer son acquisition pour la faire admirer à son amie.

« Regarde, Denise!

— Pouh! Que c'est sale! s'écria Denise. Qu'est-ce que c'est au juste?

— Un bateau dans une bouteille, répondit Lucette. **Je** l'offrirai demain à Henri comme cadeau d'anniversaire.

- Un bateau dans une bouteille? répéta Denise, intéressée soudain. Lavons-la pour mieux voir... »

Les deux amies se mirent en devoir de nettoyer la bouteille à l'aide d'un chiffon imprégné de mousse de savon. Quand le verre fut bien propre, elles purent enfin voir distinctement son contenu. C'était un navire sculpté avec art, portant toutes ses voiles. Bien à l'abri dans la bouteille, il n'offrait pas trace de poussière. Les couleurs dont on l'avait peint conservaient encore toute leur fraîcheur.

« Dieu! qu'il est joli! s'écria Lucette, ravie. Il doit représenter un navire grec de l'ancien temps, tu ne crois pas, Denise? Par exemple, je me demande bien par quel prodige on a pu le faire passer par le goulot si étroit de la bouteille. Cela semble impossible.

- Et pourtant, il est à l'intérieur! constata Denise non moins perplexe que son amie. Je suis sûre qu'Henri appréciera beaucoup ton cadeau. »

Lucette plaça la bouteille sur une étagère dont le rebord empêchait les objets qu'on y déposait de tomber à terre sous l'influence du roulis. D'ailleurs la bouteille était un peu aplatie au bon endroit et se tint d'aplomb. Le charmant voilier avait l'air de voguer sur une mer invisible.

« Peux-tu déchiffrer son nom? demanda Denise à Lucette. Il me semble distinguer des lettres sur sa coque... Ah! ce sont des signes étranges : sans doute des caractères grecs! »

Le lendemain, en grande pompe, Lucette offrit le bateau à Henri. Le jeune garçon se montra enchanté.

« Où diable l'as-tu déniché, Lucette? Ma parole, c'est le plus ravissant petit navire que j'aie jamais vu! Une œuvre d'art, en vérité! Je pense qu'il doit être très vieux. La plupart des bateaux en bouteille que j'ai eus sous les yeux étaient plus petits que celui-ci! C'est une pièce rare ! »

Kiki et Joko, très intrigués par l'objet, le regardaient avec des yeux ronds à travers la paroi de verre. Puis les enfants montèrent sur le pont pour faire admirer le bateau à Mme Lefèvre. Ils trouvèrent la jeune femme installée

sur une chaise longue, en compagnie de M. et Mme Stavros. En fait, si Mme Lefèvre trouvait la tante de Lucien assez sympathique, elle éprouvait une méfiance instinctive envers son mari. Peut-être cela venait-il du regard fuyant de M. Stavros, qu'il était impossible de saisir derrière les verres trop noirs de ses lunettes...

« Maman, regarde ce que Lucette vient de me donner pour mon anniversaire! » s'écria Henri.

Mme Lefèvre admira l'objet comme il se devait, puis le passa aux Stavros. L'oncle de Lucien examina le petit bateau avec attention. Il semblait étonné.

« Ce bateau est très, très vieux, dit-il enfin. Mais la bouteille est moderne. L'idée d'introduire un bateau en miniature dans une bouteille est d'ailleurs assez récente. Mais ce bateau à l'intérieur date de bien plus longtemps. C'est une véritable antiquité.

- Il porte son nom sur sa coque, en petits caractères, expliqua Lucette. Je n'ai pas réussi à le lire. Le pouvez-vous, monsieur? »

M. Stavros se pencha un peu plus et déchiffra tout haut :

« *A-n-d-r-a! Andra!* Drôle de nom pour un navire. Je n'ai jamais entendu parler d'aucun bateau grec s'appelant ainsi.

- Moi, dit Lucette en essayant de se souvenir, je crois avoir entendu prononcer ce mot... Ah! j'y suis! C'était le nom de la princesse dans cette histoire de trésor que nous a racontée Lucien l'autre jour... Vous vous rappelez, vous autres? Cette princesse qui ne voulait pas épouser son soupirant borgne ! »

M. Stavros, pour sa part, ne semblait pas le moins du monde intéressé par le bavardage de Lucette. Il bâilla, s'étira sur sa chaise longue, et se remit à somnoler. Mme Lefèvre fit signe aux enfants de s'éloigner. Ceux-ci retournèrent donc dans la cabine des garçons. Henri plaça son bateau sur l'étagère, qui faisait face à sa couchette, pour bien l'avoir sous les yeux. Il ne se lassait pas de le contempler.

Cependant le *Lamartine* continuait à croiser parmi les Iles.

Le temps semblait ne plus exister. Les enfants avaient l'impression de vivre au fil des jours un rêve tout éveillés. Mais bientôt cette quiétude fut troublée par un petit drame qui allait déclencher une série d'événements imprévus.

Ce soir-là, tandis que les enfants jouaient sur le pont, Kiki et Joko, demeurés seuls dans la cabine des garçons, se trouvaient fort désœuvrés. Kiki, navré que son maître ne l'ait pas emmené avec lui, boudait dans un coin en poussant des gémissements qui émurent le cœur du petit singe. Compatissant, Joko avança la main pour caresser les plumes du perroquet, mais Kiki se mit à gronder comme un chien et se fourra la tête sous l'aile. Après quoi il ne bougea plus.

Réduit à ses seules ressources, Joko s'amusa un moment avec la brosse à dents d'Henri, puis mordilla son éponge. Enfin, d'un bond, il alla se percher sur l'étagère. Or là, devant lui, se trouvait le bateau qui l'intriguait tant. Il prit la bouteille dans ses bras et se mit à la bercer comme une poupée en lui chantant une berceuse en son langage à lui. Arraché à sa somnolence, Kiki sortit la tête de sous son aile. Voyant Joko bercer la bouteille, ses instincts jaloux se réveillèrent.

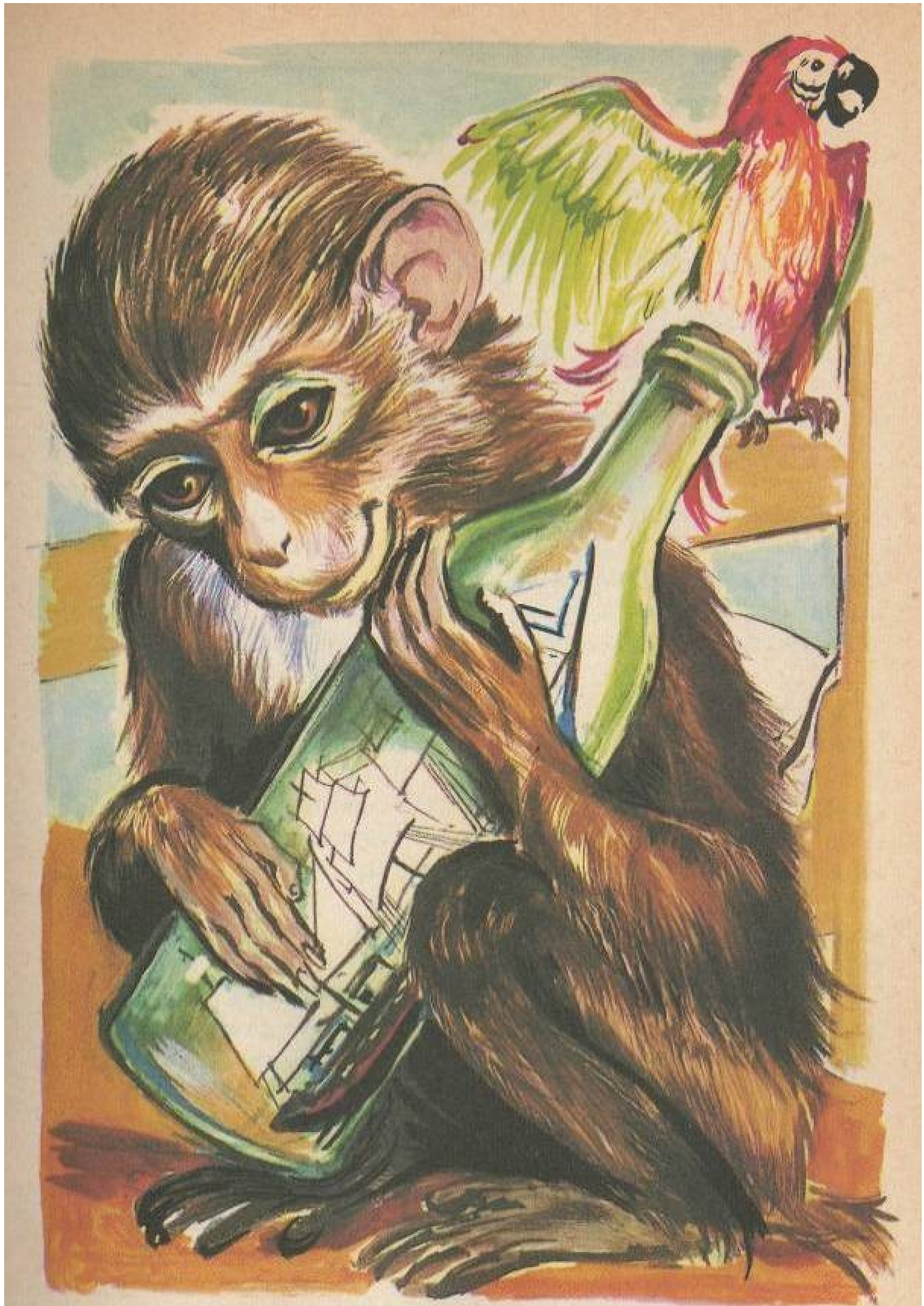
« Ferme la porte! Ferme la porte! » s'écria-t-il d'un ton furieux.

Joko se contenta de secouer la bouteille avec force, espérant peut-être en déloger le bateau. La hargne de Kiki redoubla.

« Vilain! Vilain! Méchant garçon! » Et il se précipita sur Joko pour lui donner un coup de bec. Epouvanté, le singe lâcha la bouteille qui se brisa contre le lavabo. Le bateau se décolla de son support et tomba sur le tapis. Joko le ramassa et, d'un bond, courut se réfugier sous la couchette de son maître.

Ce fut à cet instant précis que les deux garçons rentrèrent dans leur cabine. La première chose qu'ils virent fut la bouteille brisée, sur le plancher. Henri poussa un cri d'horreur.

« Regarde! C'est Kiki et Joko qui ont fait ça!



« Ferme la porte! Ferme la porte! » s'écria-t-il d'un ton furieux.

— Où est passé le bateau? » s'étonna Jacques en regardant autour de lui. Il finit par apercevoir Joko dans sa cachette, le tira à lui et récupéra le bateau qui, par miracle, était intact. Trois tapes à Joko, trois tapes à Kiki et les coupables se trouvèrent punis. Mais Henri restait consterné.

« Mon joli bateau!... Enfin, il n'a pas souffert de sa chute et à présent on peut l'admirer de tout près. C'est toujours une compensation! »

Soudain Jacques avisa un minuscule loquet sur le flanc du navire.

« Tiens, qu'est-ce que c'est que ça? »

II tira sur le loquet et une porte s'ouvrit, laissant voir l'intérieur du navire.

« Ton bateau est creux et il y a quelque chose à l'intérieur, Henri... Ah! On dirait un morceau de papier ou île' parchemin... » II tira avec précaution sa découverte hors de la cavité. Henri ne se tenait pas de joie.

« C'est un vieux document! Pourquoi l'a-t-on caché dans le bateau? Parce qu'il renferme un secret, c'est certain! Dis donc! comme dirait Lucien. Quelle découverte! »

Les deux garçons, délirant presque d'enthousiasme, entreprirent de dérouler le morceau de parchemin, mais celui-ci était si vieux qu'il menaçait de s'effriter entre leurs doigts.

« Voici la cloche du dîner, Jacques. Nous continuerons tout à l'heure, après le repas. Comme ça, d'ailleurs, les filles seront là pour nous aider.

— Tu as raison, Henri. Tiens, enferme le bateau et le parchemin dans ton placard. Ce sont des choses trop précieuses pour les laisser traîner. »

Ce soir-là, les garçons surent à peine ce qu'on mit dans leur assiette. Il leur tardait que le repas soit terminé pour "communiquer les nouvelles à leurs sœurs. Quand enfin ils purent mettre celles-ci au courant de leur sensationnelle trouvaille, Denise et Lucette se montrèrent aussi enthousiastes qu'eux.

« Ce n'est pas possible! Montrez-nous vite! »

Tous quatre se précipitèrent dans la cabine des garçons. Henri poussa le verrou, puis ouvrit son placard. Les autres tendirent le cou pour mieux voir.

« Regardez, la coque du bateau s'ouvre, découvrant un compartiment à l'intérieur. C'est là que nous avons trouvé le parchemin. »

Et Henri posa sur la table le document jauni par le temps que les filles contemplèrent avec curiosité.

« Vite, regardons ce que c'est! »

Mais il fallut un certain temps à Jacques pour déplier le parchemin sans dommage. Il avait tellement peur de l'abîmer! Il y réussit cependant et aussitôt les exclamations fusèrent.

« C'est une carte!

— Une sorte de plan!

— Impossible de lire ce qu'il y a dessus. C'est du grec

— Que représente ce dessin? On dirait une île!

— Ah! je comprends ce signe... C'est une sorte de boussole pour indiquer les quatre points cardinaux.

— En fait il y a *deux* cartes ! L'une qui représente une île et l'autre qui semble être le plan d'une construction quelconque, avec des portes et des passages. »

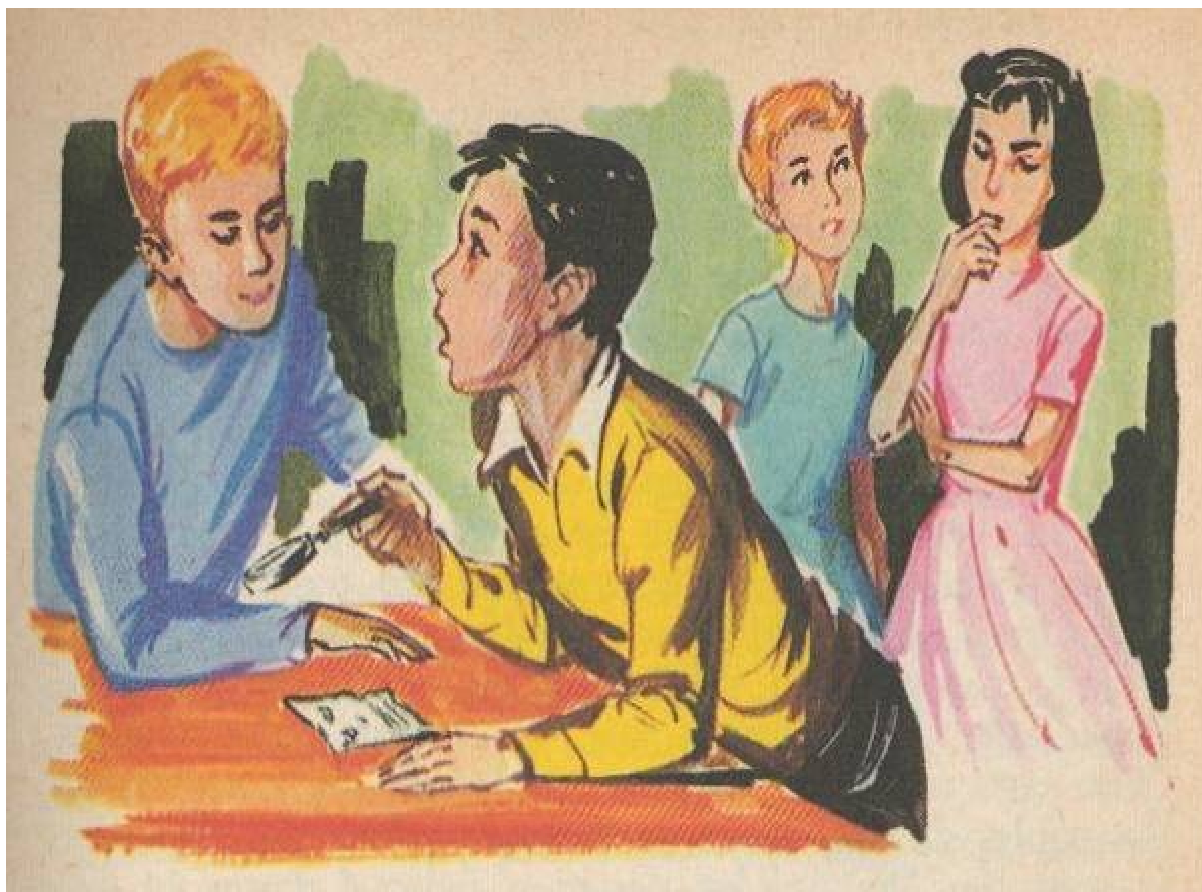
Henri eut soudain l'idée d'examiner le parchemin à la loupe et les enfants distinguèrent mieux les détails.

« Regardez, dit Denise. Dans ce coin, en haut à gauche, sont reproduits les mêmes signes qui indiquent le nom du bateau : Andra!... Le nom de la princesse! »

Un silence suivit cette constatation. Aucun des enfants n'osait formuler tout haut ce qu'il pensait. Non, en vérité, ce n'était pas possible... Lucette s'y décida tout de même et murmura d une voix qui tremblait un peu :

« Oui... Andra était le nom de la princesse qui refusait d'épouser le prince borgne. Est-il possible que les navires chargés de richesses... les navires au trésor perdu... aient porté son nom en son honneur? Dans ce cas... cette carte aurait peut-être quelque chose à voir avec le trésor lui-même.

— C'est de la folie! dit Jacques en hochant la tête.



II serait extraordinaire que nous ayons mis la main sur la carte dessinée par le marchand grec avant sa mort.

— Ce bateau ne doit pas être aussi vieux que ça!

— Je crois que si, coupa Denise. M. Stavros, qui s'y connaît en antiquités, nous a certifié que ce bateau était très, très ancien.

— Après tout, pourquoi pas? réfléchit Jacques tout haut. Après avoir tracé cette carte, le vieux marchand a dû la cacher à l'intérieur de ce bateau qu'il a sans doute fabriqué lui-même.

— Oui, et après sa mort sa famille a conservé le bateau comme curiosité, sans se douter du secret qu'il contenait. Et puis quelqu'un a dû avoir plus tard l'idée de l'introduire dans une bouteille.

— Je me demande toujours comment on a pu y arriver! s'émerveilla Lucette, que l'idée tracassait.

— Je me le suis fait expliquer par tante Alice, répondit Jacques. Les mâts sont articulés. On les couche sur le pont du navire et l'on attache des fils au bout. On glisse alors la coque à l'intérieur de la bouteille. On tire sur les fils pour redresser les mâts, on enlève les fils et le tour est joué. Il ne reste plus qu'à sceller le goulot avec de la cire.

- Revenons-en à la carte, dit Henri. Penser que c'est la reproduction de celle que dessina un amiral grec il y a des siècles et des siècles ! Mais celle-ci est plus complète, car elle indique sans doute l'emplacement exact du trésor... et nous sommes les seules personnes au monde à connaître le secret! »

Les enfants se regardèrent les uns les autres. Puis Lucette demanda d'une voix chargée de crainte :

« Jacques! Henri! Vous ne croyez pas que ceci est le début d'une nouvelle aventure, n'est-ce pas? »

Jacques ne répondit pas tout de suite.

« Je n'en sais rien, dit-il enfin, mais ça se pourrait bien. Cependant, pour l'instant, nous ne sommes guère avancés. Cette carte est rédigée en grec, une langue que nous sommes incapables de lire. Nous ne pouvons même pas déchiffrer le nom de l'île, qui est pourtant indiqué dessus en gros caractères.

- Il n'y a qu'à demander à quelqu'un connaissant le grec! suggéra Denise.

- Comme c'est malin! ricana Henri. Tu voudrais peut-être que nous allions trouver M. Stavros en lui disant : « S'il vous plaît, monsieur, voudriez-vous nous traduire ce « document secret? » Tu penses bien que quiconque serait au courant de l'existence du trésor ne songerait qu'à nous couper l'herbe sous les pieds.

- C'est vrai, ça! renchérit Lucette. Ce parchemin est précieux. Il ne faudrait pas qu'on nous le vole.

— Je sais un moyen pour le garder en sûreté! s'écria Jacques. Nous n'avons qu'à le couper en quatre et en garder chacun un morceau. Même si l'on volait l'un de nous, le malfaiteur ne posséderait qu'un quart du plan et serait bien en peine de l'utiliser.

— Je me demande pourquoi nous imaginons qu'on pourrait nous voler! murmura Henri.

- Parce que nos précédentes aventures nous ont appris à être méfiants, rétorqua Denise.

— En tout cas, reprit Jacques, mon idée est excellente. Si nous découpons la carte en quatre, nous pourrons demander à quatre personnes différentes d'en déchiffrer un morceau, sans lui laisser voir les autres.

- Oui, ton idée est vraiment bonne, approuva Henri. Mais c'est égal, M. Stavros ne m'inspire pas confiance et je propose que nous ne nous adressions pas à lui.

- Je ne vois pas pourquoi, dit Jacques. Il pourra nous renseigner mieux que quiconque. Nous ne lui montrerons pas le morceau où se trouve marqué le nom *d'Andra,* voilà tout. Et s'il nous demande où nous avons trouvé ce bout de parchemin, nous lui répondrons que nous n'en savons rien, qu'il nous est tombé sous la main par hasard. En fait, Lucette est la seule à savoir où elle a acheté le bateau. Elle n'aura qu'à ne pas venir avec nous. Comme ça, elle ne sera pas obligée de mentir. »

Mais Lucette était préoccupée par une autre pensée.

« Dites-moi... Si nous parvenons à réunir tous les renseignements possibles au sujet de l'île et du trésor d'Andra... est-ce que nous essaierons de trouver celui-ci? Et que dira tante Alice?

— Nous n'en sommes pas encore là, dit Jacques en souriant. Inutile de nous tracasser à l'avance.

— De toute façon, décréta Henri, nous n'avertirons maman que lorsque nous serons tout à fait sûrs de nos indications. Et à ce moment-là nous ferons signe à René. Il saura bien ce qu'il faut faire...»

Le petit visage de Lucette s'éclaira. Du moment que leur grand ami René Marchai serait de l'aventure, elle cessait de se tracasser. Avec lui, on se sentait tellement en confiance !

Soudain un vacarme terrible vint arracher les enfants à leurs projets de chasse au trésor. C'était Kiki et Joko qui, las de se trouver enfermés dans la cabine des filles, manifestaient à grand bruit.

Les enfants délivrèrent les prisonniers et montèrent avec eux sur le pont faire un tour dans la fraîcheur du soir. Mais, contrairement à leur habitude, ils ne parlèrent pas beaucoup : ils étaient bien trop absorbés dans leurs pensées. Lucien lui-même, avec ses éternels « dites donc! » que Kiki

imitait sans se lasser, ne parvint pas à les dérider. Bien entendu, il n'était pas question de mettre le neveu de M. Stavros dans le secret.

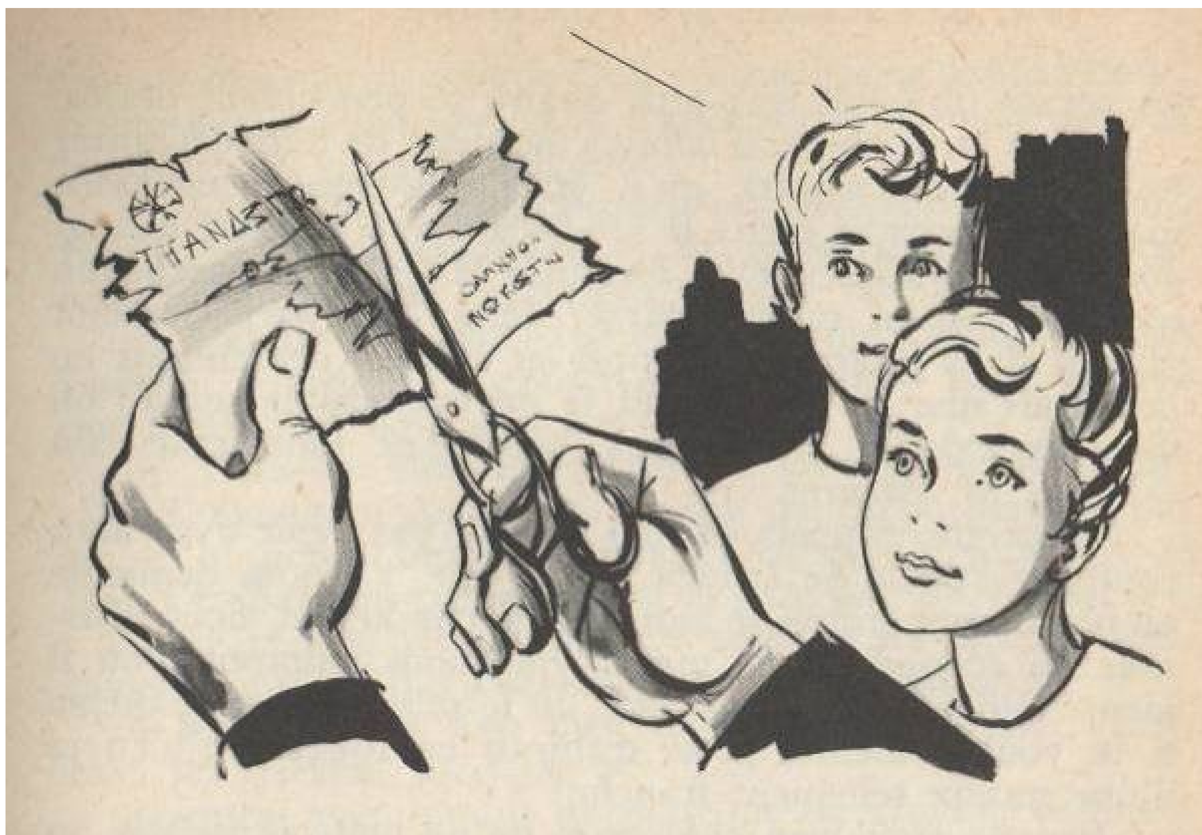
Enfin, chacun alla se coucher. Mais Lucette ne put s'endormir tout de suite.

« Denise! appela-t-elle à mi-voix. Crois-tu vraiment que nous soyons au début d'une aventure?

— Si c'est le cas, à qui la faute? grommela Denise. C'est toi qui as acheté le bateau, non?

- C'est vrai, reconnut Lucette. C'est moi qui ai acheté le bateau... le Bateau de l'Aventure! »





CHAPITRE V

LE SECRET D'ANDRA EN DANGER

LE LENDEMAIN MATIN, l'enthousiasme des enfants était un peu tombé. Ils commençaient à entrevoir les difficultés que, la veille, ils avaient négligé de considérer. Par exemple, quelle serait la réaction de Mme Lefèvre quand les quatre amis lui révéleraient l'étrange secret d'Andra et lui feraient part de leur désir d'entreprendre une chasse au trésor? René lui-même serait-il assez persuasif pour la convaincre? Et tout d'abord, il faudrait le convaincre lui-même...

Quant au trésor y avait-il vraiment des chances pour qu'on pût le retrouver? Oui, plus ils y pensaient et plus cette entreprise leur paraissait folle.

Cependant, lorsque Henri tira de son placard la carte qu’il avait glissée la veille dans une enveloppe, ce fut avec

un regain d'intérêt que tous quatre se penchèrent dessus. Avant toute chose, il fallait s'inquiéter de faire déchiffrer le document, s'assurer qu'il était authentique et alors, ma foi, on verrait bien! Il fut décidé que, suivant la suggestion que Jacques avait formulée la veille, le parchemin serait divisé en quatre parts égales. Ses parts seraient glissées dans quatre enveloppes et chacun des enfants en prendrait une qu'il cacherait le mieux possible sur lui ou dans sa cabine. L'un d'eux cependant montrerait son quart à M. Stavros.

« Lucette, rappela Henri, ne doit pas venir avec nous consulter l'oncle de Lucien. Parce que, s'il nous demande où nous avons trouvé le morceau de parchemin, nous pourrons lui répondre sans mentir que nous ignorons d'où il vient. Tandis que toi, Lucette, tu le sais. D'ailleurs, même si tu voulais mentir tu te trahirais en rougissant! Tu es d'une nature tellement franche! »

Lucette était bien contrariée de ne pouvoir assister au déchiffrage du morceau de parchemin. Toutefois elle se connaissait et finit par se résigner.

« C'est bon, dit-elle en soupirant. Après tout, je n'ai pas grande envie d'affronter M. Stavros. Cet homme ne me plaît pas. Si au moins il retirait de temps en temps ses lunettes, on pourrait voir ses yeux et deviner ce qu'il pense.

—- Ce ne doit pas être un mauvais homme, déclara Jacques. Il est toujours aimable envers sa femme et courtois envers tante Alice. Par exemple, il lui arrive de rudoyer Lucien, mais aussi le pauvre garçon est si exaspérant quelquefois !

- Pour en revenir à la carte, quand allons-nous en montrer une partie à M. Stavros? s'impatienta Denise. Et s'il découvre qu'elle est authentique, que ferons-nous alors? Y a-t-il quelqu'un d'autre, à bord de ce bateau, à qui nous puissions faire voir un autre morceau du parchemin?

- Oui, répondit Lucette. Il y a le steward qui s'occupe de nos cabines. Il est Grec, et sans doute capable de déchiffrer ces bizarres caractères.

Et il y a aussi cette petite femme, Grecque elle aussi, qui vend toutes sortes d'objets dans la boutique du pont-promenade.

- C'est vrai, cette femme est sympathique, admit Henri. Nous la consulterons. Et maintenant, occupons-nous de notre petit découpage.

— J'ai de très bons ciseaux dans ma cabine! s'écria Lucette. Je vais les chercher. J'en profiterai pour voir ce que fabriquent Kiki et Joko.

- Tiens-les bien enfermés, lui cria Jacques comme elle s'éloignait en courant. Il ne faut pas qu'ils viennent ici !

— Je pense bien! renchérit Denise. Il suffirait que Joko s'empare du parchemin et le jette par un hublot... »

Cette perspective fit frémir d'angoisse les trois enfants. Lucette ne tarda pas à revenir, ses ciseaux à la main.

« Joko et Kiki sont bien sages! annonça-t-elle. Tiens, voici les ciseaux-, Jacques! »

Jacques, avec autant de soin que de gravité, se ' mit à découper le précieux document. Le parchemin craquait légèrement sous la lame. Les autres enfants retenaient leur respiration. Après avoir partagé la carte en deux, Jacques coupa encore par le milieu chacune de ces moitiés et les quatre amis se trouvèrent en possession de quatre morceaux d'égale surface.

« A présent, dit Denise, il nous faut quatre petites enveloppes et quatre plus grandes. »

Elle fourragea dans le sous-main de son frère et en tira huit enveloppes de la grandeur désirée. Il lui semblait que chaque quart du document nécessitait une double protection.

Jacques glissa les morceaux de parchemin dans les petites enveloppes et ces dernières dans les enveloppes plus grandes. Là, voilà qui était fait!

« Bon! Et maintenant, il s'agit de déterminer quel est le meilleur moment pour aller trouver M. Stavros.

- Nous pourrions y aller tout de suite, suggéra Jacques. A cette heure-ci, en général, il est sur le pont, sur sa chaise longue.

— Crois-tu vraiment, demanda Lucette, que nous ne devons pas mettre Lucien dans la confidence?

- Jamais de la vie! Ne sois pas stupide! Je n'ai aucune confiance en Lucien. Il suffirait que son oncle crie un peu fort pour qu'il lui raconte toute l'histoire. C'est un faible et un poltron, bien incapable de garder un secret! »

Après une courte délibération, il fut convenu que Jacques soumettrait son propre morceau de carte à M. Stavros. Le quart en question n'était pas celui qui portait le nom *d'Andra.* De même, et autant que les enfants pouvaient en juger, il ne portait pas non plus le nom de l'île. Il représentait cependant une portion de celle-ci et quelques bizarres hiéroglyphes étaient tracés dessus.

« Qu'est-ce que c'est que des hiro... hiéro-je-ne-sais-quoi? demanda Lucette quand Jacques prononça ce mot. On dirait une marque de dentifrice! » Jacques se mit à rire.

« Les hiéroglyphes, expliqua-t-il, étaient les caractères de l'écriture sacrée de l'ancienne Egypte. Dans le langage courant, ce sont des signes que l'on déchiffre difficilement. Ces signes remplacent les mots. Ce sont des sortes de symboles secrets.

- Des symboles secrets! répéta Lucette. Comme c'est palpitant... Mais dis-moi, Jacques, où puis-je cacher mon morceau de carte?

- A un endroit qui ne soit pas trop en évidence, bien sûr! s'écria Henri. Moi, je connais une cachette épatante pour le mien!

- Où ça? » demandèrent les autres.

Henri se dirigea vers le petit bureau qui se trouvait vissé - - par crainte du roulis - - contre une des cloisons de la cabine. Entre cette cloison et le dos du meuble existait un faible interstice dans lequel le jeune garçon glissa son enveloppe.

« Et voilà! On n'époussette jamais dans ce coin-là! Mon parchemin y est tout à fait à l'abri.

- Moi, dit Jacques, je vais garder le mien sur moi. Je découdrai quelques points à la doublure de mon short et,



une fois le document dans cette cachette, je fermerai la poche à l'aide d'une épingle de sûreté. Pas de danger que je le perde! »

Denise, de son côté, songea à un endroit parfait pour y cacher son morceau de carte. Dans la cabine des filles se trouvait un ventilateur fonctionnant jour et nuit. Ce ventilateur était fixé à une planche appliquée contre le mur. Mais, comme pour le bureau d'Henri, il existait là aussi un mince interstice où Denise fit glisser son enveloppe. Pour procéder à cette opération, elle avait dû arrêter le ventilateur. Quand elle le remit en marche, il ne restait aucune trace de son petit tour de passe-passe. Les garçons eux-mêmes reconnurent que la cachette de Denise était encore meilleure que les leurs. Restait Lucette.

« Je pourrais cacher mon enveloppe sous le tapis ! suggéra la petite fille.

- Non, dit Jacques. Le steward risquerait de la trouver en faisant le ménage.

- Alors... pourquoi pas au dos d'un tiroir? » Lucette, joignant le geste à la parole, ôta l'un des tiroirs

de sa commode et le déposa sur le plancher. Puis elle alla chercher deux punaises dans son plumier et les employa

pour fixer son enveloppe au dos du tiroir qu'elle remit en place..

« Voilà! Personne ne peut soupçonner qu'un document secret se trouve là derrière à moins de retirer le tiroir. Et pourquoi le ferait-on, je vous le demande?

— Oui, tu as raison, approuva Jacques. Et maintenant, allons trouver M. Stavros. Pendant ce temps, Lucette, tu pourrais rejoindre Lucien et lui tenir compagnie. Il doit être en train de jouer au bouchon. »

Lucette s'exécuta tandis que les trois autres montaient retrouver les grandes personnes.

« Je commençais à me demander où vous étiez passés, dit Mme Lefèvre en les voyant paraître. Où donc est

Lucette?

— Elle joue avec Lucien », répondit Jacques en s'installant auprès de la jeune femme. Mme Stavros et son mari se trouvaient de l'autre côté de la chaise longue de Mme Lefèvre. Jacques dit tout haut, de manière à être entendu par eux :

« J'ai là un curieux document, tante Alice. Il a l'air très, très vieux, et je n'y comprends rien. Pensez-vous que M. Stavros accepterait de le déchiffrer pour moi?

— Demande-le-lui toi-même, mon petit Jacques.» Henri et Denise se rapprochèrent, frémissant d'impatience, mais affichant un air détaché.

« Oh! je ne voudrais pas déranger M. Stavros, répondit Jacques d'une voix innocente. Il est en train de lire. » Mme Stavros l'entendit et tira son mari par la manche.

« Jacques a quelque chose à te demander, lui dit-elle.

— Vraiment! grommela l'oncle de Lucien qui, lui aussi, avait parfaitement entendu mais jugeait bon de se faire tirer l'oreille. Voyons, de quoi s'agit-il?

— Juste d'un bout de papier que nous avons trouvé, intervint Henri. Il paraît très vieux, mais peut-être ne présente-t-il aucun intérêt.

— Oui, il semble vieux, concéda M. Stavros en louchant sur le morceau de parchemin *que* Jacques tenait au bout des doigts. Où l'avez-vous déniché?

— Oh ! quelque part sur l'une des îles que nous avons visitées. Je ne sais au juste.

— Moi non plus, dit Jacques.

— Et moi pas davantage, ajouta Denise.

— Voyons, passez-le-moi ! »

Sans grand enthousiasme, M. Stavros prit le morceau de parchemin. Gela ne devait pas avoir grande valeur. Pourquoi fallait-il que ces enfants viennent l'ennuyer avec leurs découvertes?

Cependant, quand il eut le document entre les mains, son intérêt fut tout de suite éveillé. Il l'examina longuement et finit même par ôter ses lunettes noires pour mieux le voir.

« Est-il aussi vieux qu'il en a l'air, monsieur? » demanda Jacques, incapable de contenir son impatience.

M. Stavros ne répondit pas, mais tira de sa poche une loupe d'horloger qu'il emboîta dans l'orbite de son qeil droit et à travers laquelle il étudia de plus près le parchemin. Cela dura longtemps. Les enfants attendaient en retenant I leur -souffle. Qu'allaient-ils apprendre? I" Enfin l'oncle de Lucien retira -la loupe de son œil et, levant la tête, regarda les enfants. C'était la première fois que ceux-ci voyaient ses yeux... et quels yeux! L'un était bleu et l'autre marron. Et leur regard était dur, froid... de quoi donner le frisson. Quel homme étrange!

« Eh bien! dit M. Stavros... heu... c'est très intéressant... heu...

— Mais ce document est-il authentique? Je veux dire... I, remonte-t-il à la plus haute antiquité? insista Jacques. I C'est cela que nous voudrions savoir.

— Le parchemin n'est pas complet, dit M. Stavros sans répondre à la question. Ceci n'est qu'un morceau. Et, à en juger par l'aspect des bords, il a été récemment coupé. C'est bizarre, vous ne trouvez pas? »

Jacques ne s'attendait pas à cela et comprit qu'il fallait .tout de suite détourner les soupçons de M. Stavros.

« Oui, dit-il très vite. C'est bizarre, en effet. Sans doute quelqu'un possède-t-il les autres morceaux. Dommage que ne les aie pas!

— Et moi je voudrais bien savoir qui les possède! reprit M. Stavros en dévisageant les enfants l'un après l'autre.

— Ah! et pourquoi donc, monsieur? demanda Henri avec un air innocent qui emplit Denise d'admiration.

— Eh bien!., parce que je ne puis vous dire grand-chose d'après ce seul morceau de parchemin. Il faudrait que je voie les autres.

— Dites-nous toujours ce que vous pouvez ! pria Denise avec à-propos.

— Ce bout de carte représente une portion d'île... une île intéressante qui cache un secret. Quant au secret lui-même, je vous le répète, il me faudrait les autres morceaux pour savoir à quoi m'en tenir.

— Je ne les ai pas! » répéta Jacques sans mentir. Et il tendit la main pour récupérer son bien.

« Où m'avez-vous dit que vous aviez trouvé ça? demanda soudain M. Stavros d'une voix si forte que les enfants sursautèrent.

— Nous ne savons pas! » répondit Jacques.

M. Stavros fronça les sourcils, remit ses verres noirs et tira un portefeuille de sa poche.

« Je vais conserver ce document, déclara-t-il.

— Excusez-moi, dit Jacques, mais je tiens à le rapporter à la maison... pour le musée de notre lycée... si du moins ce papier est réellement authentique.

— Il l'est, riposta M. Stavros d'un ton sec. Je m'intéresse aux vieilles choses, vous le savez. Je vous l'achète.

— Je regrette, insista Jacques. Je tiens à ce parchemin. C'est une curiosité pour moi, comprenez-le.

— Très bien. Dans ce cas, je me contente de vous l'emprunter. »

Et, à la grande consternation des enfants, l'oncle de Lucien glissa le morceau de carte dans son portefeuille.

Jacques était désespéré. Qu'aurait-il pu faire? S'il insistait davantage, Mme Lefèvre le gronderait, c'était certain. Denise et Henri, de leur côté, demeuraient sans voix. Comment auraient-ils pu s'attendre à la traîtrise de M. Stavros? Ah! si au moins ils avaient eu l'idée de faire

une copie de la carte! Hélas! il était trop tard à présent! Tous trois regagnèrent la cabine des garçons. A peine !'• en eurent-ils refermé la porte derrière eux que Jacques explosa :

« Le vilain personnage! Vous avez vu ça! Quel toupet de s'approprier ainsi notre carte!

— S'il y attache tant d'intérêt, fit observer Henri, c'est qu'elle présente une réelle valeur à ses yeux...

— Pourvu que ce bout de parchemin ne lui permette pas de deviner le reste! » soupira Denise.

A cet instant Lucette entra en courant dans la cabine. « Alors? s'écria-t-elle. Que vous a dit M. Stavros? » ' Les autres la mirent au courant de leur mésaventure et Lucette poussa un cri horrifié.

« Jacques, espèce de nigaud! Tu t'es laissé faire?

— J'aurais voulu te voir à ma place! Je ne pouvais tout de même pas sauter sur l'oncle de Lucien pour lui reprendre mon bien!

— A propos de Lucien, dit Lucette, savez-vous que M. Stavros l'a fait appeler de toute urgence? Oui, à l'instant même.

— C'est sans doute pour l'interroger à notre sujet, expliqua Henri. Il doit croire que nous avons mis son neveu plus ou moins dans le secret.

— Il va sans doute lui demander où nous avons trouvé la carte. Lucien nous interrogera à son tour et... oh! mais j'ai une idée. Puisque ce M. Stavros est si malhonnête, nous allons lui servir une histoire à dormir debout. C'est tout ce qu'il mérite.... Écoutez, vous autres, voilà ce que Lucette va raconter à Lucien... »

Jacques commença à parler, mais Lucette protesta tout de suite.

« Jamais je ne pourrai débiter ça sans devenir toute rouge et me troubler.

— Bon. Eh bien ! c'est nous qui raconterons nous-mêmes l'histoire à Lucien....

— Oh! dis donc! Oh! dis donc! glapit Kiki au même "instant.

— Voilà justement Lucien qui arrive. File vite, Lucette. Inutile que tu sois là. Tu risquerais de nous trahir. Prends ce livre. Dis à Lucien que tu vas le porter à tante Alice... »

Lucette croisa Lucien sur le seuil de la cabine, lui dit qu'elle allait faire une commission et disparut en courant. Les autres attendirent de pied ferme l'attaque qu'ils prévoyaient.





CHAPITRE VI

LES AGISSEMENTS D'UN TRAÎTRE

« BONJOUR, Lucien, dit Jacques. Entre donc! Veux-tu un berlingot?

— Merci beaucoup, répondit Lucien en allant prendre place sur le rebord de la couchette et en puisant largement dans la boîte de bonbons qu'on lui tendait. Dites donc, mon oncle vient de me parler de ce morceau de parchemin que vous lui avez montré.

— En vérité? Et qu'a-t-il dit? répondit Jacques après avoir échangé un regard d'intelligence avec Henri et Denise.

— Eh bien! il pense qu'il s'agit là d'un document très vieux, tout à fait valable, mais il ne peut le déchiffrer sans les morceaux qui manquent... Au fait, vous ne m'aviez jamais parlé de ce parchemin. Pourquoi? Ça m'aurait fait plaisir de le voir.

— Ma foi, nous n'avons jamais pensé que cela puisse t'intéresser, riposta Jacques d'un air détaché.

- Oh! mais si, ça m'intéresse au contraire beaucoup, affirma Lucien en dégustant son berlingot. Vous auriez pu me mettre au courant, me dire où vous l'aviez découvert... bref, vous auriez bien pu tout me raconter!

Ton oncle ne t'a donc pas dit où nous l'avions trouvé? » demanda Denise avec malice.

Lucien eut l'air surpris.

« Non, déclara-t-il. Le lui avez-vous vraiment dit? Dans ce cas, je me demande pourquoi il m'a ordonné de vous poser la question? » ajouta-t-il avec naïveté.

Le pauvre nigaud venait de se trahir bel et bien. Les autres se firent des clins d'œil par-dessus sa tête. Quel garçon stupide, en vérité! Denise, cependant, poursuivit le jeu.

« A mon avis, dit-elle, nous devrions raconter toute l'histoire à Lucien. N'est-il pas notre ami? »

Lucien se mit à rayonner d'aise.

« Oui, dit à son tour Henri. Tu as raison : c'est en effet notre ami.»

Lucien ne se rendit pas compte de toute l'ironie que comportait la remarque. Son oncle l'avait en quelque sorte chargé d'espionner les enfants, mais c'est en toute candeur qu'il lui obéissait. Il n'avait pas conscience de sa propre traîtrise.

Jacques lui donna une tape dans le dos et Lucien faillit avaler de travers le berlingot qu'il suçait.

« Mais oui, mais oui, affirma-t-il. C'est une honte de n'avoir pas déjà tout confié à Lucien. Eh bien! mon vieux, c'est Lucette qui est à l'origine de tout...

- Oui, continua Denise. Elle était sur le pont, en train de jeter des miettes de pain aux mouettes venues des îles...

- Quand soudain, enchaîna Henri, une mouette plus grosse que les autres se mit à décrire des cercles autour d'elle. C'est bien comme cela que les choses se sont passées, Jacques?

Tout à fait, répondit gravement l'interpellé.

- Or, cette mouette tenait quelque chose dans son bec. Et quand elle s'est posée sur le pont pour picorer le pain, elle a laissé tomber le parchemin aux pieds de Lucette, acheva Denise. Que penses-tu de ça, Lucien? »

Lucien écoutait, bouche bée.

« Oh! dites donc! bégaya-t-il enfin. Quelle histoire stupéfiante! Qui aurait pu imaginer cela? »

Les trois enfants auraient très bien pu répondre à cette dernière question, mais ils préférèrent se taire. Denise réprima une forte envie de rire et se détourna pour ne pas se trahir.

« Sapristi! dit encore Lucien. Cette mouette qui dépose un vieux parchemin aux pieds de Lucette... on dirait un conte de fées! »

Les autres en convinrent volontiers.

« Quelle histoire extraordinaire! s'exclama encore Lucien en se mettant debout. Allons, à présent, il faut que je m'en aille. Merci mille fois de m'avoir mis dans le secret. Oh! dites donc! Qu'est-il arrivé à la bouteille qui contenait le bateau? Je vois celui-ci tout seul, à présent?

— Kiki et Joko ont cassé cette bouteille, expliqua Jacques. Mais le bateau est tout aussi joli sans... »

À peine Lucien eut-il quitté la cabine que les trois enfants se mirent à rire. Comme il avait gobé leur histoire!

« Vous pouvez être certains qu'en sortant d'ici il est allé tout droit retrouver son oncle, déclara Jacques. Je voudrais bien voir la tête de M. Stavros... »

Henri, Denise et Jacques employèrent le reste de la matinée à jouer sur le pont avec Lucette. Quand sonna l'heure du déjeuner, tous quatre avaient faim. A leur grande surprise, Lucien ne parut pas à table. Qui sait, peut-être était-il malade... Mme Lefèvre posa la question à Mme Stavros.

« Non, répondit celle-ci. Lucien n'est pas malade. Mais il a pris un léger coup de soleil ce matin et préfère rester au. frais dans sa cabine. »

Après le repas, les enfants décidèrent d'aller prendre des nouvelles de leur camarade. Ils frappèrent à sa porte.

Comme personne ne répondait, Jacques tourna le loquet et entra. Lucien était étendu sur sa couchette, le visage enfoui dans son oreiller.

« Dors-tu, Lucien? » demanda Jacques à mi-voix.

Lucien se retourna brusquement.

« Oh!., c'est vous! » balbutia-t-il.

Les jeunes visiteurs s'aperçurent alors que le visage du jeune garçon était marbré de larmes. Lucette s'émut tout de suite.

« Qu'as-tu donc, Lucien? murmura-t-elle d'une voix apitoyée. C'est ton coup de soleil qui te fait souffrir?

- Ce n'est pas mon coup de soleil », répondit Lucien, et, à la grande consternation des enfants, ses yeux se remplirent de larmes. « C'est... c'est mon oncle!

- Eh bien, quoi! ton oncle...? grommela Jacques, peu disposé à s'attendrir sur les malheurs d'un garçon aussi pleurnichard.

- II... il m'a traité d'idiot... d'imbécile... de parfait crétin... que sais-je encore!

- Mais pourquoi? demanda Lucette.

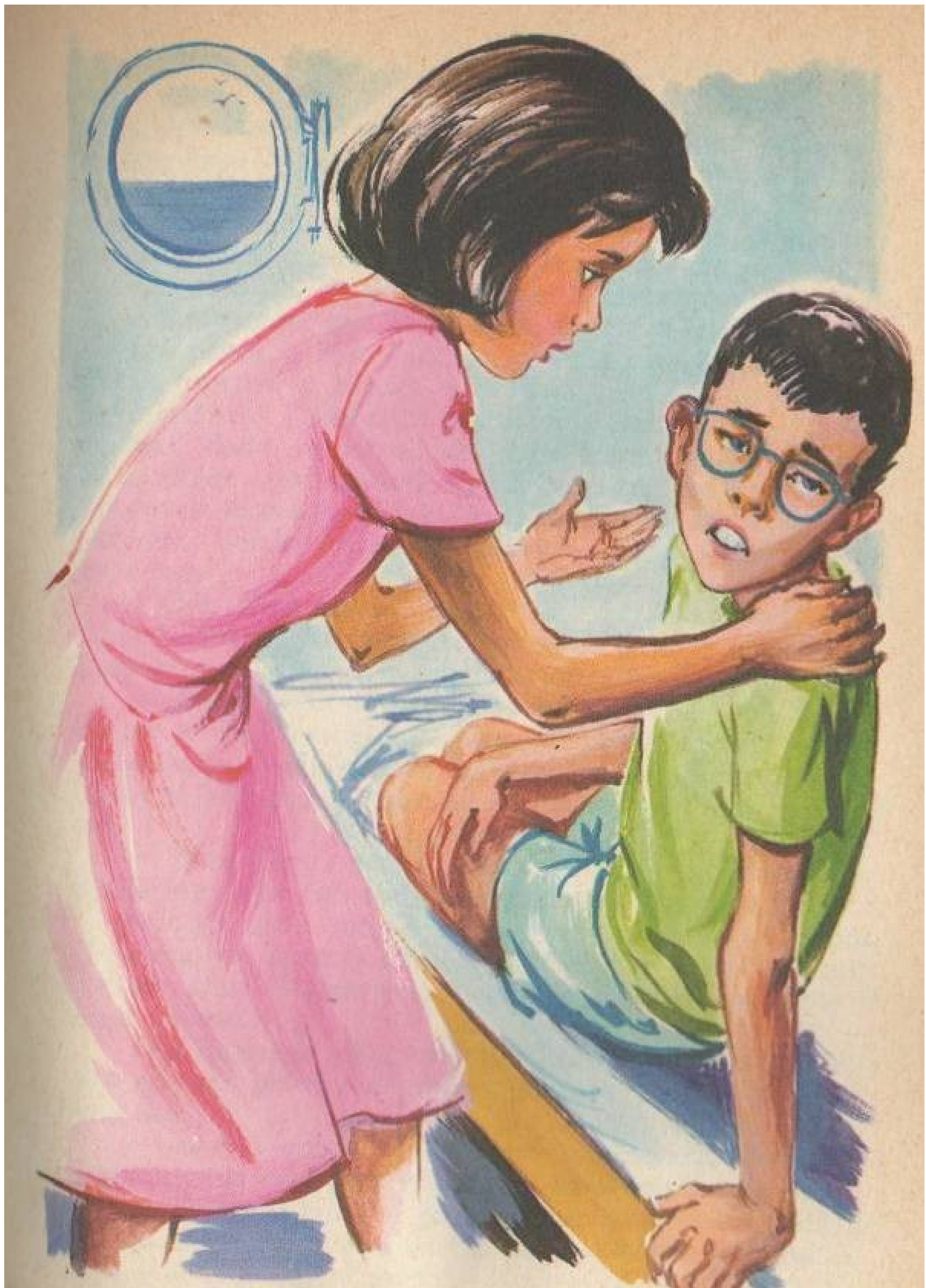
- Heu!... je... je lui ai raconté comment Lucette était entrée en possession du morceau de parchemin, expliqua Lucien avec une certaine gêne. Vous comprenez, il était curieux de l'apprendre. Je lui ai répété l'histoire telle que vous me l'aviez racontée. Je pensais qu'il serait satisfait. Au contraire...

- Il n'a pas été content? Pas possible! ricana Jacques, qui estimait que Lucien avait bien mérité d'être grondé pour s'être empressé de rapporter leurs confidences à M. Stavros.

- Non, il m'a traité d'âne bâté, de gobe-mouches. Je ne comprends pas pourquoi il s'est montré si insultant. Après tout, il avait bien cru toutes les autres choses que je lui avais racontées. Alors, pourquoi n'a-t-il.pas cru celle-là?

- Tiens, tiens, et quelles autres choses lui avais-tu dites déjà? questionna Jacques sans laisser à Lucien le temps de réfléchir.

- Ma foi, il m'avait demandé si j'avais été avec vous



« Non, il m'a traité d'âne bâté, de gobe-mouches.

faire des emplettes, et à quel endroit. Je lui ai répondu que j'avais aidé Lucette à acheter le petit bateau dans la bouteille. Alors, il s'est écrié : « Ah oui, bien sûr, l'*Andra!* « l'*Andra!* » Exactement comme je vous le dis. Je me suis même demandé pourquoi il me posait toutes ces questions. »

Les enfants écoutaient en silence la confession de Lucien. Ils comprenaient que M. Stavros avait tiré les vers du nez de son neveu à leur sujet. Il savait à présent où Lucette s'était procuré le bateau et il s'était souvenu de son nom si révélateur : l'*Andra!* Et M. Stavros était homme à additionner deux et deux de manière à trouver quatre. Sans doute avait-il déjà déduit que les enfants avaient découvert le parchemin à l'intérieur du bateau. Car, bien entendu, Lucien lui avait dit aussi que la bouteille avait été cassée.

« Oui, c'est exact! Je le lui ai dit, confessa Lucien. Mais ce n'était pas un secret, n'est-ce pas? Je veux dire... j'espère que je n'ai rien fait de mal?

— Tu devrais apprendre à respecter les confidences qu'on te fait, Lucien, déclara Jacques d'un ton sévère. Cela t'aurait empêché de répéter des sottises à ton oncle et de te faire gronder par lui. Au fond, c'est bien fait pour toi.

— Mon Dieu! gémit Lucien d'une voix lamentable. Voilà que vous êtes fâchés contre moi vous aussi! Oh! »

Jacques sortit sans répondre, ses amis sur les talons. Tous étaient écœurés du comportement de leur camarade. Pleurer ainsi! S'apitoyer sur soi-même! Quel être faible et sans volonté !

Tous quatre se réfugièrent une fois de plus dans la cabine des garçons pour y délibérer en paix. Jacques paraissait tracassé.

« Les déductions de M. Stavros menacent d'être trop rapides pour mon goût, dit-il. Quel besoin avait Lucien de parler de notre bateau! Je crois que nous ferions bien de mettre *l'Andra* sous clef au cas où M. Stavros songerait à... heu... à nous l'emprunter! »

Une exclamation poussée par Henri l'interrompit.

« Trop tard! s'écriait Henri. Regardez... Le mal est déjà fait!... Le bateau a disparu! »

Henri disait vrai. Le navire en miniature ne se trouvait plus sur l'étagère où le jeune garçon l'avait placé. Il avait en effet disparu. Consternés, les enfants ne tardèrent pas à laisser éclater leur colère, car, pour eux, il ne pouvait y avoir de doute : M. Stavros était le coupable. Quelle rage avait-il donc d'« emprunter » les choses comme ça?

« S'il a pris le bateau, dit Jacques après un instant de réflexion, c'est sans doute parce qu'il s'imagine que le reste du parchemin se trouve à l'intérieur.

- Quel homme horrible! s'exclama Lucette, indignée. C'est un voleur, tout simplement. Je le déteste!

— Et si j'allais lui réclamer notre bien? » demanda Henri tout à coup.

Sous l'empire de la colère, il était prêt à faire n'importe quoi... Jacques hésita.

« Ce n'est pas une mauvaise idée, dit-il enfin, mais suppose que nous l'accusions à tort? Ce serait bien ennuyeux !

- Qui d'autre pourrait avoir pris notre bateau! grommela Henri. Personne! Je suis tout à fait décidé à aller lui parler. »

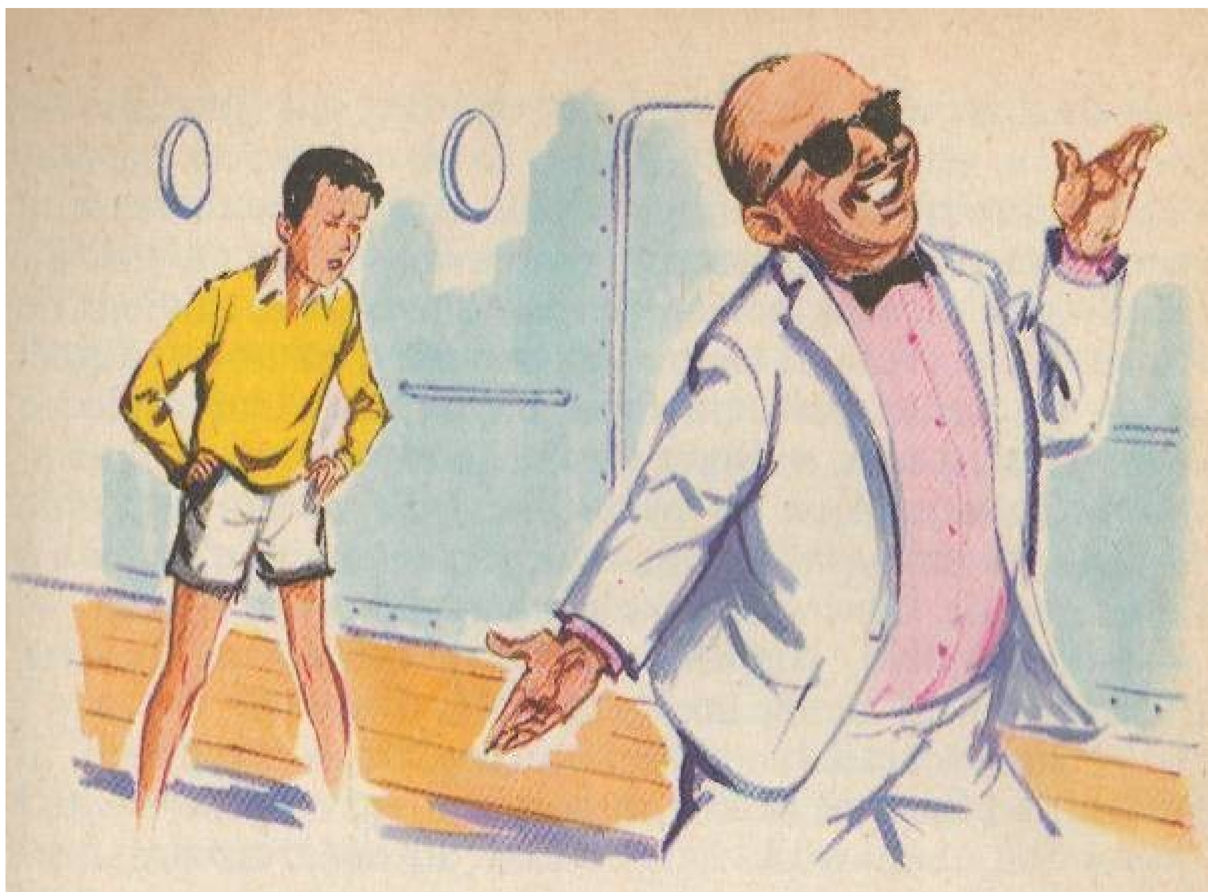
Les autres le regardèrent avec une certaine admiration. Il fallait être très brave pour affronter l'oncle de Lucien... Henri partit à sa recherche. Mais M. Stavros n'était ni dans sa cabine ni sur le pont. Où pouvait-il être passé? Henri le rencontra enfin, juste comme le gros homme sortait de la chambre des radios.

« Monsieur, attaqua Henri en marchant vers lui avec hardiesse, qu'avez-vous fait de notre bateau? »

M. Stavros s'arrêta net. Henri maudit tout bas les verres noirs qui dissimulaient son regard. Etait-il surpris, en colère ou quoi? Le jeune garçon ne tarda pas à être fixé.

« De quoi voulez-vous parler? glapit M. Stavros d'une voix acerbe. Et de quel bateau s'agit-il?

- Du petit bateau sculpté que nous vous avons montré... le bateau dans la bouteille... l'*Andra.* Qu'en avez-vous fait?



- Ma parole, ce gamin est fou! bougonna M. Stavros. Complètement fou. Pourquoi diable aurais-je pris ce jouet? Pour le faire flotter dans mon bain, peut-être, ha ! ha ! ha ! »

II s'en alla, affectant de rire aux éclats et Henri demeura sur place, consterné de l'échec de sa démarche. Pourtant, et bien que M. Stavros ait nié avoir pris le bateau, Henri était sûr que c'était lui qui l'avait. A pas lents, il alla retrouver les autres, qui l'attendaient au coin d'une coursive, et le petit groupe se dirigea en discutant vers la cabine des garçons.

« Moi aussi, déclara Denise, je suis certaine que c'est lui qui l'a! J'en mettrais ma tête à couper! »

Mais Jacques, qui venait de pousser la porte de la cabine, laissa échapper une exclamation de surprise.

« Eh bien! ma petite, dans ce cas, tu risquerais fort d'être décapitée. Regardez, vous autres! »

Henri et les deux filles tendirent le cou et restèrent bouche bée. Le petit bateau était à sa place sur l'étagère!

« Ça alors! Dire que j'ai accusé M. Stavros!

- Et tu n'as peut-être pas eu tort, dit Jacques en hochant la tête. Il peut très bien avoir pris notre bateau, s'être assuré qu'il ne contenait plus rien, et l'avoir ensuite remis à sa place pendant que nous avions le dos tourné. Tu l'as cherché un bon moment, tandis que nous te suivions de loin et il a eu tout son temps pour revenir dans notre cabine.

— La petite porte au flanc du navire a été déplacée et remise sans soin, constata Denise en examinant le bateau.

— Qu'est-ce que je vous disais! Et maintenant que M. Stavros sait que le restant du parchemin n'est pas à l'intérieur de l'*Andra,* il va chercher ailleurs, c'est sûr.

- Mon Dieu, Jacques ! crois-tu qu'il finira par trouver les trois autres morceaux? s'inquiéta Lucette.

- Non, car ils sont bien cachés. Mais c'est égal, il faudrait les faire déchiffrer au plus vite, qu'en pensez-vous?

— Oui, oui. Mais à qui nous adresser en premier? demanda Henri.

— Je crois que nous pouvons faire confiance à la boutiquière du pont! dit Lucette avec chaleur. Elle est aimable et nous aime bien. Nous lui dirons qu'il s'agit d'un secret et je suis certaine qu'elle ne parlera pas. De toute façon, il faut bien que nous nous adressions à quelqu'un! »

Les autres se rangèrent à son avis.

« Elle a promis de me faire voir les photographies de ses enfants, reprit Lucette. Nous pourrions aller la trouver sous ce prétexte et ensuite nous lui montrerions notre bout de parchemin.

- Entendu! Allons-y vite! »

Les enfants sortirent, mais, avant d'aller trouver la jeune femme grecque, Henri tint à s'assurer que M. Stavros ne rôdait pas aux alentours. Il monta sur le pont en éclaireur et revint annoncer que « le traître ronflait sur sa chaise longue avec toutes les apparences d'une conscience tranquille ». Ce fut donc d'un cœur léger que les quatre amis se rendirent à la boutique tenue par une petite personne brune qui parut ravie de leur visite. Par chance, elle n'avait pas de client. Sur la demande de Lucette, elle exhiba les photos de ses enfants, et Denise s'extasia sur leur bonne

mine. Jacques, refrénant son impatience, attendit un moment avant de parler à son tour.

« Voulez-vous jeter un coup d'œil sur ce bout de parchemin? demanda-t-il avec politesse. C'est un vieux document que nous avons trouvé et nous n'y comprenons rien. Peut-être pourrez-vous nous dire ce qu'il y a d'écrit dessus... »

La jeune femme regarda ce qu'on lui tendait.

« Mais oui, dit-elle. Cela ressemble à un plan. Mais il n'est pas entier. Quel dommage! Il indique une portion d'île... une île appelée Thamis. Voyez, le nom est indiqué là. Mais je ne connais pas cette île.

— N'y a-t-il rien d'autre sur la carte? demanda Denise. J'aperçois une autre inscription en grec.

- Si. On y indique un point... dans cette partie de l'île. Peut-être est-ce un temple... ou l'emplacement d'une ville. Je ne sais pas au juste. Je pourrais vous en dire davantage si je possédais la carte entière. Mais, en tout cas, il s'agit d'un point important. »

Les enfants étaient si bien absorbés par le déchiffrage de la carte qu'ils n'avaient pas entendu quelqu'un venir derrière eux à pas de loup. Soudain, une ombre tomba sur eux. Tous quatre levèrent la tête et Lucette poussa un cri. C'était M. Stavros.

« Tiens, tiens, dit-il d'un ton froid. Voici quelque chose de très intéressant! Laissez-moi voir! »

Et, avant que quiconque ait pu l'en empêcher, il tendit le bras et arracha le morceau de parchemin des doigts de la petite marchande ébahie. Henri fit mine de le lui reprendre, mais M. Stavros éleva la carte hors de sa portée et feignit de plaisanter :

« Hou! le vilain garçon, qui veut m'empêcher de voir!

-— Vilain garçon! » répéta Kiki sur l'épaule de Jacques.

Joko, croyant qu'il s'agissait de quelque jeu nouveau, décida d'y tenir sa partie. Il bondit soudain sur M. Stavros et sa petite main se referma sur le document. D'un autre bond, il revint se percher sur l'épaule d'Henri qui s'empressa de récupérer son bien. Les enfants sautaient de joie. Kiki imitait la sirène du navire. Joko, très excité, jacassait

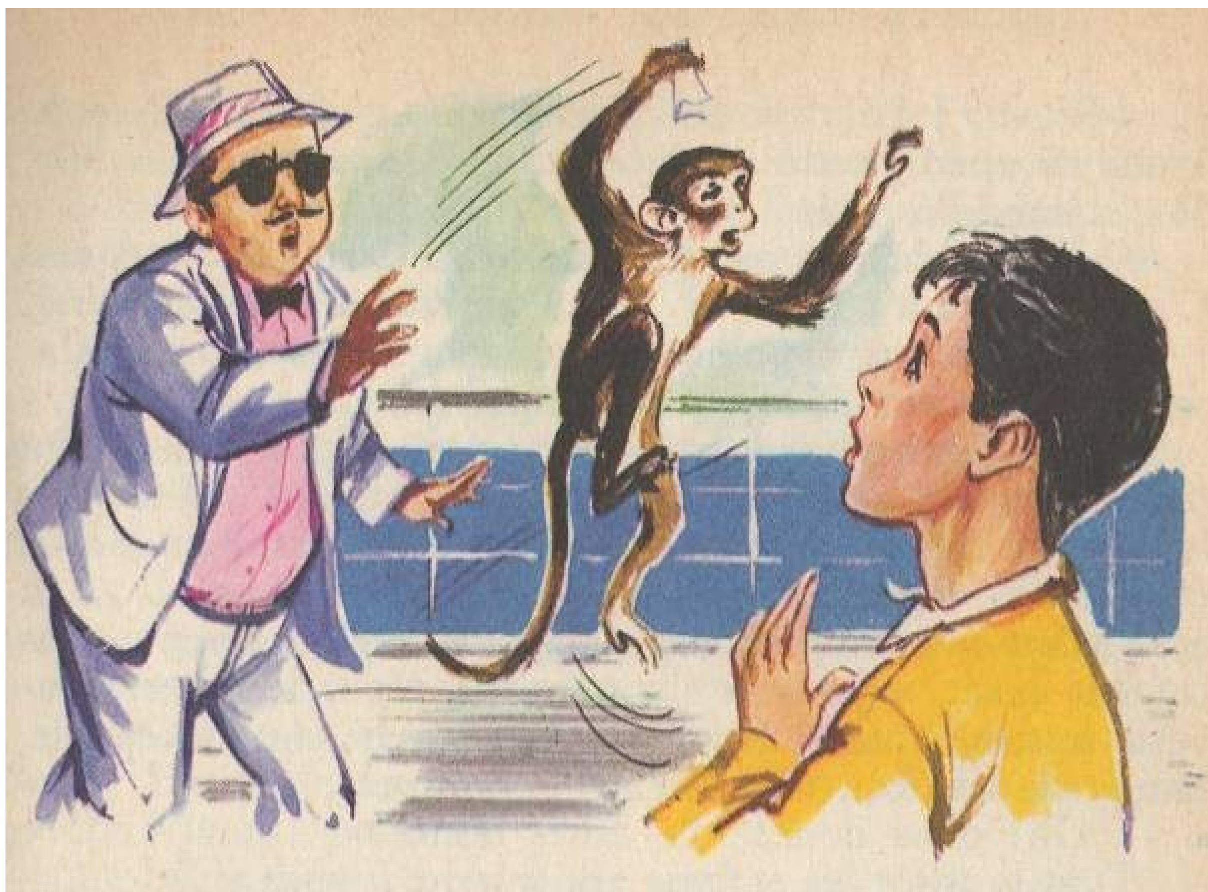
comme cinquante singes réunis. La marchande avait l'air de penser que tout le monde était devenu fou.

M. Stavros, lui, comprit qu'il était battu.

« Quel curieux petit singe! dit-il avec sang-froid. Bon, bon, vous me montrerez ce parchemin une autre fois. »

Et il s'éloigna avec dignité sans rien ajouter d'autre.





CHAPITRE VII

UNE SÉRIE D'ÉVÉNEMENTS INATTENDUS

LA GAIETÉ des enfants ne dura pas longtemps. M. Stavros parti, ils reprirent conscience de la situation. « Quel hypocrite ! s'écria Denise, toute son indignation revenue. Et toi qui le croyais endormi sur sa chaise longue, mon pauvre Henri ! Il a dû faire semblant pour te tromper et il nous a suivis de loin.

— Le diable l'emporte! grommela Henri. Il a eu le temps de jeter un coup d'œil sur notre second morceau de parchemin. C'est dire qu'à présent il en connaît la moitié. Il sait de quelle île il s'agit. Vrai, on peut dire que la guigne nous poursuit ! »

Laissant la marchande sur une explication des plus vagues, les enfants se rendirent à l'avant où la brise du large rafraîchit leur visage. Joko s'accrochait au bras de son maître qui le caressait.

« Bravo, Joko! Encore heureux que, grâce à toi, nous ayons récupéré le document. Cependant, le mal est fait! M. Stavros l'a vu!

- Nous n'avons pas été très habiles, soupira Jacques. C'est bien notre faute si l'ennemi connaît notre secret.

- Oui, nous avons accumulé maladresses sur maladresses, c'est un fait.

- Au fond, fit remarquer Lucette, nous sommes bien bêtes de nous désespérer. Tant pis si M. Stavros a désormais les moyens de retrouver le trésor. De toute manière, jamais tante Alice ne nous aurait permis de le chercher... en admettant même que nous ayons pu repérer son emplacement exact. » Jacques s'apprêtait à répondre avec mauvaise humeur quand Kiki, toujours perché sur son épaule, lança soudain son avertissement habituel :

« Oh! dites donc! Oh! dites donc! »

Tout aussitôt les enfants aperçurent Lucien qui se dirigeait vers eux, un sourire aux lèvres cette fois.

« Oh! dites donc! Où étiez-vous passés? Je vous cherche de tous les côtés. Voyez un peu ce que mon oncle vient de me donner ! »

Et il montra à ses camarades une poignée de piécettes grecques.

« Je crois que c'est pour compenser la manière dont il m'a traité, expliqua Lucien. Il ne semble plus fâché à présent, mais, au contraire, tout à fait content. C'est à n'y rien comprendre. »

Les enfants auraient pu lui expliquer le changement d'humeur de M. Stavros, mais ils se contentèrent d'échanger entre eux des sourires pleins d'amertume. Si leur ennemi semblait satisfait c'est qu'il avait obtenu ce qu'il désirait, tout au moins en partie. L'idée vint tout à coup à Jacques que M. Stavros devait toujours obtenir ce qu'il voulait, par n'importe quels moyens! Il songea aussi qu'il allait falloir s'occuper de trouver des cachettes plus sûres pour les deux autres morceaux du plan. Et puis, une sorte de découragement l'envahit.

A quoi bon se tourmenter autant? Comme l'avait fait remarquer Lucette un instant plus tôt, même s'ils avaient connu l'endroit exact où chercher le trésor, Mme Lefèvre les aurait sans doute empêchés de se lancer dans une nouvelle aventure.

Ah ! si René avait participé à cette croisière ! Tout aurait été différent!

Néanmoins, la curiosité du jeune garçon était éveillée. Il quitta ses amis sous le premier prétexte et se rendit à la petite bibliothèque du bord où il réclama une bonne carte des îles de l'Archipel. Son intention était d'y repérer l'île de Thamis.

Le bibliothécaire satisfit sur-le-champ sa demande, mais considéra Kiki d'un air réprobateur qui ne plut pas au perroquet.

« Mouche-toi et cesse de renifler! s'écria Kiki avec irritation. Essuie-toi les pieds ! Ferme la porte ! Pouh ! le vilain garçon! pouh! pouh! »

Le bibliothécaire battit en retraite d'un air vexé.

« Un, deux, trois, partez! » cria encore Kiki derrière son dos. Et il imita le bruit d'un revolver qu'on décharge.

Le bibliothécaire, qui avait regagné sa chaise, fit un bond sur son siège. Il était trop en colère pour protester et Jacques s'empressa d'excuser Kiki.

« Tu es un vilain, lui dit-il en lui administrant un petit coup sur le bec. Vilain Kiki! Vilain! »

Kiki commença à grogner tout bas et puis, sans doute pour se distraire, se mit à imiter le reniflement du bibliothécaire. Mais déjà son maître avait cessé de s'occuper de lui pour reporter toute son attention sur la carte.

Jacques fut un long moment avant de repérer Thamis. Et puis, tout à coup, il l'aperçut, juste sous son nez. C'était une île minuscule et qui portait seulement quelques rares inscriptions. L'une semblait indiquer une ville, juste au bord de la mer. Les deux ou trois autres, en caractères plus petits, étaient sans doute des noms de villages. Oui, tout bien considéré, il n'y avait qu'une seule ville dans l'île de Thamis.

Ainsi, c'était dans ce port que, des siècles auparavant, la flotte du roi Panlostes avait jeté l'ancre.

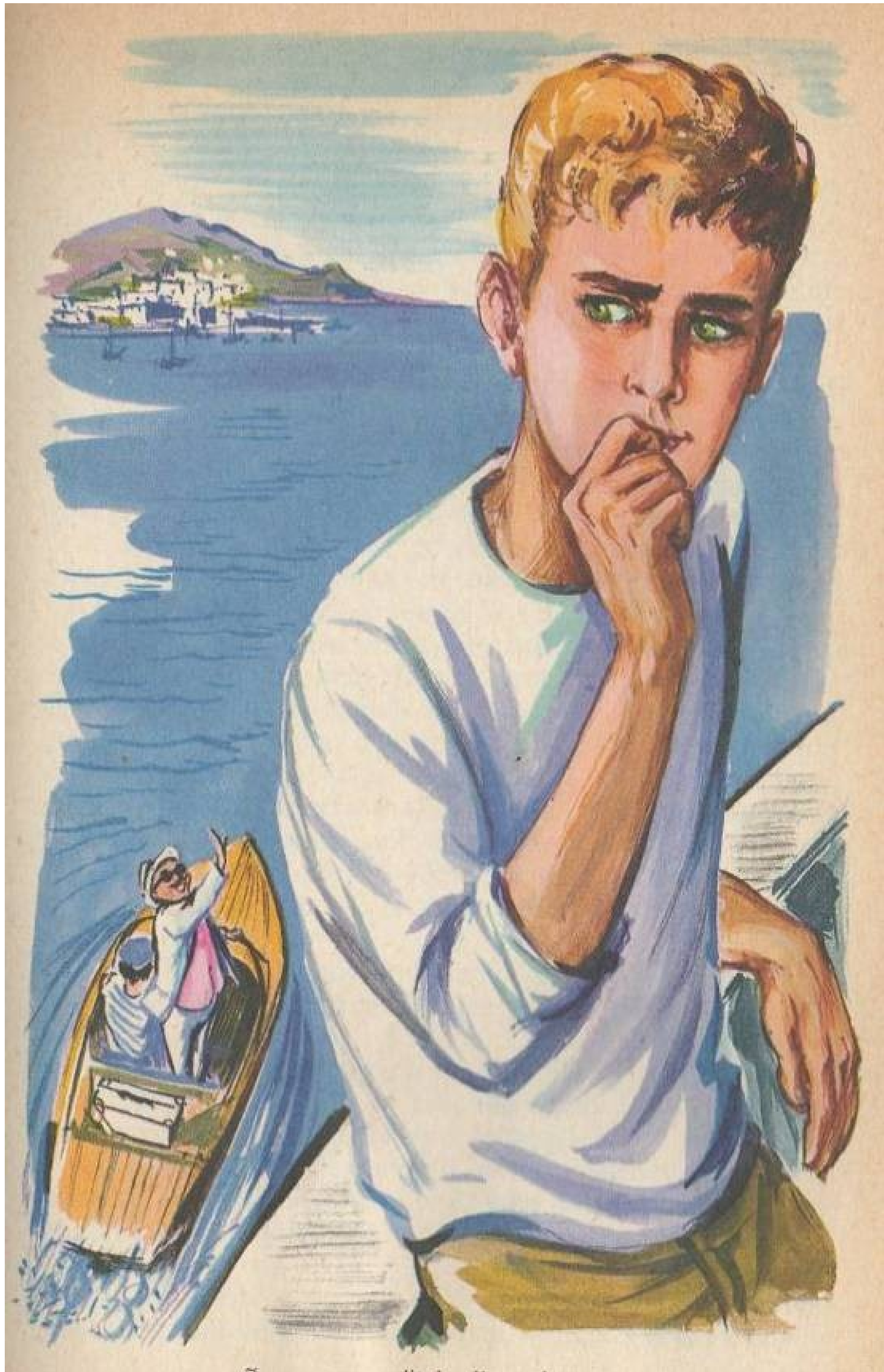
C'est là que ses bateaux avaient déchargé leurs trésors. Le transfert de la cargaison devait avoir eu lieu de nuit. Mais où avait-on caché le précieux butin? Il fallait que la cachette eût été parfaite pour que le trésor n'ait jamais été trouvé par personne au bout de tant d'années. Et qui pouvait affirmer qu'il ne l'avait pas été?

Jacques continuait à scruter la carte comme si elle pouvait lui fournir les réponses à ses questions. Il finit par pousser un profond soupir que Kiki s'empressa d'imiter. Ah! s'il avait pu se rendre à Thamis... aborder dans cette cité au bord de la mer!.. Il aurait donné n'importe quoi pour pouvoir y jeter un simple coup d'œil.

Hélas! c'est M. Stavros qui aurait ce plaisir-là... M. Stavros qui connaissait les îles par cœur et avait les moyens de fréter un bateau pour le conduire à Thamis! Jacques plia la carte et poussa un nouveau soupir. Allons, il fallait abandonner toute idée de chasse au trésor, renoncer au rêve entrevu.

Le jeune garçon remonta sur le pont. Il s'aperçut alors que le *Lamartine* se dirigeait droit sur une île dont on distinguait déjà la rive. Le fait l'étonna. Il n'était pas question de faire escale ce jour-là. Qu'est-ce que cela signifiait? Intrigué, il guetta la manœuvre. Quand le *Lamartine* ne fut plus qu'à quelques encablures de la côte, il stoppa. Une vedette venue de l'île vint se ranger le long du bateau. L'échelle de coupée fut mise en place. Et soudain, au grand étonnement de Jacques, il aperçut quelqu'un qui descendait cette échelle, sautait dans la vedette et faisait de grands signes d'adieu tout en criant quelque chose en grec. Jacques reçut un choc : la personne en question était... M. Stavros!

Et les gens auxquels il s'adressait n'étaient autres que sa femme et son neveu. Un marin déposa à son côté, dans la vedette, une grosse valise. De nouveau M. Stavros agita la main. Jacques se mordit les lèvres de rage. Il devinait fort bien pourquoi l'« ennemi » s'en allait. M. Stavros savait à présent suffisamment de choses pour pouvoir se lancer sur la piste des trésors d'Andra. Il se rendait à Thamis. Il allait dénicher toutes les richesses que Jacques et ses amis



Jacques se mordit les lèvres de rage.

avaient eu la bonté de lui signaler! Et il était assez malhonnête pour se les approprier!

Mais ce qui désolait peut-être le plus Jacques était de se dire que jamais, jamais il ne saurait le fin mot de l'histoire. Le trésor, oui ou non, serait-il découvert? Où était-il caché? Et en quoi consistait-il exactement? C'était comme si, au beau milieu d'une lecture palpitante, on vous fermait le livre sous le nez.

Bientôt, la vedette s'éloigna avec M. Stavros à son bord, et le *Lamartine* repartit. Jacques alla rejoindre les autres. Il les trouva dans la cabine des garçons, où une brusque indigestion de Joko les avait contraints à retourner d'urgence. Le petit singe allait déjà beaucoup mieux, mais, tout aux soins qu'ils lui prodiguaient, Henri, Denise et Lucette ne s'étaient même pas aperçus de l'arrêt du bateau. Jacques les mit au courant du départ de M. Stavros.

« Eh bien! voilà la fin de tous nos projets! s'écria Henri avec dépit. Ah! on peut dire que cet homme sait battre le fer tandis qu'il est chaud! Le misérable! Je comprends à présent ce qu'il venait de faire quand je l'ai vu sortir de la chambre des radios! Sans doute avait-il envoyé un message pour demander qu'on vienne le chercher! Le premier morceau de la carte avait suffi à le renseigner!

— Dans cette affaire, gémit Lucette, nous n'avons eu que de la malchance. C'est la première fois que cela nous arrive.

— Oh! dites donc! » lança Kiki.

Lucien fit son entrée dans la cabine. Il semblait tout content.

« Mon oncle est parti, annonça-t-il, et je n'en suis pas fâché. Je m'entends mieux avec ma tante. Il nous a quittés pour une affaire urgente qui le rappelait à terre, nous a-t-il expliqué. A présent qu'il est loin, je peux bien vous faire un aveu : il voulait que je vous emprunte votre petit bateau sans vous le dire. Mais j'ai refusé, bien sûr. Que dites-vous de ça?

— Je préfère n'en rien dire, grommela Jacques. Moins nous parlerons de ton oncle, Lucien, et mieux cela vaudra ! »

Cependant, alors que les enfants croyaient déjà à la fin de leur aventure, la journée du lendemain allait renverser du tout au tout la situation... Le *Lamartine* fendait l'eau bleue. Le soleil brillait dans un ciel sans nuage. En ce début de matinée, tout était calme à bord. Les enfants eux-mêmes, après une bonne baignade dans la piscine, se reposaient sur des chaises longues. Kiki et Joko somnolaient eux aussi.

Soudain, un petit chasseur parut, un message à la main. Sa voix aiguë perça le silence environnant :

« Un radiotélégramme pour Mme Lefèvre! Un radiotélégramme pour Mme Lefèvre! »

Un peu étonnée, Mme Lefèvre lui fit signe et s'empara du message. Elle l'ouvrit tout en se demandant qui pouvait bien le lui envoyer. Elle lut tout haut ce texte bref :

« Votre tante gravement malade vous réclame. Ren-« trez par avion si possible. Je prendrai votre place « auprès des enfants. Télégraphiez réponse. Amitiés. René « Marchai. »

« Mon Dieu ! soupira Mme Lefèvre ! Il fallait que cela arrive pendant cette croisière. Que faire? René s'imagine que c'est facile de rentrer comme ça. Où trouver un avion qui parte tout de suite pour la France? Et l'idée de vous laisser seuls...

— Ne te tourmente pas, maman, intervint Henri. Je vais m'occuper de tout pour toi. Je connais très bien le second et il me dira ce qu'il faut faire.

— Et ne vous faites pas non plus de souci pour nous, tante Alice, renchérit Jacques. Nous ne risquons rien sur ce bateau et René sera bientôt là.

— Tout de même, soupira Mme Lefèvre, quel contretemps! Enfin, je ne peux pas laisser ma pauvre tante dans la peine...

— Maman chérie, tu vas voir que tout va s'arranger très bien, dit à son tour Denise. Si tu as la chance de trouver un avion tout de suite, tu peux être en France demain. Je suppose que René viendra t'attendre à l'aérodrome, te conduira au train et prendra lui-même l'avion pour nous rejoindre ici. »

Mme Stavros, qui avait écouté sans rien dire, prit soudain la parole.

« Partez rassurée, dit-elle à Mme Lefèvre. Jusqu'à l'arrivée de ce M. Marchai, je surveillerai vos enfants en même temps que Lucien. Je serai heureuse de pouvoir vous rendre service.

— J'accepte bien volontiers et je vous remercie. Mais c'est plus fort que moi, voyez-vous. Je ne peux pas m'empêcher d'être inquiète. Il suffit que j'aie le dos tourné pour que mes quatre diables se trouvent en difficulté! »

Alerté par Henri, le second se mit à la disposition de Mme Lefèvre et lui facilita les choses. Il fut convenu que le *Lamartine* se dérouterait légèrement afin de toucher une île dotée d'un aérodrome. La jeune femme pourrait prendre tout de suite un avion pour la France.

Le capitaine, qui mettait un point d'honneur à toujours satisfaire ses passagers, proposa même de faire escale dans l'île pour y attendre la venue de René Marchai.

Tout cela étant arrangé, il ne restait plus qu'à télégraphier à René pour le prévenir, ce qui fut fait séance tenante. Mme Lefèvre se déclara satisfaite.

« Je serai auprès de tante Elisa demain et René, s'il se presse un peu, pourra vous avoir rejoints avant la nuit. »

Denise et Lucette aidèrent la voyageuse à faire ses bagages....

Lorsque le *Lamartine* jeta l'ancre devant l'île qui possédait un aérodrome, un canot à moteur vint prendre Mme Lefèvre à bord. Elle embrassa les enfants en leur faisant ses dernières recommandations :

« Soyez bien sages! Tâchez surtout qu'il ne vous arrive rien. Et obéissez à René! Allons, au revoir, mes chéris. »

Les enfants agitèrent leurs mouchoirs quand la vedette s'éloigna, et ils la suivirent des yeux jusqu'au bout. Henri se servit alors de ses jumelles.

« Ah!... maman débarque... Un porteur prend ses bagages... Elle monte en taxi... En route pour l'aéroport! »

Une heure plus tard, les enfants distinguèrent un avion qui s'envolait en mettant le cap sur l'ouest : c'était celui de Mme Lefèvre. Un curieux silence les enveloppa alors.

Tous pensaient la même chose, mais ce fut Jacques qui, à la fin, se risqua à le dire tout haut :

« A présent... heu... que tante Alice est partie et que

René va arriver... heu... nous pourrions peut-être le mettre au courant de... heu... »

Denise éclata de rire et acheva pour lui :

« Oui, nous lui parlerons du trésor d'Andra, de la découverte du parchemin et de la perfidie de M. Stavros.

Et qui sait... peut-être apportera-t-il une solution à notre problème.

— C'est ça! s'écria Jacques tout joyeux. Ce n'est pas que je me réjouisse du départ de tante Alice, non! Mais avec René les choses prennent un aspect nouveau, vous ne trouvez pas? Peut-être décidera-t-il qu'il y a quelque chose à faire!

— Tu as raison, opina Denise. Nous ne pouvions songer à entraîner maman dans une aventure. Mais René, c'est différent! Enfin... heu... je ne veux pas dire... heu!...

— Ha! ha! C'est à ton tour de bafouiller! » s'esclaffa Jacques.

Il fut interrompu par l'arrivée de Lucien.

« Je suis navré pour vous et votre mère, commença le jeune garçon d'un ton protocolaire. Mais j'espère que votre voyage ne sera pas trop gâché par ce contretemps.

— Nous y survivrons! répondit Henri avec un sourire.

— Oh! dites donc! A propos... j'ai oublié de vous remettre ceci... de la part de mon oncle! » expliqua Lucien en tirant une enveloppe de sa poche.

Jacques la prit et l'ouvrit. Elle contenait... le morceau de parchemin que M. Stavros avait « emprunté » sans permission. Le document était accompagné d'un petit billet :

Mille mercis! Pas intéressant du tout.

P. STAVROS.

Jacques se mit à rire : « Pas intéressant du tout! répéta-t-il. Ma foi, je mettrais ma tête à couper qu'il a pris

grand soin de faire un calque de ce plan. Quel toupet! »

La journée, cependant, s'écoula de façon plutôt morne. Dans l'attente de leur ami René, les enfants ne songeaient même pas à jouer. D'autre part, Mme Stavros, prenant très au sérieux la promesse faite à Mme Lefèvre, les surveillait de près. Ce n'était pas-drôle du tout.

Après le repas du soir, les enfants montèrent sur le pont. René ne pouvait plus guère tarder à présent, surtout qu'il savait que le bateau se retardait exprès pour lui.

Lucette commençait à s'endormir sur sa chaise longue quand un cri de Jacques l'arracha à sa somnolence.

« J'entends un avion... Ah! voyez-le, là-haut! Ce doit être René!»

Les quatre amis se précipitèrent contre le bastingage et guettèrent l'avion qui piquait en direction de l'aérodrome. Environ une demi-heure plus tard, ils perçurent le bruit d'un canot à moteur qui venait du port.

« C'est lui! C'est lui! s'écria Lucette. Je suis sûre que c'est lui! »

Quelques instants plus tard, René Marchai sautait avec légèreté sur le pont. Lucette, Denise, Jacques et Henri le prirent d'assaut.

« René! René! Quel bonheur de vous revoir!

— Je vous retourne le compliment! répondit René en riant. Quelle chance que je sois justement en congé! Cette croisière avec vous sera une vraie partie de plaisir! »





CHAPITRE VIII

RENÉ FAIT DES RECHERCHES

APRÈS son long voyage, René avait faim et soif. Une fois qu'il eut remercié le capitaine de l'avoir attendu, il se laissa volontiers conduire au bar par les enfants. Là, il commanda des rafraîchissements et des sandwiches pour ses jeunes amis et lui.

Le steward qui les servit n'oublia pas d'apporter une banane pour Kiki et une autre pour Joko. Chacune était posée sur une assiette. L'assiette impressionna beaucoup Kiki qui, en perroquet raffiné, tint à reposer dessus sa banane chaque fois qu'il avait donné un coup de bec dedans. Joko, bien entendu, se mit à l'imiter. On n'avait jamais vu d'animaux aussi bien élevés.

René attaqua son repas froid avec entrain. « Hum! Que c'est bon!... Mais vous, les enfants, quoi de neuf?

- Oh ! nous avons quantité de choses à vous apprendre, répondit Jacques qui brûlait de dire tout ce qu'il savait. Une histoire extraordinaire qui nous est arrivée! »

René se mit à rire.

« Allons, bon! J'aurais dû m'en douter! Sacrés gamins! Mais ne comptez surtout pas m'entraîner dans une de vos aventures! J'en ai par-dessus la tête de vos situations abracadabrantes! On dirait que vous les attirez par plaisir! Non, non, tout ce que réclame, moi, c'est une croisière bien tranquille, où je puisse enfin me reposer... »

Le jeune homme fut interrompu par Kiki et Joko qui, oubliant leurs bonnes manières, commençaient à se chamailler. Henri dut les séparer.

« Le joli petit singe! dit René. C'est ton dernier protégé, Henri? Ça ne m'étonne pas de toi! Toujours à recueillir quelque animal. Enfin, tant que tu ne collectionnes pas les lions ou les hippopotames, il n'y a rien à dire! »

Les enfants avaient grande envie de remettre la conversation sur le sujet qui les intéressait, mais ils jugèrent préférable de laisser leur ami se restaurer, d'abord. Tout en mangeant, René leur donna quelques détails sur son voyage.

« J'ai eu le temps d'accueillir votre mère à Orly, leur dit-il, et même de l'installer dans son train avant de prendre l'avion moi-même.

Vous êtes venu seul? s'enquit Denise.

— Non. Un de mes amis m'a accompagné. Il s'appelle Robert Janin. Je ne pense pas que vous l'ayez déjà rencontré. Il se charge de garder mon avion. Il est ravi de cette occasion, m'a-t-il dit, qui va lui permettre de louer un petit bateau à moteur et de naviguer pour son plaisir d'une île à l'autre en attendant mon retour.

— Oh! que j'aimerais être à sa place! s'écria Denise. —- Pas possible! s'étonna René. J'aurais cru que cette croisière à bord d'un gros bateau vous plairait davantage que de circuler à bord de vedettes ou de canots à rames comme vous le faites d'habitude.

- C'est vrai, mais... les circonstances sont différentes! répondit Jacques qui ne se tenait plus d'impatience.

Il faut à tout prix que nous vous mettions au courant, René. »

René avala la dernière bouchée de son dernier sandwich, vida son verre et réprima un bâillement.

« Je suppose que cela peut attendre à demain matin? » demanda-t-il d'un ton plein d'espoir. Puis, devant les mines déconfites de ses jeunes amis, il se mit à rire. « C'est bon, dit-il. Allez-y. Je vous écoute.

- Va vite chercher notre navire, Lucette, ordonna Jacques. J'ai les quatre morceaux de la carte ici. Dépêche-toi. Nous attendrons ton retour pour commencer. »

Lucette partit en courant et revint très vite, un peu haletante, serrant contre elle le petit bateau en bois sculpté.

René s'en saisit avec un sifflement d'admiration.

« Quel objet ravissant! s'écria-t-il. Il a beaucoup de valeur, vous savez. Où l'avez-vous trouvé? »

Les enfants lui racontèrent alors comment Lucette avait acheté le « bateau dans la bouteille » comme cadeau d'anniversaire pour Henri. En baissant la voix, ils lui expliquèrent comment la bouteille avait été cassée et comment ils avaient découvert le parchemin à l'intérieur du petit vaisseau. A ce moment du récit, Jacques tira de sa poche les quatre morceaux de la carte. René les étudia avec le plus grand intérêt. Puis il se leva d'un bond.

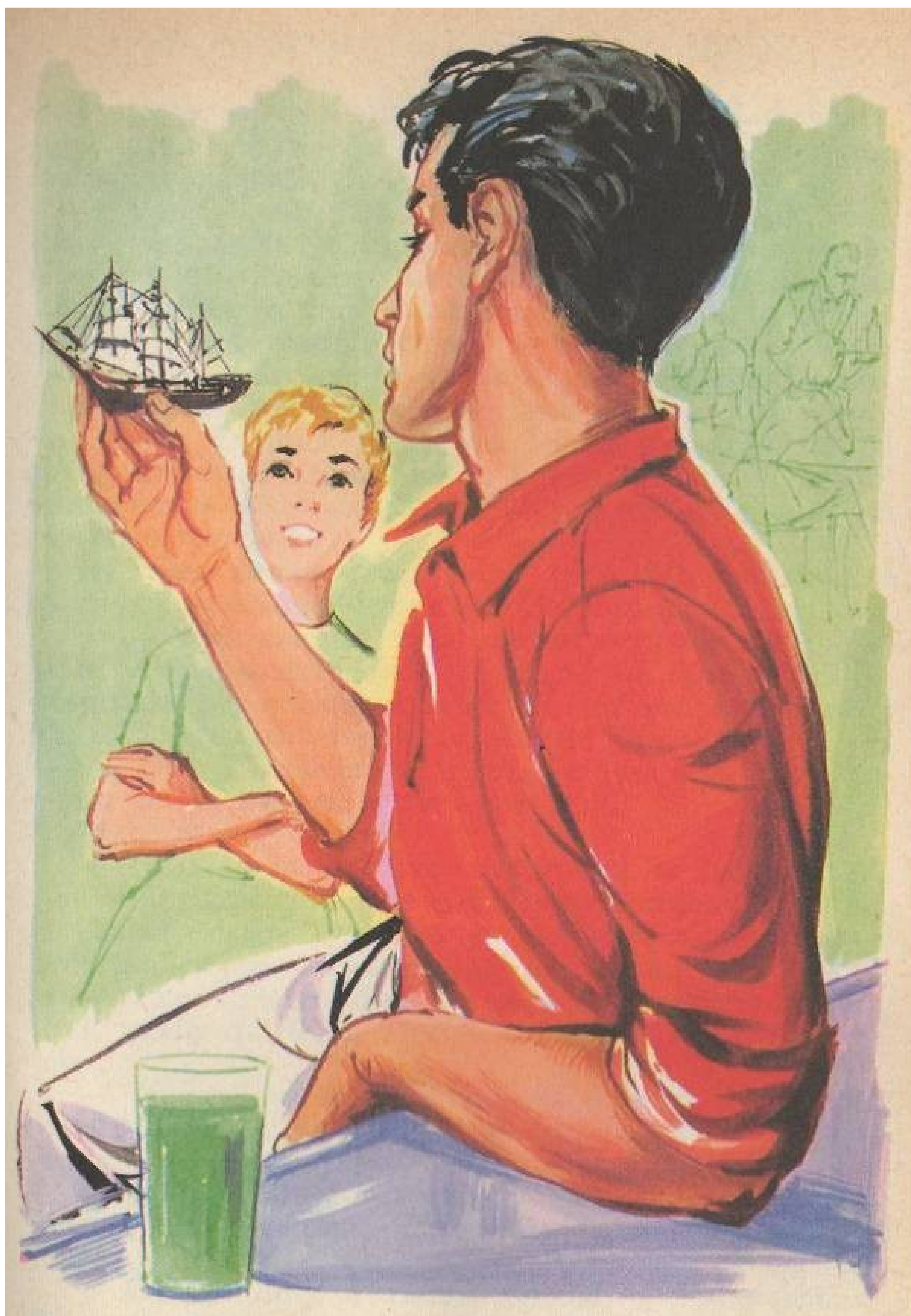
« Venez dans ma cabine, dit-il aux quatre amis. Nous y serons plus à l'aise pour parler de ceci. Votre histoire est vraiment palpitante.»

Tout heureux d'avoir éveillé la curiosité de René, les enfants le suivirent, René referma la porte de la cabine derrière lui et tous les cinq s'assirent au bord de la couchette en se serrant un peu.

« Cette carte est très ancienne, reprit René, mais pourquoi est-elle coupée en quatre? »

Jacques le lui expliqua : il lui raconta l'antique légende du trésor perdu d'Andra et lui parla de la conduite de M. Stavros. Il termina en signalant le départ du « traître » et en exposant ses propres craintes.

René écouta Jacques avec attention, se contentant de lui poser une question de loin en loin. Puis il s'enferma



« Quel objet ravissant! » s'écria-t-il.

dans un silence méditatif que les enfants n'osèrent troubler. Que pensait-il de leur histoire? Et qu'allait-il décider? Enfin, René parla.

« Votre histoire est moins extravagante qu'elle en a l'air, déclara-t-il. Je suppose qu'elle est vraie en partie. Non pas que je me fie beaucoup à votre carte que mes connaissances en grec ne me permettent pas de déchiffrer avec précision, mais l'attitude de M. Stavros donne du poids à cette légende. Il est Grec, lui! Il connaît les îles, la légende... et il a pris cette carte au sérieux. C'est un indice sûr. En tout cas, je vous félicite d'avoir découvert par vous-mêmes tant de choses, d'avoir fait tant de rapprochements et d'être arrivés tout seuls à une conclusion qui me paraît valable.

- Vous pensez donc, René, qu'il y a des chances pour que le trésor d'Andra existe? demanda Jacques.

- Je n'en sais rien, mais cela ne me paraît pas impossible. Avant tout, je vais m'occuper de faire déchiffrer cette carte par quelqu'un de sûr. Il faut que je sache aussi s'il existe vraiment une île du nom de Thamis.

- Oui, Thamis existe! s'écria Jacques d'un ton victorieux. Je l'ai trouvée sur la carte. »

René se mit à rire.

« Ah! on peut dire que vous attirez les aventures! Et moi qui pensais faire cette croisière bien tranquille... Enfin, si Thamis existe et si la carte est authentique, je crois qu'il faudra aller jeter un coup d'œil sur l'île au trésor!

— René! Vous ne dites pas ça pour rire! s'écria Jacques, ravi, tandis qu'Henri, Denise et Lucette rayonnaient de joie.

— Non, répondit René, mais à présent, il faut aller vous coucher. Il est tard. Nous reparlerons de tout cela demain. Bonne nuit! »

Le lendemain matin, quand les garçons se réveillèrent, des rayons de soleil filtraient à travers le hublot de leur cabine.. Un bruit étrange attira l'attention de Jacques.

« Écoute! dit-il à Henri. Entends-tu les machines? Elles stoppent, repartent...

— Oui, ça fait bang, bang, bang, là-dessous. Elles n'ont pas l'air de tourner rond. J'espère que ce n'est pas grave. »

Cependant, quand les enfants montèrent sur le pont, ils s'aperçurent que le *Lamartine* ne se trouvait qu'à une centaine de mètres du port de l'île qu'ils avaient quittée la veille : le bateau avait dû faire demi-tour pendant la nuit et se trouvait à présent revenu à son point de départ. Ils entendirent qu'on jetait l'ancre.

« Qu'est-ce que cela veut dire? s'inquiéta Denise. Renseigne-toi auprès de ton ami le second, Henri! »

L'officier rassura Henri :

« Nous avons une avarie de machines, mais je crois qu'elle sera vite réparée. »

René vint rejoindre les enfants sur le pont. Tous se précipitèrent vers lui et il les accueillit en souriant.

« Bonjour! Bien dormi? Prêts pour le petit déjeuner? Je meurs de faim. Salut, Kiki! Salut, Joko! Vite, allons manger! »

Un peu plus tard, quand les cinq amis remontèrent sur le pont, ils s'aperçurent qu'un avis venait d'être placardé à l'intention des passagers :

« En raison d'une avarie de machines, le *Lamartine* a été obligé de retourner à terre. Un autre avis sera affiché cet après-midi, à six heures. »

Déjà des canots à moteur venus du port amenaient à bord des mécaniciens et des pièces de rechange. Robert Janin, l'ami de René, s'était faufilé dans l'un d'eux. René le présenta aux enfants.

« Robert, voici les jeunes amis dont je t'ai parlé. Veille à les fuir comme la peste sans quoi ils ne tarderont pas à t'entraîner dans quelque épouvantable aventure. C'est leur spécialité! »

Le jeune homme se mit à rire et les enfants le trouvèrent très sympathique. Il devait avoir environ vingt-deux ans et ses cheveux étaient aussi roux que ceux de Jacques et de Lucette.

« Pourquoi ne viendriez-vous pas tous faire un petit tour à terre? proposa-t-il en souriant. L'île est intéressante et vous avez du temps devant vous. Allons, venez, je vous enlève ! »

René, Robert et les quatre enfants passèrent une excellente journée dans l'île. Robert avait loué une voiture et l'on explora le pays en tous sens. Les voyageurs prirent le repas de midi au restaurant, dans la capitale de l'île, qui était une assez grosse ville avec des magasins et des cinémas.

René s'esquiva au dessert.

« J'ai entendu parler d'un expert en vieux documents, expliqua-t-il avant de s'en aller, et je veux passer le voir. Donne-moi les quatre morceaux de la carte, Jacques! »

Le jeune garçon s'exécuta avec enthousiasme.

«J'espère qu'il dira qu'elle est authentique! » Et comme Robert écoutait d'un air intéressé, Jacques ajouta à mi-voix : « Nous pouvons mettre votre ami dans le secret, René?

- Bien sûr! Robert est la discrétion même. Seulement, croira-t-il ou non votre histoire, voilà la question! »

Et René partit en riant... En son absence, les enfants racontèrent à Robert Janin tout ce qui leur était arrivé depuis l'achat du bateau dans la bouteille. Le jeune aviateur se montra sceptique quant à la valeur de la carte.

« Moi aussi, à votre âge, je croyais à ces histoires de trésor, dit-il. Mais René est un peu vieux pour y attacher tant d'importance. Enfin, il veut sans doute vous faire plaisir ! »

Les enfants se turent, un peu vexés que leur nouvel ami ne prît pas les choses au sérieux. Il doutait... et rien n'est contagieux comme le doute. Lucette, à force d'y penser, en venait à croire que le parchemin n'avait au fond aucune valeur. Et pourtant... M. Stavros se serait-il comporté comme il l'avait fait s'il avait pensé que le parchemin n'était pas authentique!

René fut long à revenir, mais, dès qu'il fut de retour, les enfants se sentirent revivre.

« Alors, René? Qu'a dit l'-expert?

— Votre document est bel et bien authentique! L'île



en question s'appelle bien Thamis. Elle est clairement désignée sur la carte et, même si son nom n'était pas indiqué, on la reconnaîtrait d'après sa forme, très caractéristique : elle est déchiquetée à une extrémité de façon curieuse.

- Oui, s'écria Henri fort surexcité. J'avais déjà remarqué cela!

- La carte se compose de deux parties distinctes, poursuivit René. Une moitié représente l'île avec, dessus, ce qui semble être un port. Mon expert ne connaît pas l'île et n'a pu me donner davantage de précisions à ce sujet. L'autre moitié est le plan de ce port. On y voit marquées des indications pour se rendre en un lieu où se trouve quelque chose de valeur. L'expert m'a déclaré que les indications n'étaient pas assez nettes pour qu'il puisse en déduire si la chose en question est un trésor, un temple ou un tombeau. Tout ce qu'il peut dire c'est que le mystérieux objet offrait une grande importance aux yeux de celui qui a dessiné la carte,

- Je suis sûr qu'il s'agit du trésor d'Andra! s'écria Jacques.

- Moi aussi! Moi aussi! s'écria Lucette dont les yeux brillaient plus que jamais.

- J'ai eu l'idée, reprit René, de demander à l'expert de redessiner la carte complète pour notre usage, en traduisant les mots grecs en français. La voici... »

Et il sortit de sa poche une feuille de papier fort qui reproduisait avec netteté la vieille carte coupée en quatre et aux inscriptions indéchiffrables. A présent, il était facile de la lire. Les enfants ne se tenaient plus de joie. Quelle bonne idée avait eue René! Robert lui-même commençait à paraître intéressé.

Jacques lut à mi-voix les indications portées - - en bon français cette fois - - sur le plan du port :

« Labyrinthe.... Catacombes.... Deux-Doigts... Divinité... Oiseau... Cloche....! Seigneur, qu'est-ce que tout cela signifie? Il y aurait donc un labyrinthe et des catacombes à l'emplacement de ce port? Et le trésor d'Andra y serait caché?

- Ne t'emballe pas, Jacques. Nous ne savons rien, sinon que cette carte est authentique. Hélas! elle a été tracée voici bien longtemps. Rien ne prouve que le trésor - - si trésor il y avait - - n'a pas été découvert dans l'intervalle. Et même s'il se trouve toujours dans sa cachette, il est fort possible que tous les points de repère figurant ici - - le labyrinthe, les catacombes et le reste - - aient disparu au cours des âges. »

Un silence consterné suivit cette déclaration. « Cependant, suggéra Henri d'un ton plein d'espoir, M. Stavros avait l'air enchanté en quittant le *Lamartine.*

— Oh! à propos de M. Stavros, j'allais oublier de vous dire que mon expert en a entendu parler. L'oncle de Lucien s'y connaît en effet en antiquités. Il achète et vend des îles comme il achèterait ou vendrait des tapis ou des boutons de manchettes. Mais cela ne veut pas dire qu'il découvre à coup sûr un trésor à Thamis.

— En somme, murmura Jacques sur un ton découragé, nous courons peut-être après une chimère.

- Je le crains, opina René. Tout de même, si l'occasion s'en présentait, je ne serais pas fâché d'aller faire un tour à Thamis. Sait-on jamais...

Veux-tu que nous y allions en avion? proposa soudain Robert Janin. Je peux vous y conduire tout de suite si vous le désirez. L'appareil est prêt à prendre l'air. »

René hocha la tête d'un air de regret.

« Non, dit-il en repliant la carte. Nous n'avons pas le temps. Nous devons être remontés à bord à six heures... et il faut déjà partir, les enfants! Au revoir, mon vieux Robert. »

De retour au port, les voyageurs aperçurent le *Lamartine* qui était venu se ranger le long de la jetée et qui n'offrait pas cette activité bruyante qui règne d'ordinaire à bord au moment du départ. Les passagers, massés au pied de la passerelle, déchiffraient un nouvel avis que le commissaire venait de faire placarder. René et les enfants se mêlèrent aux autres et lurent à leur tour :

« Nous avons le regret d'informer les passagers du *Lamartine* que celui-ci est immobilisé dans le port pour trois jours en raison des avaries subies par ses machines. Nos passagers sont invités à continuer à loger à bord ou, s'ils le préfèrent, à descendre dans un hôtel agréé par notre Compagnie. »

« DUMONT, capitaine. »

A peine eurent-ils lu cet avis que les quatre enfants se tournèrent d'un même élan vers René Marchai. « Oh! René! Voilà l'occasion inespérée!

- Nous avons le temps de visiter Thamis! — Nous irons, n'est-ce pas?

- Dites oui, René, dites oui!

- Ma foi, répondit le jeune homme amusé, pourquoi pas après tout? Autant excursionner là qu'ailleurs. Venez, montons à bord et discutons d'un plan précis! »

Les garçons suivirent René en sautant de joie tandis que Denise et Lucette échangeaient des regards ravis.

« C'est presque trop beau pour y croire! déclara Jacques lorsque tous les cinq furent installés dans un coin tranquille du pont. Juste au moment où nous pensions abandonner tout espoir, les circonstances tournent en notre faveur...

- Et vous voilà embarqués une fois de plus dans l'Aventure, acheva René en riant. Demain, nous louerons un canot à moteur et nous irons à Thamis.

- Robert viendra-t-il avec nous? demanda Henri. - Je n'en sais rien, mais nous pourrons toujours l'inviter. »

Le reste de la soirée se passa à espérer monts et merveilles de l'expédition du lendemain. Les enfants auraient bien aimé être plus vieux d'un jour.





CHAPITRE IX

A THAMIS, ENFIN!

UNE FOIS décidé à se rendre à Thamis, René commença par réunir le plus d'informations possibles à son sujet.

« C'est l'avantage des grandes personnes sur nous, soupira Denise avec envie.

— Oui, les grandes personnes ont la possibilité de se renseigner à fond et très vite sur tout, opina Henri. Elles peuvent organiser n'importe quoi en un rien de temps et le mener à bien.

- Et René est tellement débrouillard! renchérit Jacques avec admiration. Il a repéré Thamis sur la carte et n'a pas été long à établir le parcours le plus rapide pour s'y rendre. Il s'est même procuré l'adresse d'un pêcheur grec qui possède un bateau à moteur et sait où se trouve l'île.

- Mais comment a-t-il fait pour entrer en relation avec lui? s'étonna Lucette.

- Il a eu l'idée d'aller flâner sur le port et de parler aux pêcheurs qui préparaient leurs filets. Il s'est trouvé que l'un d'eux avait un frère propriétaire d'un bateau à moteur. »

Les enfants achevaient leur déjeuner matinal. Durant la nuit, ils avaient rêvé de leur expédition à Thamis et leur premier soin, en se levant, avait été de demander au steward qui s'occupait d'eux de leur préparer des repas froids à emporter.

«J'ai mis dans ce paquet deux pamplemousses, quelques cerises confites et quatre bananes pour M. Kiki et M. Joko, expliqua le steward en clignant de l'œil d'un air malicieux. J'espère que ces messieurs les trouveront à leur goût. »

Lucette gloussa de rire.

« Ha! ha! ha! s'éclaffa-t-elle. Tu entends ça, Kiki? On te donne du « monsieur » à présent! Tu dois être flatté! »

Kiki se mit à rire comme elle et ce fut au milieu de la gaieté générale que René invita ses jeunes amis à descendre sur le quai. Robert Janin les y attendait.

« Alors, mon vieux, dit-il à René. Il paraît que vous êtes immobilisés ici pour deux jours encore !

- Oui, répondit René, et nous allons en profiter pour aller jeter un coup d'œil à Thamis. Je viens à l'instant de louer un bateau à moteur à un Grec qui connaît la route. Veux-tu venir avec nous?

— Ma foi, si ça ne te dérange pas, j'ai d'autres projets, avoua Robert. J'ai trouvé un client qui voudrait que je lui fasse survoler les îles en avion. Et j'étais même venu exprès pour te demander la permission de t'emprunter l'appareil.

— Bien sûr, tu peux le prendre, acquiesça René avec bonne humeur.

— Et si par hasard vous survolez Thamis, ne manquez pas de nous saluer au passage! recommanda Jacques.

— Entendu, répondit Robert en souriant. J'irai faire un tour par là. »

II s'éloigna et René entraîna les enfants vers le coin du port où était amarré le canot qu'il avait retenu. Un Grec, petit et brun, vint à leur rencontre. Il avait des yeux brillants et un sourire empreint de timidité. Il salua les arrivants et se mit à parler en un mauvais français:

« Moi, Andros, m'sieur, s'iou plaît! Mon frère m'a dit vous prendre mon bateau ce matin. Bateau ce matin. Bateau est là, m'sieur patron!

- C'est très bien. Je vous remercie, Andros, répondit René qui se mit à examiner le canot flambant neuf. Très joli bateau. Vous savez comment aller à Thamis, n'est-ce pas?

- Thamis. Oui, patron. Mais Thamis pas beau. Andros vous mener endroits plus jolis.

- Non, merci. Nous désirons aller à Thamis », déclara René d'un ton ferme.

Andros parut surpris de son insistance à se rendre sur une île moins belle que les autres.

« Pauvre pays, tenta-t-il encore d'expliquer. Touristes jamais demander à aller voir, m'sieur patron! Moi connaître pays plus beaux.

- Voyons, grommela René, serait-ce que tu ne sais pas comment y aller?... Si? Eh bien! dans ce cas, en route pour Thamis et pas pour ailleurs! Compris?

- Bien, m'sieur patron! acquiesça à regret le petit Andros. Oui, oui, Thamis! Vieille île, très vieille, mais rien là-bas à présent, m'sieur patron », ajouta-t-il encore en hochant la tête d'un air réprobateur. Puis, avisant le singe et le perroquet : « Eux venir aussi? s'inquiéta-t-il.

- Bien sûr ! répondit Jacques en sautant dans le canot et en aidant les filles à y descendre. Allons, venez donc, René... m'sieur patron!

- M'sieur patron! M'sieur patron! hurla Kiki tout excité. Un, deux, trois, partez! Feu! »

Andros, abasourdi, contempla le perroquet, bouche bée. Joko en profita pour sauter sur son dos et, de là, sur l'épaule d'Henri qu'il avait quitté un moment. Lui aussi semblait tout excité. Il eut même l'audace de tirer la queue

de Kiki... chose qui n'était certes pas à faire, car Kiki en profita aussitôt pour lui rendre la pareille... et la queue de Joko était plus longue que celle du perroquet!

Andros se décida enfin à mettre son moteur en marche. Le cœur des enfants se prit à battre un peu plus vite. La véritable aventure commençait dès cet instant. Le canot sortit du port, laissant derrière lui le *Lamartine,* puis piqua droit vers le large, escorté d'une moustache d'écume. Le soleil était chaud, mais le vent de la mer rafraîchissait les visages. Denise et Lucette riaient de plaisir en le sentant passer dans leurs cheveux.

« Thamis est-elle loin d'ici? s'inquiéta Jacques.

- Quatre ou cinq heures, répondit Andros qui avait compris la question.

- Avez-vous l'occasion d'y aller souvent? demanda à son tour René.

- Non, non, m'sieur patron. Ile pauvre. Mais ma sœur habite île voisine. Thamis terre morte.

- Que veut-il dire par là? s'étonna Jacques. Une île morte! Ça ne ressemble à rien du tout.

- Ma foi, il y a toujours une sorte de port ou de ville là-bas, rappela Henri. C'est marqué sur la carte, et même en assez gros caractères. Beaucoup de gens doivent y vivre et cela signifie des magasins et tout le reste. Comment l'île pourrait-elle être morte? »

Le voyage, cependant, se déroulait agréablement. La mer miroitait au soleil. Le bateau bondissait sur les flots comme une bête vivante. Le moteur ronronnait. A midi, on déballa les pique-niques et tous bénirent le steward qui les avait si bien approvisionnés.

« Cinq sortes de sandwiches, quatre sortes de gâteaux, une demi-livre de biscuits, des petits pains, du beurre, du fromage, des tomates, des fruits pour nous, sans compter ceux ajoutés pour Joko et Kiki », énuméra Jacques.

Lucette se mit à manger d'un air satisfait, son visage offert au vent du large. Elle semblait rêver. Les autres le remarquèrent et commencèrent à se donner des coups de coude en échangeant des - regards pleins de malice. Ils savaient exactement ce que la petite fille allait dire. Elle ouvrit la bouche et, tout aussitôt, Henri, Denise et Jacques s'exclamèrent en chœur :



« Comme la nourriture a meilleur goût quand on mange en plein air! »

Lucette les dévisagea d'un air stupéfait.

« Voilà qui est curieux! C'est tout juste ce que j'allais dire! » s'exclama-t-elle.

Les autres éclatèrent de rire.

« Pardi! Nous le savions bien! s'écria Henri. Tu dis toujours ça en pique-nique, Lucette. Il a suffi que nous te voyions ouvrir la bouche pour le dire à ta place!

- Nigauds que vous êtes ! » murmura Lucette sans pouvoir s'empêcher de rire aussi.

Andros joignit son rire à celui des enfants. Ses jeunes passagers et leurs animaux lui plaisaient. Il avait refusé de partager leur repas et mangeait son propre déjeuner qui se composait de pain bis, de fromage odorant et d'eau fraîche. Kiki et Joko dégustaient de leur côté, d'un air solennel, les fruits qu'on leur avait donnés. Joko, avec une politesse de... singe du monde, tendit au perroquet une banane qu'il venait de peler à son intention.

« Voyez Joko qui nous imite, gloussa Lucette au comble de la joie. N'est-ce pas qu'il est intelligent?

- Très gentil, très intelligent! » renchérit Andros en considérant le singe avec admiration.

Mais Joko gâcha un peu la bonne opinion que le pêcheur avait de lui en lui envoyant sur la tête la peau de la banane. Kiki éclata d'un rire sardonique et s'apprêtait à faire suivre le même chemin à sa propre peau de banane quand Jacques l'arrêta à temps. Furieux, Kiki se débattit.

« M'sieur patron, m'sieur patron, m'sieur Kiki! » hurlait-il à pleins poumons. René, Andros et les enfants n'en pouvaient plus de rire.

Cependant, le bateau se rapprochait d'un groupe d'îles. Il en dépassa deux assez importantes, puis d'autres plus petites. Enfin, Andros leva la main et pointa son index vers l'est.

« Thamis! annonça-t-il. C'est Thamis, m'sieur patron. »

Les enfants regardèrent dans la direction indiquée et l'imagination de Lucette se mit tout de suite à travailler.

« Voilà le rivage où aborda jadis la flotte au trésor, songea-t-elle en guettant la côte de l'île qui se rapprochait peu à peu. C'est là que la précieuse cargaison fut déchargée à la nuit. Bientôt, nous pourrons voir la ville marquée sur la carte... la ville aux richesses perdues! »

« Le port est-il bon? » demanda soudain René en se tournant vers Andros. Le marin parut surpris.

« Oh! non, m'sieur patron. Aucun port à présent. Seulement deux endroits où aborder. Moi, Andros, bien les connaître. Vous emmener à vieille cité.

- Parfait! se dit Jacques. Nous allons bientôt débarquer dans cette antique ville marquée sur la carte. J'espère qu'elle ne sera pas trop moderne, comme celles que nous avons vues sur les autres îles. Ah! ah! nous approchons, nous approchons... »

A présent, ils étaient tout près. On pouvait apercevoir les rochers de la côte, que venaient battre les vagues." Les enfants regardèrent avidement la ville qui surgissait sous leurs yeux : les maisons avaient l'air d'avancer jusqu'à la

plage même. Curieux tout de même qu'une ville aussi importante ne fût pas dotée d'un bon port! Les grosses villes au bord de la mer possèdent en général un port bien abrité.

Andros, ayant repéré une sorte de chenal entre les récifs, se dirigea droit vers la terre. Les enfants demeuraient silencieux, contrairement à leur habitude. Ils semblaient ne pouvoir détacher leurs yeux de la ville. Quelque chose, dans son aspect, leur produisait une impression pénible. Quelque chose n'était pas normal. Oui, en vérité, cette cité paraissait... *morte,* tout à fait comme Andros l'avait annoncé.

Jacques, se rappelant qu'il avait emporté une paire de jumelles, s'empressa de les porter à ses yeux. Les maisons lui apparurent alors avec netteté et il poussa une exclamation :

« Grand Dieu! Qui aurait pensé ça!

- Pensé quoi? s'écrièrent les autres en chœur.

- Je n'aperçois partout que des ruines, expliqua Jacques d'un air consterné en se tournant vers ses compagnons. C'est une ville en ruine! J'étais loin de m'y attendre.

- Moi, Andros, l'avoir dit! triompha le pêcheur. Moi dire pauvre île, île morte. Une ferme, deux fermes peut-être. Ville n'existe plus. Personne ici. Tout le monde parti habiter les autres îles à présent. »

Le bateau accosta enfin.

« Vous aller à terre et moi attendre? proposa Andros. Pas grand-chose à voir. Non, m'sieur patron. Après, moi vous conduire endroits plus beaux.

- Oui, décida René, nous allons descendre. Emportons ce qui reste des provisions. Nous allons explorer l'île puisque nous y sommes et nous pique-niquerons dans les vieilles ruines. Elles sont sans doute très intéressantes. »

Ne sachant plus que penser, les enfants sautèrent sur la terre ferme. Après avoir gravi un escalier délabré, ils débouchèrent dans ce qui semblait avoir été la principale artère de la cité. La marche était rendue difficile par toutes les mauvaises herbes qui y avaient poussé. Les demeures environnantes n'étaient que ruines. René alla les examiner de près.

« Elles sont vieilles de plusieurs siècles, déclara-t-il. Je me demande pourquoi les habitants de Thamis ont émigré ailleurs. Je suppose que l'île n'arrivait plus à les nourrir. Quel endroit lugubre !

— C'est vrai, acquiesça Lucette en se serrant un peu contre René tandis qu'un petit frisson courait le long de son dos. L'atmosphère est étrange ici. Cette ville déserte... ce silence.... J'ai l'impression de vivre mille ans en arrière. »

Denise, elle aussi, ne put s'empêcher de frissonner.

« On souhaiterait, dit-elle à son tour, que cette cité recommence à vivre. Je voudrais voir cette rue pleine de monde, avec des gens allant et venant, ou nous regardant à travers ces fenêtres brisées. J'aimerais bien aussi voir le port s'animer et se couvrir de bateaux, les pêcheurs s'interpeller les uns les autres et...

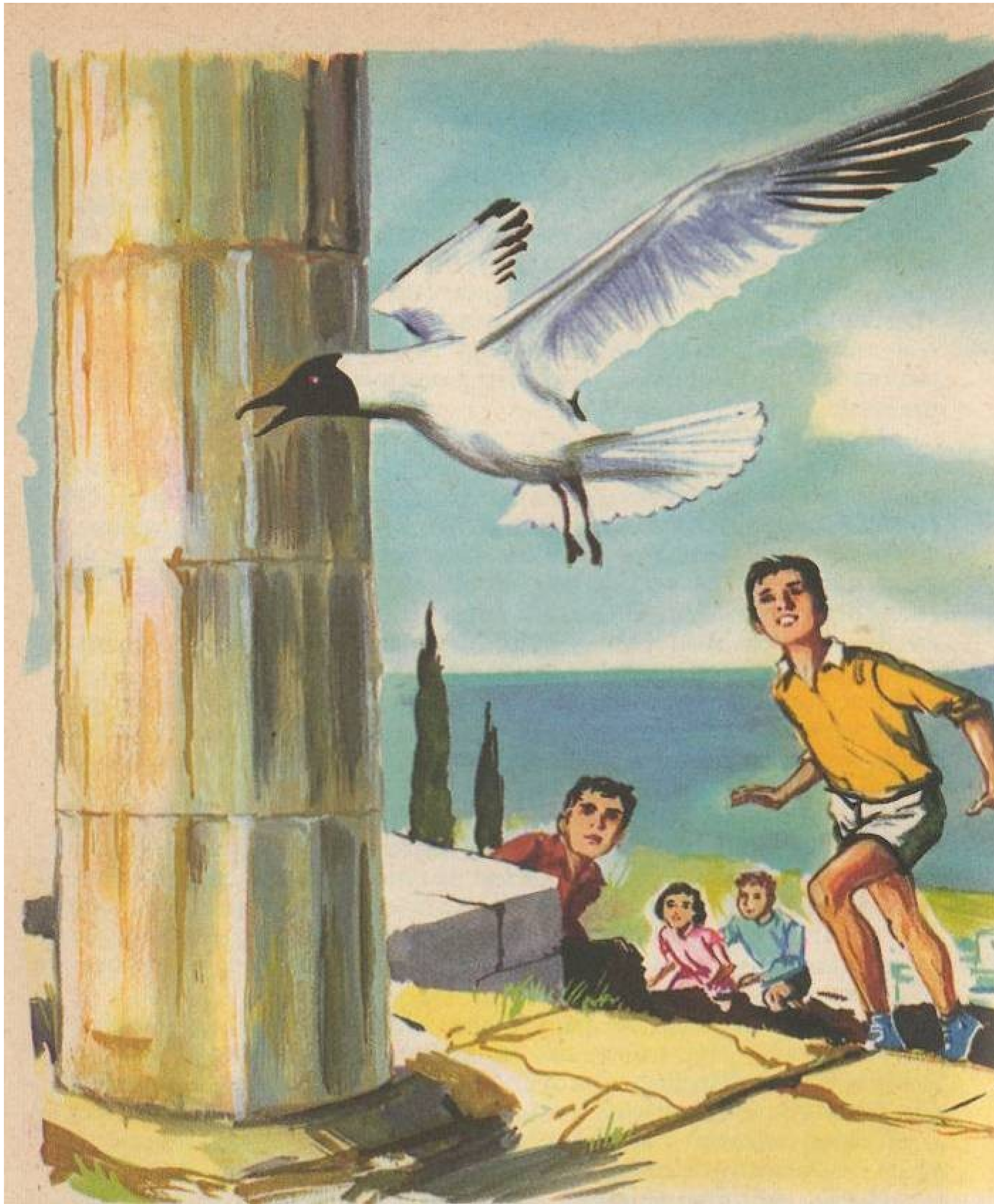
- Cessez donc de bavarder comme des pies ! grommela Jacques. Regardez plutôt autour de vous. »

La cité était construite sur une colline escarpée et ses maisons en ruine semblaient en escalader le flanc en grimpant les unes par-dessus les autres. Aucune de ces maisons n'était intacte.

Certaines ne conservaient qu'un mur ou deux. D'autres n'offraient qu'un trou d'ombre entouré de pierres. Rares étaient celles qui paraissaient encore habitables. Encore n'était-ce qu'un trompe-l’œil. En effet, chaque fois que les enfants risquaient un regard à l'intérieur, ils apercevaient le ciel à travers le toit ou sentaient le vent à travers les fissures des murs.

Plus haut, presque au sommet de la colline, se dressait un vieux temple, lui aussi en ruine. Cependant quelques arches se profilaient encore gracieusement contre le ciel. Une rangée de colonnes massives offraient leurs fûts brisés d'où s'envolèrent, à l'approche des voyageurs, deux ou trois mouettes criardes.

René, pénétrant dans l'enceinte du temple, se baissa





D'où s'envolèrent, à l'approche des voyageurs, deux ou trois mouettes criardes.

pour arracher, à ses pieds, une poignée d'herbes folles, mettant ainsi à nu un emplacement où apparaissait le brillant d'une mosaïque.

« Regardez! Autrefois, ce sol était dallé.

— René! demanda soudain Jacques. Pensez-vous que nous puissions trouver ici un des indices mentionnés sur la carte? »

Le jeune garçon avait posé sa question avec une certaine timidité. Thamis se présentait aux enfants sous un aspect si différent de celui qu'ils avaient imaginé que l'idée d'un trésor caché là leur semblait à présent presque ridicule. Cependant, René sortit la carte de sa poche. Il l'étala sur une pierre et les autres s'assemblèrent autour de lui.

« Voyons, dit Henri en promenant son index sur la carte. C'est ici, il me semble, que nous avons débarqué... oui, à cet endroit marqué « crique ». C'est le premier point de repère, ne croyez-vous pas? Et maintenant, regardez... l'entrée ou le début du chemin conduisant au trésor se trouve quelque part près de la crique.

— Oh! René! Si nous allions voir sur place! proposa Denise.

— Pourquoi pas? répondit René en riant. Après tout, nous sommes venus ici pour ça!

— Avant de redescendre, suggéra Henri, nous pourrions peut-être monter tout au sommet de la colline pour avoir une vue d'ensemble de l'île... »

René trouva l'idée excellente et bientôt les cinq amis purent admirer Thamis presque en entier. Le côté opposé à celui où ils avaient abordé était nu et pelé avec seulement, ça et là, quelques taches de verdure et ce qui semblait être de petits bâtiments isolés.

« Ce sont les fermes dont Andros nous a parlé, je suppose, dit René. Il avait bien raison d'appeler Thamis une île pauvre et morte! En tout cas, elle ne répond guère à l'idée que je me faisais d'une île au trésor! »

Les voyageurs redescendirent ensuite jusqu'à la cité en ruine. Le chemin était malaisé et ils devaient avancer avec beaucoup de précautions pour ne pas se tordre les pieds.

Lucette s'arrêta soudain et prêta l'oreille.

« Écoutez! dit-elle. Vous n'entendez rien?

- Si, dit Denise. C'est le bruit d'une clochette. Qu'est-ce que cela peut bien être? »





CHAPITRE X

EN PLEIN MYSTÈRE

C'ÉTAIT une chose vraiment extraordinaire que d'entendre soudain tinter une clochette dans le silence de mort qui pesait sur l'île. Le petit groupe s'était arrêté, interdit. Le son de la clochette se rapprochait. « Ding, ding, ding, ding! »

Kiki lui aussi en était troublé et se serra un peu plus contre Jacques. Joko, en revanche, ne semblait pas ému le moins du monde.

« Ding, ding, ding, ding! »

Jacques regardait fixement un pan de mur, derrière lequel la clochette résonnait soudain plus fort.

« Quelque chose va apparaître... là... », bégaya-t-il.

Et, en effet, quelque chose apparut. C'était un âne... un petit âne gris, avec la clochette attachée à son cou.

Sur son dos était assis un petit garçon, qui se tenait bien droit entre deux paniers disposés contre les flancs de sa monture. Ces paniers étaient pleins, mais leur contenu se trouvait dissimulé par deux torchons blancs.

« Grand Dieu! ce n'est qu'un petit âne! » s'écria Denise en poussant un soupir de soulagement. Elle s'en voulait d'avoir eu presque peur d'une chose aussi banale et ajouta avec un rire qui sonnait un peu faux : « Je me demandais ce qui allait déboucher de ce sentier!

- Je suppose que ce gamin vient d'une des fermes que nous avons aperçues, dit René d'un air intrigué. Mais que vient-il faire par ici? Il n'y a pas une âme alentour! »

Mais un événement bien plus surprenant encore se produisit. Le petit garçon aperçut le groupe des cinq amis et, comme s'il se fût attendu à les trouver là, leur adressa un sourire de bienvenue. D'un bond, il sauta à bas de son âne, désigna du doigt les paniers et marmonna quelque chose en un charabia incompréhensible qui, sans doute, était le dialecte parlé à Thamis.

Puis le jeune garçon fit approcher son âne et se mit en devoir d'ôter les torchons immaculés qui couvraient ses paniers.

« Ce sont des provisions! constata René de plus en plus étonné. Du pain, des fromages, de la viande. Ciel! Mais il est en train de tout déballer! »

En effet, le petit ânier s'affairait à vider ses paniers tout en continuant à jacasser comme une pie. Il semblait surpris que personne ne l'aidât et parut même en faire le reproche à Jacques et à Henri dans son jargon.

« Dis-moi, mon petit, finit par dire René. Que fais-tu là, et pour qui sont ces provisions? »

Et, du doigt, il désignait la pile de victuailles. Le petit garçon se répandit en un nouveau flot de paroles, désignant à son tour René, puis la nourriture.

« Ma parole, s'écria le jeune homme exaspéré, on pourrait croire qu'il a amené tout cela exprès pour nous. Mais c'est tout à fait invraisemblable! »

Le petit indigène remonta sur son âne. Il tendit alors la main,

paume ouverte, sous le nez de René. Le geste était significatif. Il attendait de l'argent.

« Eh bien! Si j'y comprends quelque chose! murmura René ahuri. On nous fait un magnifique accueil dans l'île de Thamis, mais, je dois le reconnaître, fort inattendu... L'ennuyeux, mon garçon, c'est que nous n'avons pas besoin de nourriture. Nous ne voulons pas de ce que tu as apporté. Remporte tout cela! »

Mais René eut beau déployer tous ses talents oratoires, crier et même menacer, le petit garçon ne voulut rien entendre. Il se mit en colère et tapa dans sa main pour bien faire comprendre à son interlocuteur qu'il voulait être payé. En fin de compte, désespérant de se faire comprendre, René lui donna une poignée de piécettes. Le petit indigène les compta avec soin, hocha la tête d'un air satisfait, eut un sourire éblouissant, mais, son regard ayant rencontré celui de Joko, il tira tout d'un coup la langue au singe.

Vexé, Joko lui rendit sa grimace. Kiki se mit à gronder comme un chien. L'âne, surpris, s'écarta du perroquet et se mit à braire avec force :

« Hi-han! Hi-han! Hi-haaannn! »

Kiki en sursauta d'effroi, mais recouvrant très vite son sang-froid, il se mit à braire à son tour avec presque autant de force que l'âne.

Du coup, le petit indigène poussa un cri de surprise. Puis il pressa sa monture entre ses talons nus et lui fit prendre un petit galop qui les emporta tous deux hors de vue. On n'entendit plus que le bruit de la clochette, qui allait en diminuant :

« Ding, ding, ding, ding! »

René s'assit sur une pierre et se gratta l'oreille.

« Sapristi! grommela-t-il. Si j'y comprends quelque chose! Nous venons de recevoir une magnifique offrande des meilleurs produits de l'île, envoyés par quelqu'un que nous ne connaissons pas, et qui, selon toute probabilité, ignorait que nous étions ici. Un vrai casse-tête chinois!

— C'est en effet bien étrange! opina Jacques. Si nous



goûtions à l'une de ces galettes? ajouta-t-il en garçon pratique.

__Bonne idée! » Et chacun se servit. Les galettes étaient délicieuses et les enfants s'en régalèrent tout en songeant au mystère du petit ânier. Ils n'arrivaient pas à s'expliquer sa venue.

« Qu'allons-nous faire de toutes ces provisions? demanda Henri. Elles vont s'abîmer en plein soleil. Ne serait-ce pas un affreux gaspillage de les laisser sur place?

__ Certes, oui! répondit René. Ma foi, la seule chose

que nous puissions faire est de les transporter dans un endroit frais en faisant des vœux pour que le gamin vienne les récupérer! »

Les enfants entassèrent donc la nourriture dans les deux immenses torchons blancs et allèrent déposer leurs paquets dans un coin frais, à l'ombre d'un mur en ruine.

« A présent, conseilla René, je propose que nous retournions jusqu'à la crique et que là nous nous mettions à la recherche de cette entrée que mentionne la carte. »

Tout en parlant, il avait sorti la carte de sa poche et la consultait du regard. Les enfants y jetèrent un coup d'œil eux aussi.

« Cette entrée, nous ne la trouverons pas, j'en suis sûr, bougonna Henri. Il est inutile de nous faire des illusions. »

En effet, le jeune garçon était à présent convaincu qu'il n'y avait rien à découvrir sur cette « île morte » comme l'appelait Andros.

Néanmoins, tous descendirent la rue en pente, jonchée de pierres et envahie par les herbes, et se retrouvèrent devant la petite crique où ils avaient débarqué un peu plus tôt. Le canot à moteur était là, qui se balançait doucement. Etendu au fond, Andros dormait à poings fermés.

Les cinq amis longèrent le quai effondré jusqu'au bateau et là, tournant le dos à la crique, regardèrent autour d'eux. Soudain, René poussa un cri.

« Bien sûr! Ce doit être ça!

— Qu'y a-t-il, René? demandèrent tout de suite les enfants.

- Eh bien! Il y a « Deux-Doigts » marqué sur votre carte. Cela ne semblait rien vouloir dire du tout, mais l'expert m'a affirmé que c'était la traduction exacte de l'inscription grecque; J'ai alors pensé que ce pouvait être le nom donné jadis à quelque chose... mais je ne voyais pas bien à quoi. Et maintenant, regardez...! »

Henri, Denise, Jacques et Lucette regardèrent dans la direction indiquée par René et, sur la hauteur, vers la gauche, ils aperçurent un curieux rocher. Il ressemblait à une main fermé avec deux doigts levés! Oui... deux doigts! Cela correspondait certainement aux « Deux-Doigts » marqués sur la carte.

« Venez! De toute manière, c'est une indication! » dit René.

Et tous les cinq, assez émus, se hâtèrent de grimper jusqu'au rocher à la forme bizarre. Juste derrière, ils découvrirent un trou. C'était une excavation suffisante pour permettre à une personne de s'y introduire debout. René possédait une torche électrique et l'alluma.

« C'est peut-être l'entrée d'un passage, expliqua-t-il. Voyons un peu... Mais oui! Comme c'est extraordinaire! Je crois, Jacques, que tu ferais bien de retourner au bateau

et d'en rapporter une lanterne ou deux. Andros doit posséder ça à bord. Ma lampe n'éclaire pas assez. »

Jacques ne se le fit pas répéter et courut d'une traite jusqu'au bateau. Andros dormait toujours et le jeune garçon ne le réveilla pas. Il eut vite fait de dénicher deux lanternes et s'empressa de les rapporter au rocher des Deux-Doigts.

« Parfait! déclara René. Je vais les allumer... Tiens, Jacques, prends-en une. Je garde l'autre. Cela économisera ma torche. »

Ainsi pourvus de lumière, les cinq amis inspectèrent l'excavation. Elle n'était pas assez vaste pour mériter le nom de grotte. Ce n'était qu'un gros trou pratiqué derrière le rocher. Cependant, tout au fond s'ouvrait un second trou plus large qui, lui, semblait mener droit à l'intérieur de la colline. Se pouvait-il que ce fût là cette entrée secrète mentionnée sur la carte?

« Qu'en pensez-vous, René? demanda Lucette, tandis que René scrutait les profondeurs sombres du passage à la lueur de sa lanterne. Croyez-vous que ce soit l'entrée en question?

- Non, en vérité, je ne le crois pas, répondit le jeune homme. Cet endroit était sans aucun doute connu de tous les habitants de la ville voisine à l'époque où elle était prospère. Il s'agit d'une simple coïncidence à mon avis. »

Mais les enfants ne voulaient pas se laisser décourager. Une intense émotion les agitait tandis qu'ils suivaient René le long de l'étroit passage où la lumière des lanternes avait bien du mal à combattre l'obscurité. Cette espèce de couloir se poursuivait sur une centaine de mètres puis débouchait tout à coup dans un large espace vide. René éleva sa lanterne au-dessus de sa tête, éclairant de gros blocs de pierre disposés de manière à former comme une grande porte de forme irrégulière.

« Je me demande ce que signifie cela, s'étonna René à haute voix. Regardez! Les autres murs sont lisses, taillés en plein roc par la nature. Aucun n'offre la moindre faille. La seule ouverture est celle par laquelle nous sommes venus. »

II projeta de nouveau la lumière de sa lanterne sur les pierres disposées les unes au-dessus des autres.

« Tandis que ceci, continua-t-il, est un travail fait de main d'homme. Je suppose qu'on a voulu murer un passage. »

Les enfants eurent l'impression que leur cœur se mettait à battre très vite soudain. René, cependant, étudiait de plus près le mur de pierre.

« II est solidement construit, dit-il enfin, de manière à former une porte de grands blocs massifs... une porte qu'il est impossible d'ouvrir... Il faudrait un outillage spécial pour la forcer.

- René..., ce mur n'aurait-il pas été construit pour barrer le chemin à ceux qui voudraient chercher le trésor? demanda Henri.

- Je le crois, avoua le jeune homme. Il est très vieux, vous savez. Une véritable antiquité dans son genre! Mais, vieux ou neuf, il existe... et il nous empêche de passer. Et s'il dissimule le couloir indiqué sur la carte et qui devrait en bonne logique conduire au trésor, eh bien, il faut nous résigner à ne jamais trouver le trésor en question.

- Oh ! René !^ gémit Lucette qui était bien près de fondre en larmes. Être arrivés jusqu'ici et repartir bredouilles. Voyons, n'y a-t-il pas un creux, un trou, que sais-je, moi, un interstice entre deux pierres que nous pourrions agrandir et par où nous passerions?

- J'ai une idée! s'écria Jacques. Envoie Joko chercher parmi ces pierres, Henri! Même s'il existe une minuscule fissure, Joko la trouvera. Tu sais comme les singes sont fouineurs. Dis-lui d'y aller, mon vieux.

— C'est une bonne idée, admit Henri. Allez, 'Joko! Cherche, cherche ! »

Joko leva vers son maître des yeux interrogateurs. Qu'attendait-on de lui? Henri le lui expliqua en feignant de chercher lui-même entre les pierres. Joko ne parut pas très enthousiaste. Ce souterrain obscur ne lui disait rien qui vaille. Néanmoins il quitta d'un bond l'épaule d'Henri et, avec docilité, se mit à explorer le mur. Kiki le regardait faire. Puis soudain le perroquet s'envola pour aller se



percher sur un rebord, au-dessus de la porte de pierre.

« En avant, Fanfan la Tulipe! En avant, Fanfan, en avant! » commença-t-il à chanter à pleine voix.

Ainsi encouragé, Joko fit de son mieux, passant sa petite main ici et là, dans les moindres dépressions qu'il rencontrait. Mais aucune n'était profonde et bientôt il vint reprendre sa place sur l'épaule d'Henri en se blottissant au creux de son cou.

« Inutile d'insister! » décréta René à la grande consternation de ses jeunes amis.

Et il déposa sa lanterne sur le sol afin d'avoir les mains libres pour replier la carte. Au même instant Lucette poussa un cri de surprise. Jacques sursauta.

« Qu'est-ce qui te prend? s'écria-t-il.

- Regardez... là... par terre... Je ne me trompe pas! C'est... c'est une pile électrique! Une pile de lampe de poche. »

Mais déjà Henri avait aperçu l'objet et le ramassait. Il l'examina à la lumière de la lanterne.

« Oui... Lucette a raison. C'est bien une vieille pile...

du même modèle que celle que René a dans sa lampe. Au fait, René, ce n'est pas vous qui l'auriez jetée, par hasard?

- Non! répondit le jeune homme. Aussi il n'y a pas à s'y tromper. Quelqu'un a laissé ici une pile usée pour recharger sa torche avec une neuve. Par exemple, je me demande qui cela peut bien être? En tout cas, une chose est certaine : nous ne sommes pas les seuls à connaître cet endroit! »

Lucette frissonna. Elle regrettait bien d'avoir trouvé cette pile! Cela lui produisait une étrange impression. Qui était descendu dans ce souterrain avant eux, et pourquoi?

« Partons, René, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu. Allons retrouver Andros. De toute manière, nous ne pouvons poursuivre notre exploration.

— D'accord. Allons-nous-en, acquiesça René. Il est d'ailleurs grand temps de rentrer. Nous sommes ici depuis des siècles. Il ne faut plus compter être à bord du *Lamartine* avant la nuit à présent! Venez vite! »

Les cinq amis sortirent du souterrain et débouchèrent au grand jour. Dégringolant la pente de la colline rocheuse, ils ne tardèrent pas à arriver à la crique. Là, une terrible surprise les attendait... Le bateau à moteur avait disparu! Ils échangèrent des regards affolés, refusant d'en croire leurs yeux.

« Où est passé le canot? » murmura Denise d'une voix faible.

De nouveau, tous scrutèrent la crique avec attention. Nulle part ils ne virent trace de leur bateau. C'était extraordinaire. Soudain, Jacques poussa un cri et désigna la mer, au large.

« Est-ce que ce n'est pas lui... là-bas?

- Hélas! oui, dit René. Ça y ressemble beaucoup. Je me demande ce qui a poussé Andros à nous quitter aussi précipitamment! Nous laisser ainsi... c'est inadmissible.

- Il ronflait au fond du bateau quand je suis venu chercher les lanternes, expliqua Jacques. Il n'a pas même

bougé le petit doigt quand je suis monté à bord. Tout paraissait normal à ce moment-là.

- Que le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose! maugréa René de fort méchante humeur. Andros semblait un homme en qui on pouvait avoir confiance. Au fait... je ne l'ai même pas payé! Je n'arrive pas à deviner ce qui l'a poussé à agir de la sorte!

- Il est loin à présent, presque hors de vue, annonça Henri. Et nous voilà abandonnés sur notre île au trésor aussi sûr que deux et deux font quatre.

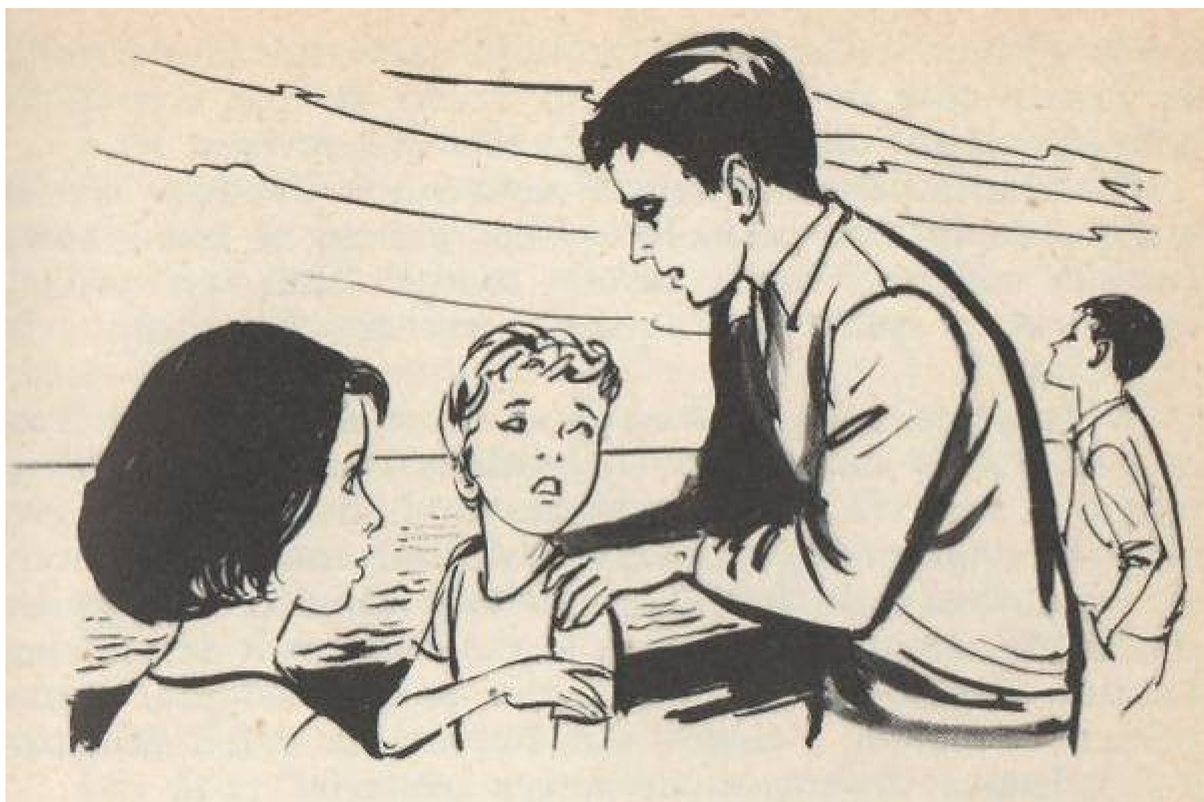
- Qu'allons-nous devenir? gémit Lucette, alarmée, en se suspendant au bras de René. Sommes-nous condamnés à rester ici, René? »

Sans laisser au jeune homme le temps de répondre, Jacques se moqua de sa sœur.

« Et où veux-tu que nous allions, nigaude? Bien sûr que nous allons rester ici. Tu n'as pas l'intention de rentrer à la nage, je suppose? .

- Tais-toi,. Jacques ! riposta René en serrant le bras de Lucette d'un air rassurant. Et toi, Lucette, ne t'effraie pas. Nous allons très bien nous débrouiller, tu vas voir. C'est seulement une de nos aventures... »





CHAPITRE XI

LA ROUTE AU TRÉSOR

PENDANT quelques minutes les cinq amis demeurèrent silencieux au bord de l'eau, indécis sur ce qu'il convenait de faire. Le départ d'Andros les prenait au dépourvu. Enfin René se secoua et sourit à ses compagnons.

« Nous allons être obligés de passer la nuit ici, mes petits. Il est encore heureux que la nourriture ne nous fasse pas défaut. Nous avons eu une bonne idée de mettre à l'abri les provisions apportées par le petit ânier.

—• C'est vrai, ça! s'écria Denise. Nous n'avons qu'à retourner à notre garde-manger.

- Allons-y tout de suite, décida René. Puis nous chercherons un endroit où coucher. La nuit est chaude. Nous ne risquerons pas de nous enrhumer. Je ne suis pas

d'avis d'aller demander l'hospitalité dans une des fermes, de l'autre côté de l'île. Il vaut mieux ne pas trop nous éloigner, au cas où Andros se déciderait à revenir. »

Tous grimpèrent donc de nouveau à l'endroit où ils avaient caché les victuailles. Elles étaient si abondantes que les enfants, après avoir mangé sans se priver, constatèrent qu'il leur restait encore beaucoup de provisions.

« Emportons-les avec nous », conseilla René. Et il se mit en devoir de trouver un endroit confortable pour y passer la nuit. Il finit par découvrir, non loin du temple, une pièce en ruine, mais qui possédait encore trois murs et un morceau de toit. Le sol était formé d'une épaisse couche d'herbe qui pouvait, à la rigueur, servir de matelas. Jacques déposa dans un coin les provisions qu'il transportait et chacun s'étendit sur l'herbe. Le soleil déclinait à l'horizon et le crépuscule arriva très vite.

Fatigués, les enfants ne tardèrent pas à fermer les yeux. Kiki et Joko en firent autant, blottis auprès de leurs jeunes maîtres. René demeura seul éveillé, contemplant d'un air pensif les étoiles qui brillaient au ciel. Le jeune homme s'en voulait d'avoir emmené Henri, Denise, Jacques et Lucette à Thamis. A présent, tous se trouvaient embarqués dans de nouvelles difficultés. Et pourquoi? Pour un trésor qui, peut-être, n'avait jamais existé.

René songea encore au mystère du petit ânier, à celui du passage bloqué dans cette petite grotte souterraine où Lucette avait découvert une pile usée. Mais ce qui le tourmentait par-dessus tout, c'était la disparition d'Andros. Il n'arrivait pas à se l'expliquer.

Juste au moment où René allait enfin s'endormir à son tour, un bruit lui parvint, qui lui fit dresser l'oreille. Joko, de son côté, devait avoir entendu, car il leva la tête et regarda en direction de la porte absente. René écouta, retenant son souffle. Le son se renouvela... Quelqu'un parlait dehors. Puis une seconde voix s'éleva, geignarde. Qui pouvaient bien être ces gens? Et d'où sortaient-ils?

René se leva pour mieux entendre et, cette fois, il sur-

prit le bruit de pas... des pas qui montaient la rue centrale de la ville morte.

Kiki avait entendu lui aussi. En silence, il alla se percher sur le rebord d'une arche de pierre et attendit les événements. Les pas se rapprochèrent. Les voix devinrent plus fortes. René tendit le cou vers la rue et écarquilla les yeux. La nuit était assez claire pour lui permettre de distinguer deux silhouettes humaines. Ces ombres s'arrêtaient de temps à autre, comme si elles cherchaient quelque chose parmi les ruines alentour. Et si les deux hommes allaient venir fureter dans la « chambre à coucher » des enfants et les y découvrir? René se demanda s'il ne ferait pas bien de sortir et d'aller accoster les nouveaux venus.

Puis il changea d'avis : deux inconnus en train d'arpenter les rues d'une cité morte au milieu de la nuit n'avaient rien de recommandable.

Les deux hommes, cependant, se rapprochaient. Leurs voix devinrent plus distinctes, mais, comme ils s'exprimaient en grec, René ne put comprendre ce qu'ils disaient. Cependant on pouvait deviner, d'après le ton de leurs paroles, qu'ils cherchaient quelque chose et qu'ils étaient contrariés de ne pas le trouver. Le jeune homme comprit soudain de quoi il s'agissait...

Les provisions, bien sûr! Le petit ânier avait dû les apporter pour eux... et s'était trompé de destinataires. Trouvant René et les enfants là où il savait que quelqu'un devait l'attendre, c'est à eux qu'il avait remis le contenu de ses paniers. Et maintenant les hommes arrivaient au rendez-vous — très en retard — et cherchaient autour d'eux les vivres que, pensaient-ils, le petit ânier avait dû déposer à leur intention derrière quelque pierre.

« A présent, je suis certain qu'ils vont venir ici! » songea René, très ennuyé.

Mais il n'eut pas longtemps à se tracasser. Juste comme les deux inconnus arrivaient à sa hauteur, Kiki se mit à hurler dans l'ombre :

« Un, deux ! trois! Feu! »

Les enfants se réveillèrent en sursaut, mais un « chut ! »

énergique de René les fit se figer sur place, silencieux mais écoutant de toutes leurs oreilles. Les hommes, eux, avaient sursauté et regardaient de tous côtés. Kiki, invisible sur son perchoir, les considéra du coin de l'œil. Ces individus, à son avis, étaient fort antipathiques. Le perroquet éclata d'un rire démoniaque puis, tout aussitôt, se mit à faire sa fameuse imitation d'une locomotive hurlant sous un tunnel. Le son s'enfla, devint de plus en plus assourdissant. Le résultat fut magique... Pris de panique, les deux hommes firent demi-tour et dégringolèrent la rue aussi vite qu'ils le purent.

« Eh bien! Kiki, déclara René quand le bruit des pas des inconnus se fut perdu au loin, on peut dire que tu as mis l'ennemi en déroute!

— Qui étaient ces hommes? demanda Denise qui avait eu le temps d'entrevoir les deux ombres.

- Je ne sais au juste, répondit René, mais je présume qu'il s'agit de gens affamés à la recherche des provisions que le petit ânier nous a remises. Je pense qu'il a dû y avoir méprise. En tout cas, nous ne pouvons leur rendre leur bien... ou ce qu'il en reste. Kiki les a fait fuir! D'ailleurs... je ne suis pas bien sûr de désirer les rencontrer. »

Là-dessus René obligea ses jeunes amis à se recoucher et s'étendit lui-même à côté d'eux. Mais il ne dormit pas et, jusqu'au petit matin, demeura sur le qui-vive.

Les enfants se réveillèrent de bonne heure. Après avoir déjeuné de pain et de fromage, ils descendirent jusqu'à la crique dans l'espoir qu'Andros et le bateau seraient revenus. Mais ils purent constater qu'il n'en était rien.

« Bah! déclara René, ce n'est qu'une question de patience. Mon ami Robert finira bien par s'inquiéter de nous ! Ou encore Andros se rendra compte qu'il a agi comme un insensé et reviendra nous chercher. Attendons! »

Vers midi, les cinq Robinsons eurent l'agréable surprise de voir revenir le jeune ânier, chargé de nouvelles provisions. Chercher à le détromper n'aurait servi à rien. Les hommes avaient disparu. Et les enfants avaient faim. Cette fois, René n'hésita pas. Il fourra une poignée de monnaie dans la main du petit indigène



tandis que Jacques et Henri transportaient les provisions dans la « chambre à coucher » où tous avaient passé la nuit.

Après un copieux repas, René songea un instant à aller demander de l'aide dans une des fermes de Thamis. Mais qui sait comment il y serait reçu. Tout semblait si étrange sur cette île!

Jacques, histoire de passer le temps, s'était emparé de la carte au trésor pour l'étudier à son aise. Lui non plus ne croyait plus guère au trésor perdu d'Andra, mais, enfin, du moment qu'on était sur place... Il alla s'installer parmi les ruines du petit temple où Lucette et Kiki vinrent le rejoindre.

« Regarde! dit Jacques à sa sœur. Il y a un tas d'indications marquées sur cette carte, mais elles ne sont pas faciles à comprendre... Deux-Doigts... Cela, nous savons ce que c'est! Mais ensuite... Cloche... A quoi font penser des cloches?

— A une église, répondit Lucette sans hésiter. Ou à un temple! Et nous sommes sur l'emplacement d'un temple. Tu ne crois pas...

— Tu dois avoir raison, Lucette! Pourtant, si le trésor existe, il doit être caché *sous* le temple... dans le sol... Rappelle-toi que

l'entrée de la route au trésor se trouve à l'intérieur de la colline, juste au-dessus de la crique.

- Peut-être les temples avaient-ils des cryptes, comme certaines églises..., émit Lucette.

- En tout cas, si ce temple-ci possédait une crypte, elle doit exister encore. Les cryptes ne tombent pas en ruine comme les monuments exposés à tous vents. Une crypte... oui... où l'on arriverait par le passage secret s'ouvrant près de la mer... un chemin commode pour des marins qui voudraient cacher des marchandises... ou un trésor. Lucette, il nous faut à tout prix trouver cette crypte ! »

Plus par jeu que par conviction profonde, Jacques et Lucette se mirent à examiner le sol du petit temple. Hélas ! il était si bien couvert d'herbes folles qu'il était impossible d'y distinguer même le dallage primitif. A plus forte raison, l'entrée d'une crypte secrète.

Au bout d'un moment, Jacques s'appuya contre une des colonnes du temple pour se reposer un peu. Cette colonne était brisée à hauteur de sa tête et Kiki trouva commode de s'y percher. Au même instant René, Henri, Denise et Joko vinrent rejoindre leurs amis. Jolco, apercevant le perroquet, s'empressa d'aller le retrouver. Kiki, mal disposé, donna un coup de bec au petit singe qui, surpris, dégringola à l'intérieur de la colonne.

« Idiot de Kiki! s'écria Henri furieux. Joko! Joko! Où es-tu, mon pauvre vieux? »

Un faible gémissement lui parvint de l'intérieur de la colonne. René, très intrigué, se rapprocha. Les colonnes des temples grecs n'avaient pas pour habitude d'être creuses. Celle-ci était tout à fait extraordinaire.

Cependant Henri ne s'inquiétait que de Joko.

« Fais-moi la courte échelle, dit-il à Jacques. Je vais essayer de le tirer de là. »

Et soudain, alors que, penché sur l'orifice par où avait disparu Joko, il scrutait les profondeurs de la colonne, un cri lui échappa :

« René, venez vite voir! Faites-moi passer votre lampe... Mais non, je ne me trompe pas! Il y a bien des marches

là-dedans... les marches d'un petit escalier... juste au bas de cette colonne!

— Hurrah! s'écria aussitôt Jacques. C'est l'escalier conduisant à notre crypte, Lucette ! La crypte à la cloche !

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes, Jacques ! Ôte-toi de là, Henri, si tu veux que je regarde à mon tour. »

Et René se pencha au-dessus du trou d'ombre.

« J'entends Joko, annonça-t-il. Et j'aperçois aussi l'escalier. Nous allons descendre là-dedans. Va chercher les lanternes et aussi les provisions, Jacques. Si nous nous enfonçons sous terre, il vaut mieux prendre nos précautions. »

Henri partit avec Jacques et, pendant l'absence des garçons, René aida Joko à sortir de son trou. Le petit singe alla se faire consoler par Lucette, et Kiki eut le bon goût de paraître contrit. René, de plus en plus intrigué, inspecta l'intérieur de la colonne à l'aide de sa lampe électrique. Les gens de l'ancien temps, qui avaient eu l'idée d'évider ce fût et d'y dissimuler un escalier conduisant sous terre, avaient bien dû se ménager une entrée quelconque pour y accéder. Or, le jeune homme ne voyait rien qui y ressemblât, excepté le haut de la colonne brisée, et ce moyen d'accès n'était qu'un effet du hasard.

« En tout cas, dit-il tout haut, j'imagine que Jacques a raison. Il doit y avoir là-dessous une crypte secrète que le grand prêtre, jadis, était peut-être le seul à connaître. »

Cependant, Jacques et Henri revenaient. René fut le premier à s'introduire à l'intérieur de la colonne. Le petit escalier était raide et s'enfonçait en tournant dans le sol. Denise et Lucette suivirent, aidées par les garçons. Puis ce fut le tour de ces derniers. Jacques, jugeant inutile de s'encombrer des vivres, laissa le gros paquet de provisions en haut des marches. On le retrouverait au retour.

Cependant, l'escalier allait en s'élargissant et les cinq amis progressaient avec plus de facilité. L'escalier débouchait dans une espèce de cave immense creusée dans le roc. Un couloir s'ouvrait à chacune de ses extrémités.

« Nous voici dans la crypte, murmura Jacques. Nous

y sommes arrivés par une entrée très secrète, mais regardez là-bas : voici un autre escalier, droit celui-là!

- La voie d'accès normale, je suppose », suggéra René. Il monta les marches et se heurta à un mur de pierre. « C'est bien cela. Et on l'a condamnée depuis longtemps. »

Jacques tira la carte de sa poche et la consulta à la lueur d'une lanterne.

« René, si le mot « Cloche » correspond bien à l'endroit où nous sommes, il est facile de repérer le chemin au trésor entre « Deux-Doigts » et ici même. Entre les deux je lis « Divinité », et un peu plus loin « Tombe ».

- Ensuite, remarqua Henri, vient le mot « Oiseau. » René se pencha à son tour sur la carte.

« Si nous voulons aboutir au trésor, dit-il, il ne faut pas suivre la portion de chemin qui part de « Deux-Doigts » et passe par les points de repère que vous venez d'indiquer, mais celle qui la prolonge au-delà de l'endroit où nous sommes. Voyons, comment se présentent les jalons dans cette direction?... Ah! je vois écrit : « Labyrinthe ». Aïe! c'est bien ennuyeux, ça!

- Pourquoi? demanda Lucette. Qu'est-ce que c'est qu'un labyrinthe?

- Un endroit où l'on risque de se perdre! répondit Denise. Et quel mot vient après « Labyrinthe », René?

- « Catacombes » ! Et, autant qu'il semble, c'est là que le trésor est caché!

— Partons vite à sa recherche! s'écria Jacques, débordant d'enthousiasme, en remettant la carte dans sa poche.

- Je ne demande pas mieux, dit René en souriant, mais de quel côté nous diriger? Nous devons suivre la portion du passage secret conduisant au labyrinthe. Comment en repérer la direction? La rose des vents est bien marquée sur la carte, mais aucun de nous ne possède de boussole.

— C'est vrai, admit Henri. Pourtant nous n'avons le choix qu'entre deux couloirs : l'un à droite, l'autre à gauche. Essayons à droite, voulez-vous? »

René acquiesça et ouvrit la marche avec sa lampe.



Denise et Lucette suivaient en se tenant par la main. Les garçons portaient les lanternes dont la flamme faisait danser leurs ombres sur les murs. Joko et Kiki se taisaient, peu rassurés... Le couloir s'enfonçait dans le sol suivant une pente douce. Après avoir marché quelque temps, René s'arrêta soudain. Une porte en bois, d'aspect solide, se dressait devant lui. Elle était fermée à clef, mais, par bonheur, ses gonds étaient complètement rongés par la rouille. Elle ne résista pas longtemps aux secousses que René lui infligea et s'abattit en pivotant. Le jeune homme l'éclaira de sa torche. Sur la face intérieure de la porte, maintenant visible, se détachait, sculpté avec art, un aigle énorme, ailes déployées.

Henri poussa un cri de joie.

« C'est un des jalons, René! Souvenez-vous de ce qui est écrit sur la carte : « Oiseau! »

René fit la grimace.

« C'est en tout cas la preuve que nous avons pris la mauvaise direction! déclara-t-il. Nous tournons le dos au labyrinthe et au trésor!

— Allons-nous revenir sur nos pas? demanda Jacques.

— Ma foi, non. Pas tout de suite. Puisque nous y sommes, autant continuer. C'est prodigieusement intéressant. » Laissant la porte abattue derrière eux, les cinq amis reprirent leur marche en avant. Ils longèrent ainsi un passage très étroit qui, lui aussi, comme le précédent couloir, continuait à s'enfoncer dans le sol. Au bout d'un moment, la petite troupe déboucha dans une salle beaucoup plus petite que la première crypte.

Tout au fond se trouvait une sorte de niche de pierre polie, vide, mais portant des inscriptions de chaque côté. « Voilà sans doute ce qui reste de la « Tombe » mentionnée sur la carte, expliqua René. La niche est vide à présent, mais un prêtre a dû être enseveli à cet endroit jadis. Je sais qu'il existe beaucoup de tombeaux secrets de ce genre.

— Les marins qui sont passés ici avec le trésor d'Andra ont peut-être pillé le tombeau au passage », suggéra Henri. La petite crypte ne possédait pas de porte : seulement les vestiges d'un encadrement de pierre, qui pouvait faire supposer qu'autrefois une porte avait bel et bien existé. Au-delà, le couloir continuait, descendant encore plus profond dans les entrailles de la terre.

« En route pour le repère étiqueté « Divinité »! s'écria Jacques avec entrain. Au fait, vous ne trouvez pas que notre carte est parfaitement détaillée? Si tout marche aussi bien dans l'autre sens, nous ne serons pas longs à mettre la main sur le trésor!

— Attention! lança René en avertissement. J'aperçois des marches. Elles sont taillées en plein roc et me paraissent assez raides.»

Les enfants descendirent avec précaution derrière le jeune homme. Au bas de l'escalier se dressait une voûte magnifique, faite de marbre, semblait-il. Les enfants poussèrent un cri d'admiration.

Ils se trouvaient dans une petite salle, au sol dallé de marbre blanc, et dont les murs étaient décorés de figures étranges gravées ou sculptées. Il y avait là des aigles, des colombes, des renards, des loups et aussi des signes cabalistiques qui couraient en frise tout autour de la curieuse salle souterraine.

« Ce lieu doit correspondre au mot « Divinité », commenta René. C'est ici, j'imagine, que, dans l'ancien temps, les fidèles devaient adorer quelque divinité peu connue. Ils se réunissaient dans cette crypte et officiaient dans le plus grand secret.

— Oui... vous devez avoir raison, opina Henri. Quel endroit impressionnant! Ces pierres sculptées doivent être vieilles de plusieurs siècles.

— Et maintenant, partons à la recherche du dernier jalon... ou plus exactement du premier, si nous voulons respecter l'ordre chronologique, dit René. En route pour « Deux-Doigts ». Nous savons d'ailleurs en quoi consiste ce repère. Mais j'ai idée que nous allons déboucher de l'autre côté du mur *de* pierres qui nous a arrêtés hier en chemin. Allons, nous devons approcher... Ma parole, ce couloir est encore plus raide que les autres. Faites bien attention, Denise et Lucette! Il n'y a pas de marches. Rien que le sol en pente! »

Les cinq amis continuèrent à progresser, tant bien que mal, le long de l'étroit passage. Celui-ci se resserrait de plus en plus. Et puis soudain, comme René l'avait deviné, il se trouva barré par le mur de pierre devant lequel ils s'étaient morfondus la veille.

Les enfants s'arrêtèrent pour considérer l'obstacle de près. Il ne pouvait y avoir de doute. C'était bien « leur » mur. Denise reconnut, à sa gauche, une pierre veinée et de couleur étrange qu'elle avait remarquée le jour précédent à sa droite. La preuve était faite!

« Hé oui! soupira René. Nous avons bel et bien trouvé la route au trésor. « Deux-Doigts » se trouve là derrière. Il ne nous reste plus qu'à faire demi-tour, repasser par la crypte de la « Divinité », celle de la « Tombe », laisser derrière nous 1'« Oiseau » sur sa porte... et recommencer nos recherches à partir de la « Cloche, » c'est-à-dire de la crypte centrale du Temple.

— Allons-y! s'écria Jacques qui débordait d'enthousiasme.

Dépêchons-nous d'arriver dans ce labyrinthe qui nous conduira jusqu'aux catacombes... là où, enfin, nous attend le trésor! » Car, désormais, le jeune garçon ne doutait plus du succès de leurs recherches.





CHAPITRE XII

DANS LE LABYRINTHE

LES CINQ AMIS revinrent sur leurs pas et, comme ils connaissaient à présent le chemin, se retrouvèrent vite dans la crypte principale du temple, d'où ils étaient partis.

« Maintenant, il s'agit de prendre le couloir de gauche, déclara René que l'exaltation des enfants avait fini par gagner. Allons, venez! Lève un peu ta lanterne, Henri. Ma lampe électrique n'éclaire plus très bien.

— C'est bien le passage qui mène au labyrinthe, n'est-ce pas? s'enquit Lucette avec une note craintive dans la voix. Vous... vous ne craignez pas que nous nous perdions, René?

— Mais non. Je trouverai quelque moyen pour conserver la bonne direction », affirma le jeune homme.

Lui et Jacques s'arrêtèrent un instant pour consulter la carte.

« Voyons, bien que ce couloir soit marqué « Labyrinthe », aucune de ses ramifications n'est indiquée sur la carte. Mais, de loin en loin, figure une flèche dirigée vers la droite. Toujours vers la droite et jamais vers la gauche ! Je suppose donc que, chaque fois que nous arriverons à une bifurcation, il faudra tourner a droite... soit six fois en tout. Ce n'est pas difficile. Allons-y! Tiens, range la carte dans ta poche, Jacques. »

Les cinq explorateurs se remirent en route le long du couloir sinueux, bas de plafond, qui devait les conduire jusqu'au trésor. Soudain, Jacques s'inquiéta tout haut :

« L'un de vous a-t-il Kiki avec lui? — Non! s'écria Lucette. Pas moi! Et Denise ne l'a pas non plus! »

René ne l'avait pas davantage, et Henri portait seulement Joko sur son épaule.

« Ce maudit perroquet m'a quitté quand nous sommes revenus dans la grande crypte, expliqua Jacques très contrarié, mais je pensais qu'il nous avait suivis... Kiki! Kiki!... Où es-tu? »

Seul le silence répondit au jeune garçon. « Flûte! dit Jacques. Il va falloir que je retourne en arrière pour le chercher. Je vous rattraperai. »

II s'éloigna en courant. Les autres continuèrent à avancer. Jacques avait une lanterne et ne risquait pas de s'égarer. Il les aurait bien vite rejoints. Soudain, la petite troupe se trouva devant une bifurcation.

« Prenons à main droite, dit René. Par ici... » L'étroit passage se poursuivait en faisant des crochets si imprévus que, par moments, les enfants avaient l'impression de revenir sur leurs pas. Une seconde ramification se présenta à eux et ils tournèrent encore à droite. Puis vint une troisième.

« Plus que trois encore, murmura Henri, et nous arriverons aux catacombes.

— J'ai hâte d'y être, soupira Lucette. J'en ai assez de ces couloirs souterrains. Ah... celui-ci est dallé!

— J'espère que Jacques nous aura bientôt rattrapés, dit Henri qui marchait le dernier. Parfois je crois entendre l'écho de ses pas derrière moi, mais quand je me retourne il n'y a personne.

— Arrêtons-nous un instant pour l'attendre », décida René. Tous firent donc halte, mais Jacques n'arrivait pas. Lucette commença à s'effrayer.

« Jacques! appela-t-elle. *Jacques! »*

Mais Jacques ne répondait pas.

« Nous allons aller à sa rencontre, déclara René. J'espère bien qu'il ne s'est pas perdu en chemin. Il savait qu'il fallait tourner tout le temps à droite. Quant à nous, à présent que nous avons fait demi-tour, il nous suffira de tourner tout le temps à gauche. »

La petite troupe marcha pendant quelques instants et soudain René s'arrêta.

« Je me demande, murmura-t-il, si nous allons bien dans la bonne direction. Je ne me rappelle pas être déjà passé dans ce couloir. Il est si bas de plafond que je viens de me cogner la tête. Cela ne m'était pas arrivé à l'aller. Retournons une fois de plus sur nos pas. Je suppose que nous avons dû passer une bifurcation sans la voir. »

Les enfants alarmés suivirent leur guide. Tous revinrent donc en arrière, mais, cette fois, ce fut bien pire. Le couloir se resserra si bien qu'en fin de compte il fut impossible d'aller plus loin.

« Je me suis encore trompé », déclara René eh s'efforçant de parler gaiement bien qu'au fond de lui il commençât à être épouvanté tout de bon. Il se rendait compte que ses jeunes compagnons et lui étaient bel et bien perdus et il se demandait s'ils sortiraient jamais de cet immense labyrinthe dont les couloirs semblaient s'entrecroiser sans fin.

« Ce n'est pas un labyrinthe pour rire, songeait le jeune homme. Il ne doit exister qu'une seule bonne route à travers tous ces méandres et nous en avons pris plusieurs mauvaises. Nous voici dans de beaux draps! »

«Je me demande où est Jacques, dit tout à coup Lucette qui oubliait ses propres frayeurs pour penser à son frère. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé... » Et, avec un soupir, elle se remit en marche à la suite de René.

Oui, qu'était-il arrivé à Jacques? Le jeune garçon, revenu sur ses pas pour chercher Kiki, avait trouvé le perroquet en train de monologuer, perché sur une des marches de l'escalier en spirale conduisant hors de la crypte.

« Kiki! Que fais-tu là? Pourquoi ne nous as-tu pas suivis? Allons, arrive! »

Mais Kiki en avait assez de rester sous terre. Il désirait remonter au soleil. Et puis il avait soif et il ne semblait pas y avoir d'eau dans cette horrible cave.

« Kiki! Veux-tu venir! Nous devons aller rejoindre les autres! dit Jacques en faisant un pas vers lui.

- C'est la mère Michel qui a perdu son chat ! » expliqua gravement Kiki en continuant à se lisser les plumes sans faire aucune attention à son jeune maître.

Exaspéré, Jacques s'avança pour attraper le perroquet, mais celui-ci fut plus prompt que lui et s'envola pour se poser quelques marches plus haut.

« Allons, ne fais pas ta mauvaise tête, dit Jacques en montant l'escalier. Viens vite te percher sur mon épaule.

- Mouche-toi ! Ferme la porte ! » hurla Kiki en volant encore plus haut.

Jacques fut bien obligé de le suivre. Il était furieux et pestait contre ce « satané oiseau » qui lui faisait perdre son temps et l'empêchait d'aller rejoindre les autres. Kiki, pour sa part, avait l'air de s'amuser beaucoup. Dès que son maître tendait la main pour l'attraper, hop! il lui échappait et s'envolait un peu plus haut dans l'escalier. Et tout à coup, il disparut. Jacques hurla : « Kiki! Où es-tu? Reviens tout de suite! » Mais, comme il n'obtenait en réponse qu'un éclat de rire moqueur, il se décida à grimper jusqu'au bout. Dès qu'il fut arrivé dans la colonne creuse, il aperçut le jour.



Et s'envola pour se poser quelques marches plus haut.

II aperçut aussi autre chose : Kiki, perché sur le fût brisé, et qui avait l'air tout heureux de gonfler ses plumes au soleil. Comme Jacques arrivait à sa hauteur, le perroquet lui lança un coup d'œil en coin.

« Oh! dites donc! lança-t-il à pleine voix. Oh! dites donc! »

Et puis il s'envola et disparut du champ visuel de Jacques. Furieux, celui-ci l'entendit encore lancer quelques « oh! dites donc! » et, bougonnant tout bas, entreprit de se hisser hors de la colonne. Ce ne fut pas très facile, mais enfin il y réussit. Alors, sautant à terre, il regarda autour de lui pour tâcher d'apercevoir Kiki.

Le perroquet n'était pas loin. Il s'était perché sur un arbuste et considérait quelque chose, au flanc de la colline.

« Oh! dites donc! » répéta-t-il encore. Et là-dessus il se mit à rire aux éclats.

Jacques se précipita dans sa direction et soudain s'arrêta net. Quelqu'un était en train de grimper la colline... quelqu'un dont la silhouette lui parut familière... quelqu'un avec des dents qui avançaient et un menton inexistant.

« *Lucien!* » s'écria Jacques, bien trop étonné pour faire un mouvement.

C'était bien Lucien, en effet. Pas étonnant que Kiki ait émis toute une série de « oh! dites donc! ». Il avait aperçu Lucien en train de grimper la pente.

Cependant, le nouveau venu s'était arrêté net lui aussi. Il contemplait Jacques avec des yeux ronds comme des soucoupes, et resta un bon moment bouche bée de surprise.

« Oh! dites donc! dit-il enfin! Oh! dites donc!

— Bonjour, bégaya Jacques qui avait du mal à reprendre ses esprits. Heu... que fais-tu donc ici?

- Eh bien!... je pourrais te poser la même question, il me semble, répondit Lucien. Quelle rencontre extraordinaire! J'ai peine à en croire mes yeux.

- Depuis quand es-tu dans l'île? s'enquit Jacques. Et qu'es-tu venu y faire?

- Oh! je suis arrivé seulement aujourd'hui, expliqua

Lucien. Mon oncle est ici, tu sais, mais j'ignore pourquoi. Je ne sais pas davantage quand il a débarqué au juste à Thamis. Il y était déjà quand il s'est aperçu qu'il avait besoin d'un second bateau et aussi de quelques hommes supplémentaires, sans parler d'objets divers. Comme il les a réclamés dans l'île où le *Lamartine* est à quai, j'en ai profité pour faire le voyage, histoire de me distraire un peu. Je suppose que mon oncle a entrepris des fouilles, à son habitude. »

Jacques médita un instant en silence. Ainsi, M. Stavros était lui aussi à Thamis! Sans doute suivait-il la piste au trésor. Le cerveau de Jacques fonctionnait à toute vitesse. Quel ennui qu'il ait rencontré Lucien! Sans aucun doute ce maudit bavard allait rapporter à son oncle que Jacques était dans l'île.

« Dis donc, Jacques! Tu ne m'as pas dit, toi, ce que tu faisais ici ! attaqua Lucien à son tour. Je trouve ta présence tout à fait extraordinaire. Et Kiki est avec toi. Où sont les autres?

— Pourquoi seraient-ils ici? » riposta Jacques d'un ton sec.

Il était bien résolu à ne rien dire d'eux au neveu de M. Stavros : ni où ils se trouvaient ni ce qu'ils étaient en train de faire. Cependant, il avait beau concentrer sa pensée, il n'arrivait à imaginer aucun plan pour se tirer de la fâcheuse situation où l'avait mis sa rencontre avec Lucien. Ah ! s'il pouvait se débarrasser de celui-ci, il aurait vite fait de sauter dans la colonne creuse, de dégringoler l'escalier en spirale jusqu'à la crypte et de courir prévenir René. Car René, lui, saurait ce qu'il convenait de faire.

Mais comment fausser compagnie à Lucien? Il y avait tout lieu de croire que Lucien allait se cramponner à lui et ne le lâcherait plus d'une semelle. Et, pour comble de malheur, voilà que M. Stavros en personne gravissait à son tour le flanc de la colline, en compagnie de trois autres hommes. Allons, c'était la fin de tout!

Quand M. Stavros fut assez près pour reconnaître Jacques, il s'arrêta net et le dévisagea avec curiosité.

Pourtant, le jeune garçon eut l'impression que M. Stavros semblait beaucoup moins surpris que Lucien ne l'avait été un instant plus tôt. Le gros homme ne dit pas un mot. Il continua à fixer sur Jacques, puis sur Kiki, son regard presque invisible derrière ses verres noirs. Puis il retira ces derniers, les essuya avec soin et se disposait à les remettre lorsque Lucien se mit à parler très vite, tout en riant, comme cela lui arrivait parfois :

« Oh! dis donc! Ha! ha! ha! Tu n'en crois pas tes yeux, n'est-ce pas, mon oncle? C'est comme moi tout à l'heure. Mais c'est bien Jacques, en chair et en os... Jacques et son perroquet! »

L'espace de quelques secondes, une idée folle traversa la tête de Jacques. Il songea à prendre ses jambes à son cou et à courir, courir, courir, loin de Lucien et de M. Stavros, pour aller se cacher n'importe où et y rester tapi jusqu'à ce que l'occasion de rejoindre René se présentât enfin.

Mais il n'eut pas le temps de mettre son projet à exécution. Sur un signe de M. Stavros, les trois hommes qui l'accompagnaient s'élançaient déjà et venaient se placer juste derrière Jacques. Puis M. Stavros lui-même s'avança vers lui et le regarda bien en face.

« Peut-on savoir ce que vous faites ici, à Thamis? » demanda-t-il d'une voix sourde et menaçante qui épouvanta le pauvre Jacques. « Et me direz-vous où sont passés vos amis ?»

Jacques avala sa salive. Il comprenait qu'il lui fallait répondre, sans quoi quelque chose de terrible lui arriverait, c'était certain. Par ailleurs, il était bien décidé à ne pas trahir ses amis.

« Eh bien! dit-il enfin, nous sommes venus faire un peu d'exploration. C'est tout. N'importe qui peut venir visiter ces îles. Le *Lamartine* a eu une avarie de machines, comme vous le savez sans doute, et la plupart des passagers n'ayant rien de mieux à faire, se distraient en excursionnant dans les environs. Et toutes ces îles sont si pittoresques! »

II s'efforçait de parler sur un ton désinvolte pour donner

le change au gros homme. Mais celui-ci Continuait à le regarder fixement et le malaise du pauvre Jacques croissait d'instant en instant.

« Et pourquoi êtes-vous venus visiter précisément cette île? » demanda encore M. Stavros.

Jacques se torturait l'esprit pour trouver une réponse adéquate quand soudain, d'une manière tout à fait inattendue, Lucien répondit à sa place :

« Oh! mon oncle, sans doute sont-ils eux aussi à la recherche de ce trésor dont tu m'as parlé!

- Tiens ta langue, espèce d'idiot! » s'écria M. Stavros furieux.

Et il fit en direction de son neveu un geste de menace qui glaça de peur le bavard. Puis l'antiquaire se tourna de nouveau vers Jacques.

« A vous maintenant ! gronda-t-il. Je vais vous apprendre ce qu'il en coûte de venir explorer *mon* île!

Votre île! protesta Jacques. Mais elle n'est pas à vous!

- Si fait! ricana M. Stavros. Je viens tout juste de l'acheter. Et vous devez bien vous douter *pourquoi !. »*





CHAPITRE XIII

TRÉSOR... ET TRAÎTRISE

CERTES oui, Jacques savait bien pourquoi M. Stavros avait acheté Thamis. Quel malheur! Du moment que l'île était devenue la propriété de l'oncle de Lucien, le trésor lui appartenait aussi! Ainsi, l'aventure se terminait d'une manière peu faite pour contenter les enfants : Denise, Lucette et Henri seraient navrés quand ils connaîtraient la vérité. Et René, sans doute, ne le serait pas moins.

« Oui, dit Jacques à haute voix. Je sais pourquoi vous avez acheté Thamis. Mais vous ne trouverez pas le trésor. Vous n'avez vu que deux morceaux de la carte!

- Sans doute, mais vous allez me dire ce qu'il y a sur les autres! répondit M. Stavros d'un ton menaçant. Sinon... » Lucien prit un air effrayé.

« Dis donc, mon oncle, tu... tu ne devrais pas parler ainsi à Jacques, je t'assure... »

M. Stavros se tourna vers son neveu et, d'un geste vif, lui envoya une gifle. Lucien se mit à hurler puis, la main sur la bouche, s'écarta de quelques pas. Les trois hommes n'avaient pas fait un mouvement.

« Voilà ce qui arrive aux gamins qui veulent faire les malins! ricana M. Stavros en regardant Jacques. Tâchez donc de ne pas me mettre en colère et dites-moi où sont les autres... » Son visage était tout près de celui de Jacques à présent, et le jeune garçon recula d'un pas. « Ils ne doivent pas être bien loin. Savez-vous que c'est moi qui ai renvoyé votre bateau hier? J'ai menacé de prison l'homme qui vous avait amenés en lui disant qu'il n'avait pas le droit de débarquer des touristes sur une île qui m'appartenait.

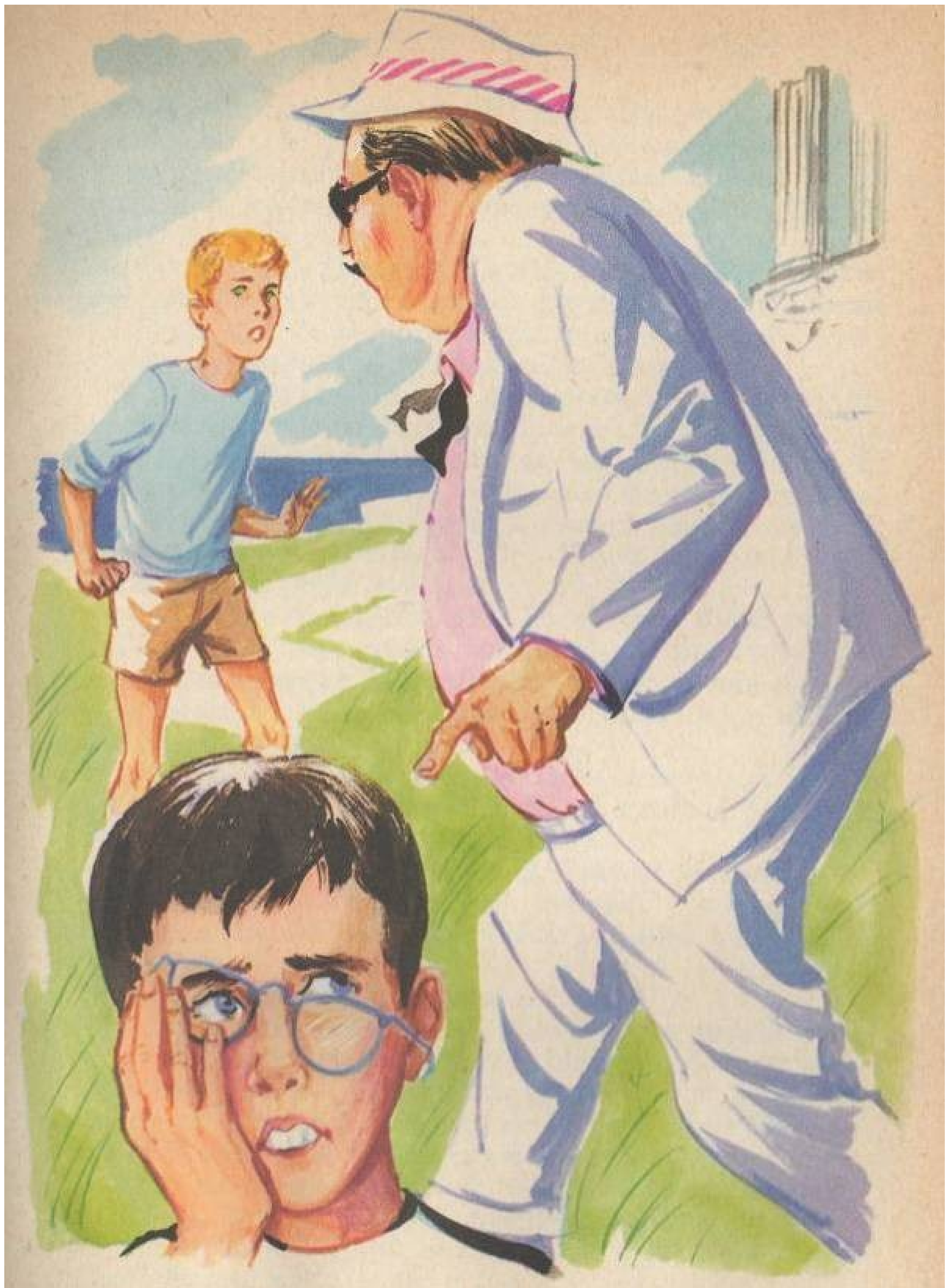
— Ah! Voilà donc pourquoi Andros nous a abandonnés! soupira Jacques. Mais je crois qu'en le renvoyant vous avez fait une grosse faute! Andros reviendra, et avec de l'aide, sans aucun doute.

- Vous êtes bien naïf, mon jeune ami, répondit M. Stavros. Votre Andros sait que s'il ouvre la bouche cela lui coûtera cher. Non, non, je sais ce que je fais, croyez-moi. Dès que j'ai aperçu le bateau, je me suis douté que vous et l'ami qui vous accompagne étiez ici... Ah! cela vous étonne que j'aie entendu parler de votre ami? Je suis bien renseigné. Et Thamis est *mon* île. Tout ce qui s'y trouve m'appartient.

- Bon. D'accord. Mais pourquoi avoir renvoyé le bateau sans nous? Il aurait suffi que vous nous disiez que l'île était à vous et nous nous serions rembarques tout de suite.

- Je tenais à vous avoir ici, confessa M. Stavros. Vous possédez le plan, n'est-ce pas? Vous ne l'avez certainement pas laissé derrière vous. »

Jacques resta silencieux. Le cynisme de son adversaire le confondait. Et soudain une pensée affolante lui vint à l'esprit : c'était lui, Jacques, qui avait la carte sur lui. Il l'avait consultée dans le souterrain avec René et ensuite



« Voilà ce qui arrive aux gamins qui veulent faire les malins! »

l'avait fourrée dans sa poche. Et si M. Stavros avait l'idée de le fouiller? Il trouverait le précieux papier et alors... « Comment faire disparaître le document avant qu'on s'inquiète de le chercher sur moi? » songea le jeune garçon, désespéré.

« C'est vous, j'imagine, reprit M. Stavros, qui avez intercepté les provisions qu'un garçon de ferme devait nous livrer hier et aujourd'hui, à mes hommes et à moi. Ce contretemps a été fâcheux pour nous.

— Comment aurions-nous pu supposer que ces aliments vous étaient destinés? répliqua Jacques. Nous ne savions même pas qu'il y avait quelqu'un sur l'île en dehors de nous et des indigènes. Et le petit ânier ne comprenait pas un mot de ce qu'on lui disait! Comment aurions-nous pu deviner votre présence dans l'île? Il n'y avait que notre bateau dans la petite crique.

— J'ai accosté ailleurs, mais je ne vous dirai pas où. Et maintenant, assez parlé. Vous allez me dire où sont les autres et puis, lorsque j'aurai le plan, peut-être vous permettrai-je de quitter cette île... sans vous punir pour m'avoir mis des bâtons dans les roues.

Vous mettre des bâtons dans les roues! s'écria Jacques, indigné. Au contraire, René serait le premier à partir d'ici s'il savait que l'île est à vous.

- Où sont les autres? cria M. Stavros furieux.

- Cherchez-les vous-même, répondit Jacques avec une grande dignité, et ne me criez pas ainsi aux oreilles. Je ne suis pas Lucien.

- Est-ce René Marchai qui a le plan?

— Demandez-le-lui quand vous l'aurez trouvé. Vous n'avez qu'à l'appeler. Vous verrez bien s'il vous répond! »

Hors de lui, M. Stavros lança une claque au pauvre Jacques qui n'eut pas le temps de l'éviter. Mais Kiki, qui avait failli recevoir la gifle, s'envola pour se laisser retomber aussitôt... en donnant un bon coup de bec au passage à l'oreille de M. Stavros. Le méchant homme poussa un hurlement. Jacques réprima un sourire. « Bien fait pour le traître! Brave Kiki! »

Hélas ! tandis que le perroquet allait se percher sur une branche après son bel exploit, M. Stavros, plus furieux que jamais, lança un ordre bref aux trois hommes debout derrière Jacques. En un clin d'œil celui-ci se trouva réduit à l'impuissance et jeté sur le sol. Des mains brutales le fouillèrent. La carte fut vite découverte et M. Stavros s'en saisit avec avidité. Il parut surpris de voir que ce n'était qu'une reproduction du parchemin original.

« Ha! ha! fit-il. Le plan primitif a été traduit et retracé à votre intention... »

Et, comme il n'avait vu jusqu'ici que la moitié de la carte, il étudia l'autre avec intérêt.

« Deux-Doigts! » murmura-t-il en regardant Jacques. Ce nom était écrit sur un des morceaux que j'ai eus en mains... et j'ai découvert le rocher des « Deux-Doigts ». Mais je n'ai pu trouver de passage à l'intérieur de la grotte.

— Ah! répondit Jacques en se redressant tant bien que mal. Cette pile usée que nous y avons trouvée était sans doute à vous? »

M. Stavros, plongé dans l'examen de la carte, ne parut

pas l'entendre.

« Deux-Doigts, marmonnait-il, Divinité... Tombe... Oiseau... Cloche... Labyrinthe... Catacombes... »

Lucien continuait à pleurer dans son coin et Kiki, descendu de sa branche, s'amusait à mordiller les lacets des chaussures du jeune garçon tout en lui lançant d'innombrables « oh! dites donc »!

« Avez-vous trouvé le chemin? demanda soudain M. Stavros à Jacques. Êtes-vous arrivés jusqu'au trésor? - Non », répondit Jacques sans mentir et en se félicitant tout bas que ses amis et lui eussent suivi d'abord la mauvaise route. Mais qui sait? peut-être René et les autres avaient-ils trouvé le trésor à l'heure actuelle. Et ils devaient se demander où lui-même était passé. Pourvu, mon Dieu, pourvu qu'ils ne remontent pas tout de suite à l'air libre! D'abord parce que M. Stavros les ferait prisonniers, et ensuite parce que, en surgissant de la colonne brisée, ils trahiraient d'eux-mêmes la cachette au trésor.

Ainsi pensait Jacques, bien loin de se douter que ses amis, en ce moment même, se trouvaient perdus dans le labyrinthe souterrain. Depuis un grand moment ils ne faisaient que tourner en rond et les filles se sentaient à bout de forces.

« Nous repassons toujours aux mêmes endroits/ fit remarquer Henri. Nous ne savons même plus si nous marchons vers la crypte ou vers le trésor.

- C'est à désespérer! gémit Denise. Ah! voici encore une bifurcation.

- Il me semble la reconnaître, s'écria René. C'est un des carrefours où nous aurions dû tourner à droite. Essayons toujours. »

Et il entraîna Lucette qui s'accrochait à lui. La petite troupe arriva bientôt à une autre bifurcation et, là encore, prit à droite. René avait l'impression que, cette fois, ils étaient dans la bonne direction... celle des catacombes! Soudain le couloir prit fin. La lanterne éclaira une volée de marches qui s'enfonçaient dans le sol.

« Je crois que nous y sommes ! annonça René tout joyeux. Ceci doit être l'entrée des catacombes, ces endroits mystérieux que l'on utilisait jadis comme cachettes, lieu de sépulture et Dieu sait quoi encore ! Allons, venez ! Je passe le premier... »

Au bas d'une trentaine de marches, les enfants et leur guide arrivèrent à un endroit très curieux et fort vaste, sorte de salle dont les murs étaient creusés de niches. Au milieu de cette retraite souterraine, un trou s'ouvrait sur un abîme sombre. L'éclairant avec la lanterne, René distingua non point un escalier, mais une simple paroi rocheuse avec, ici et là, de faibles encoches pour y mettre le pied.

« Attendez-moi ici, dit René. Je descends en reconnaissance. » II se laissa glisser par l'ouverture et bientôt sa voix parvint aux enfants, toute vibrante d'excitation. « Ça y est! C'est bien la cachette au trésor. *Le trésor est ici!* »

Les trois enfants et Joko faillirent tomber dans le trou la tête la première, tant ils mirent d'empressement à aller rejoindre René. Alors ils regardèrent le curieux spectacle

qui s'offrait à eux. Ils se trouvaient dans une petite caverne parfaitement ronde. Sur le sol, dans un désordre épouvantable, se trouvaient entassés des tonneaux, des coffres de bois et des coffrets de cuivre. Tous débordaient d'un invraisemblable mélange d'objets précieux. Il y avait là des chaînes d'or et d'argent, des ceintures incrustées de pierres précieuses, des broches, des colliers, des bracelets de poignet et de cheville, des peignes d'écaillé, des vases et des plats d'or et, d'argent. Dans un coin, les enfants aperçurent des armes blanches aux poignées finement ciselées et aussi une armure ternie par le temps. Il y avait encore de la vaisselle plate : assiettes, tasses, bols et autres récipients. « Ma parole! s'écria René enthousiasmé : On se croirait dans la caverne d'Ali-Baba. Je suppose que si tous ces coffres sont éventrés c'est que les marins de l'*Andra* les auront précipités par le trou sans se donner la peine de les descendre. Les coffres ont rebondi, se sont ouverts sous le choc et ont laissé échapper leur contenu. Quel amas de richesses ! »

Les enfants ne se lassaient pas d'admirer ce qu'ils voyaient autour d'eux.

« Quel dommage que Jacques ne soit pas là! soupira Lucette. Oh! René, je suis de plus en plus inquiète à son sujet. Pourquoi ne nous a-t-il pas rejoints?

- A mon avis, répondit le jeune homme, il a dû perdre beaucoup de temps à rattraper Kiki et ensuite il n'a pas osé s'aventurer tout seul dans le souterrain. Voilà ce que je propose... Retournons le chercher pour qu'il puisse admirer lui aussi toutes ces jolies choses.

- Oui, murmura Henri entre haut et bas, mais sommes-nous certains de retrouver le chemin de la crypte? »

René n'en était pas très sûr. Par ailleurs, sa lampe de poche n'éclairait plus beaucoup et la lanterne ne durerait pas très longtemps non plus. Il fallait vite se remettre en route, rejoindre Jacques... et reprendre des forces. La fatigue commençait à se faire sentir et tous étaient affamés.

« Partons! ordonna René. Nous tâcherons de ne pas nous perdre cette fois. Il faudra faire attention à ne sauter



aucune bifurcation sur la gauche. Et lorsque nous reviendrons ici un peu plus tard avec Jacques, nous prendrons soin de faire des marques sur les -murs comme points de repère. »

Tout se passa bien cette fois-ci et, comme le jeune homme l'avait espéré, la petite troupe déboucha saine et sauve dans la crypte centrale.

« Ouf! Nous y voilà enfin! » soupira Henri, tout heureux de se sentir de nouveau en sécurité.

Lucette, de son côté, éprouva un tel soulagement que, par réaction, elle en versa quelques larmes silencieuses qu'elle essuya aussitôt du revers de la main. René lui pressa le bras en un geste réconfortant.

« Tout va bien, à présent, dit-il avec un sourire. Nous avons trouvé le trésor, nous avons trouvé le chemin du retour... il ne nous reste plus qu'à trouver Jacques ! J'imagine qu'il est remonté à l'air libre et nous attend là-haut. »

Oui, Jacques était bien là-haut... mais en compagnie de M. Stavros, de Lucien et des trois hommes. Le pauvre venait de passer de bien mauvais moments. M. Stavros n'avait cessé de le menacer, pour l'obliger à lui révéler

l'entrée de la cachette au trésor. Il l'avait même giflé à plusieurs reprises, de même qu'il avait giflé Lucien à chaque fois que celui-ci avait fait mine de venir en aide à Jacques. Ces tentatives de Lucien, si vaines qu'elles aient été, avaient eu pour résultat indirect de faire remonter le neveu de M. Stavros dans l'estime de Jacques. Jacques avait toujours considéré Lucien comme un benêt et un poltron. Or, Lucien avait le courage de prendre sa défense. Ce garçon méritait de la reconnaissance.

« Merci, Lucien, dit Jacques tout haut. Tu es un chic type. Mais inutile d'intervenir. Mes amis sauront bien me venger des mauvais traitements de ton oncle, ne t'en fais pas ! »

Cependant Jacques commençait à avoir grand-faim. Et sans doute en était-il de même pour M. Stavros, car le gros homme demanda soudain où se trouvaient les provisions apportées dans la journée par le jeune garçon de ferme. Jacques se rappelait fort bien qu'elles étaient sur une marche de l'escalier en spirale, à l'intérieur de la colonne creuse. Mais, en le révélant, il eût trahi le secret de la cachette. Il se tut donc, préférant encore affronter la colère de son ennemi.

Et soudain, le pire se produisit. Kiki s'envola et alla se percher sur la colonne brisée. Regardant à l'intérieur, il se mit à jacasser tout fort. Sans doute avait-il entendu René et les autres qui remontaient. Jacques se mordit la lèvre. Le perroquet allait trahir ses amis, avant même qu'ils ne sortent. Soudain, la voix de René résonna dans la colonne :

« Ah! te voilà, Kiki! Vilain! Où est passé Jacques? »

M. Stavros sursauta, fit un geste aux trois hommes et se précipita vers la colonne sur la pointe des pieds. Jacques poussa un cri d'avertissement :

« Attention, René! Il y a du danger! Attention! »

Le silence se fit à l'intérieur de la colonne, puis on entendit de nouveau la voix de René :

« C'est toi, Jacques! Qu'y a-t-il? »

Jacques ne répondit pas, et pour cause : l'un des hommes

lui avait appliqué une main sur la bouche. Alors, René, inquiet, surgit de la colonne au mépris de toute prudence. Pauvre René! Trois hommes lui sautèrent dessus à la fois et, en dépit de sa résistance, il se trouva à la fois immobilisé et bâillonné. Alors, n'entendant plus rien, Henri, intrigué, sortit à son tour de sa cachette. A la vue de René en difficulté, il s'élança à son secours, mais un des hommes l'arrêta au passage. Alors seulement M. Stavros permit à René de s'asseoir sur le sol où on l'avait jeté et de parler.

« En vérité! A quoi rime cette agression? » s'exclama le jeune homme en frottant une grosse bosse qu'il avait au front.

Denise et Lucette surgirent à leur tour de la colonne.

« René, que se passe-t-il? » demanda Lucette toute tremblante.

René tendit un doigt accusateur vers M. Stavros. « Oui, répondez à la question. Qu'est-ce qui vous a pris de jouer ainsi au gangster?

- Cette île est à moi, répondit M. Stavros avec calme. Je l'ai achetée. Or, vous êtes venus l'explorer sans ma permission et je peux vous faire jeter en prison... à moins que vous ne me livriez le secret détaillé de la cachette au trésor.

- Vous! s'écria René. Propriétaire de cette île? Je n'en crois rien. Il y a trop peu de temps que vous connaissez son existence. Vous n'auriez pas eu le temps de l'acheter. Relâchez-nous tout de suite, sinon c'est vous qui pourriez faire connaissance avec la prison. »

Mais M. Stavros était bien décidé à obtenir ce qu'il voulait. Sur un signe de lui les trois hommes se jetèrent de nouveau sur René et, cette fois, l'entravèrent si bien qu'il ne pouvait plus remuer ni bras ni jambes. Puis ils ligotèrent de la même manière Henri et Jacques et enfin Denise et Lucette en dépit des protestations de René indigné.

« Après tout, décida M. Stavros en ricanant, je peux bien essayer de découvrir le trésor sans vous, maintenant que je possède le plan... Merci en tout cas de m'avoir indiqué le chemin. »

II se faufila à l'intérieur de la colonne, mais, avant de disparaître, fit de la main un signe impératif à Lucien qui alla le rejoindre, tête basse. Le pauvre garçon paraissait effrayé. Les trois comparses de M. Stavros suivirent le mouvement et disparurent à leur tour.

« Eh bien! dit René quand ses agresseurs furent partis, nous voici dans de beaux draps ! Mais il ne faut pas avoir peur. Nous allons essayer de nous libérer tandis que ces bandits sont sous terre. C'est notre seule chance! »





CHAPITRE XIV

JOKO INTERVIENT

RENÉ RESTA silencieux un moment, puis ajouta : « J'aurais bien dû me douter de ce qui allait arriver. Dieu me garde de jamais plus écouter ce que vous me raconterez, les enfants! Vous semblez avoir le don de vous précipiter dans les aventures les plus dangereuses. Enfin, nous sommes dans le pétrin et il s'agit d'en sortir. Voyons, Jacques, Henri, êtes-vous capables de desserrer un peu vos liens?

— J'ai déjà essayé, avoua Henri, mais ces brutes ont si bien fait ces nœuds que je puis à peine bouger les mains.

- Et je n'ai pas mieux réussi que toi », grogna Jacques.

Tous avaient les mains attachées derrière le dos et il leur était impossible de se libérer. René se mit à ramper et se rapprocha des fillettes. Denise était aussi énergique

que son frère et ne se laissait pas abattre. Mais la pauvre Lucette ne cherchait pas à cacher sa peur.

« Courage ! lui dit René. Nous allons bien trouver un moyen d'échapper à ces bandits.

— J'espère qu'ils vont se perdre dans le labyrinthe! souhaita Henri. En tout cas, ils ne remonteront pas avant un grand moment. Il faut que nous soyons libres avant

leur retour.

— Je meurs de faim, avoua Jacques. Si j'étais libre, je sauterais dans la colonne et j'irais chercher les provisions que nous avons laissées dans l'escalier... si du moins ces misérables n'ont pas tout mangé! »

René ne répondit pas. Il faisait des efforts pour relâcher un peu la corde enserrant ses poignets. Mais il ne réussit qu'à se meurtrir. Il regarda alors autour de lui dans l'espoir d'apercevoir un objet coupant, mais il ne trouva rien, pas même une pierre tranchante.

Kiki, sur la branche où il s'était perché, n'arrêtait pas de jacasser tout seul. Puis, d'un coup d'aile, il vint se poser sur l'épaule de son maître et murmura comiquement :

« J'ai du bon tabac, en veux-tu, Jacquot?

— J'aimerais mieux un bon canif! » répondit Jacques sans pouvoir s'empêcher de rire.

Joko, que les hommes et M. Stavros avaient beaucoup effrayé, se décida à son tour à revenir auprès de son maître. Une fois sur l'épaule d'Henri, il chercha à se faire dorloter par lui, car c'était un petit singe d'un naturel très affectueux. Hélas ! Henri ne pouvait pas le prendre dans ses bras, comme

à l'ordinaire.

« Impossible de te câliner, Joko! dit Henri. Regarde, j'ai les mains liées. C'est ça! Va vérifier toi-même. Tu crois que je suis devenu manchot? Mais non, mes mains sont toujours là, mais elles sont attachées derrière mon dos. »

Joko n'arrivait pas à comprendre qu'Henri n'ait plus de bras pour le bercer. Toutefois, en passant derrière lui, il découvrit ses mains et essaya de les tirer à lui avec ses petits doigts.

« Rien à faire, Joko. Mille regrets! »

Mais le singe n'abandonnait pas son projet d'être caressé et dorloté. Il se figea dans la contemplation de la corde qui liait les poignets d'Henri. Était-ce cela qui empêchait son maître de le prendre dans ses bras? Joko se mit à secouer la corde et à tirer sur le nœud. Henri l'encouragea.

« Vas-y, Joko! murmura-t-il d'une voix douce. C'est ça! Tire là-dessus! »

Aussitôt les autres prêtèrent l'oreille.

« Dis-moi, Henri. Est-ce que... par hasard... Joko tenterait quelque chose? demanda René.

—Je n'en sais rien. Pourtant, il me semble qu'il s'acharne sur ce nœud. Vas-y , Joko! Continue. »

Le petit singe s'était rendu Compte qu'avec ses mains menues il n'arrivait à rien. Au lieu de tirer sur la corde, il se pencha dessus et commença à la scier avec ses dents.

« Que fais-tu, Joko? s'écria Henri en sentant la petite bouche humide contre son poignet. Oh ! René, il est en train de ronger la corde! »

Tous se mirent à regarder Henri pour suivre sur son visage les progrès de Joko, derrière, son dos. Car, à mesure que les petites dents du singe avançaient leur besogne, le visage d'Henri s'éclairait d'un espoir sans cesse grandissant.

« Allez, Joko, continue, continue! Brave bête, va! »

Kiki, de son côté, encourageait Joko de la voix.

« Brave Joko! Brave Joko! » répétait-il en battant des ailes.

La besogne n'allait pas vite, mais Joko était patient et plein de persévérance. Une fois qu'il eut compris qu'Henri approuvait ce qu'il faisait, il continua, encore et encore. René s'émerveillait de constater l'étroite compréhension existant entre Henri et le petit animal. Et si Henri avait arraché Joko à son triste sort, l'intelligente créature lui payait sa dette aujourd'hui.

« Ça y est! s'écria soudain Henri. Mes liens se relâchent ! Allez, Joko! Encore un ou deux coups de dents! »

La corde céda enfin. Henri frotta ses mains douloureuses.

« Merci, Joko! On peut dire que tu as fait du bon travail! Attends que mes mains ne soient plus engourdies et je te caresserai. Tu l'as bien mérité. »

Et la première chose que fit le jeune garçon quand il eut recouvré l'usage de ses mains fut en effet de caresser Joko comme celui-ci le désirait. C'était là une juste récompense de son intelligence et de ses efforts. René et les enfants regardaient Henri en silence. Aucun d'eux ne le pressa de défaire leurs propres liens. Ils comprenaient... Enfin, Henri plaça le petit singe sur son épaule.

« C'est assez à présent, mon vieux. Il faut que je m'occupe des autres! »

Et, tirant un couteau de sa poche, il se mit vivement au travail. Pour commencer il coupa la corde *qui* liait ses propres chevilles et, peu solide encore sur ses jambes, se dirigea vers les filles dont il trancha les liens. Puis ce fut au tour de Jacques et de René.

« J'ai les mains tout engourdies! se lamenta Denise. Oh! comme j'aimerais voir M. Stavros et ses complices ficelés eux aussi comme des saucissons ! A-t-on idée de nous attacher si serré! Quelles brutes!»

René avait peut-être souffert plus encore que ses jeunes amis, car les hommes ne l'avaient pas ménagé : la corde avait meurtri ses chevilles et il eut du mal à se remettre à marcher.

Bien entendu, tous firent une ovation à Joko et le caressèrent à l'envi.

Kiki considérait la chose d'un mauvais œil et, sa jalousie prenant le dessus, il chercha à tirer son rival par la queue. Jacques dut intervenir.

« Vilain Kiki! dit-il en donnant une tape sur le bec du perroquet. Vas-tu finir? »

Kiki, très mortifié, s'envola sur une branche en criant :

« Pauvre Kiki! Pauvre Kiki! Mouche ton nez et ferme la porte! »

Cependant, Henri continuait à se masser les poignets.

« Ouf! soupira-t-il. Je commence à me sentir mieux. Mais c'est égal, je meurs de faim. Si nous mangions quelque

chose? Pourvu que les bandits n'aient pas emporté les provisions avec eux! »

Jacques avait déjà disparu à l'intérieur de la colonne. Avec précaution, il descendit quelques marches, cherchant à tâtons les provisions qui devaient s'y trouver. Le soleil avait disparu et il n'y voyait rien. Soudain, il poussa un cri de joie.

« J'ai trouvé! Du pain et du fromage... Attention, là-haut! Je vous envoie le paquet! »

Henri cueillit au vol les vivres emballés dans un torchon. Puis Jacques remonta tout joyeux. Il souriait.

« Nos bandits étaient si pressés de partir à la découverte du trésor qu'ils ont à peine mangé quelques bouchées au passage!

— René, questionna Lucette avec une pointe d'anxiété, croyez-vous que nous puissions nous asseoir dans l'herbe et manger un morceau sans que ce soit imprudent?

— N'aie pas peur, répondit le jeune homme. Je vais m'installer ici, tout près de la colonne et, ma foi... tant pis pour le premier qui essaiera d'en sortir avant que ma faim soit calmée. »

Le crépuscule avait fait place à la nuit et, maintenant, c'est à peine si les cinq amis pouvaient se voir les uns les autres.

« Je n'aurais jamais cru, dit soudain Denise, que le pain et le fromage puissent avoir si bon goût. Je n'ai jamais rien mangé de meilleur.

— C'est parce que tu as grand-faim », expliqua Jacques la bouche pleine.

Kiki et Joko, eux aussi, prenaient part au festin. « A quoi pensez-vous, René? demanda Henri en constatant que leur ami restait silencieux.

— Je songeais que nous venons de vivre une journée extraordinaire, répondit le jeune homme. Et je me demandais ce qu'il convenait de faire à présent.

— Nous avons découvert un trésor magnifique! » dit Lucette extasiée au souvenir de toutes les richesses entrevues sous terre.

Bien entendu, Jacques avait été mis au courant des aventures de ses amis dans le labyrinthe et dans les catacombes. Il enviait les autres d'avoir pu contempler le trésor d'Andra et était impatient de le voir lui aussi. Mais quand?

« Quels sont vos projets, René? demanda Henri. Il me semble que nous ne pouvons pas faire grand-chose cette nuit...

— Non, convint René. Nous en avons fait assez aujourd'hui sans courir le risque de retomber encore dans quelque aventure impossible. D'ailleurs, Denise et Lucette tombent de sommeil, les pauvres! »

II avait raison. Les deux fillettes étaient à bout de forces. Elles s'étaient étendues sur l'herbe, l'une contre l'autre, et venaient de fermer les yeux.

« J'ai bien sommeil moi-même, avoua Jacques en réprimant un bâillement.

— Et puis, ajouta Henri en se mettant à bâiller lui aussi, même si nous voulions tenter quelque chose cette nuit, je me demande ce que nous pourrions faire! Nous ne pouvons même pas nous enfuir. Andros ne reviendra sans doute pas puisque M. Stavros l'a menacé

de prison!

— Je ne pense pas qu'il revienne, en effet. Peut-être d'ailleurs pense-t-il que M. Stavros nous ramènera lui-même à bord du *Lamartine* puisqu'il a deux bateaux à sa

disposition.

— Au fait, dit Henri, ces bateaux doivent bien être quelque part, n'est-ce pas? Si nous pouvions les trouver, René, tout irait bien pour nous! Si nous partions à leur recherche tandis que ces bandits sont encore sous terre?

« Non! Impossible par cette nuit noire, soupira René. Mon intention était bien de trouver ces bateaux... mais il faut attendre demain. D'ici là prenons du repos... mais n'oublions pas de monter la garde! Je vais veiller pendant quatre heures, puis ce sera ton tour, Jacques, et ensuite le tien, Henri. Vous ferez le guet deux heures chacun et cela nous conduira jusqu'à demain matin. »

René venait d'allumer une des lanternes et sa clarté faisait ressortir l'étrangeté du décor.

« Allons, dormez vite, mes petits. Je vous réveillerai • quand il sera temps.

— Mais que ferez-vous si les bandits reparaissent? demanda Henri. Les assommerez-vous juste au moment où ils sortiront de leur trou?

— Peut-être bien, répondit René en allumant une cigarette. Ne vous tracassez pas pour ça. Bonne nuit! »

Jacques et Henri s'endormirent très vite, Kiki et Joko blottis contre eux. Denise et Lucette dormaient déjà. René éteignit la lanterne et continua à fumer en silence. Son cerveau était en pleine activité. Il revécut par la pensée toutes les aventures de ces derniers jours. Il croyait difficilement que M. Stavros eût acheté Thamis. Puis il songea à l'endroit probable où l'antiquaire grec avait laissé ses bateaux.

Enfin, il se demanda ce que faisaient les bandits en ce moment même. Il espérait bien que tous s'étaient perdus dans le labyrinthe où lui-même avait eu tant de mal à se diriger.

Puis il se mit à tirer des plans pour la journée du lendemain. Avec les enfants, il trouverait les bateaux. Ce serait là son premier objectif. Où pouvait bien être cette seconde crique dont Andros leur avait parlé lui aussi?

Soudain, un léger bruit lui fit dresser l'oreille. Il jeta sa cigarette et se mit debout, statue silencieuse collée contre le fût de la colonne. Il écoutait. Le bruit venait du souterrain, il en était sûr. Eh bien ! si les bandits remontaient, il allait leur procurer bien du plaisir!... René ramassa un solide gourdin qu'il avait taillé dans une branche d'arbre la veille, et qui constituait une arme commode et silencieuse à la fois.

Puis il reprit son guet. Le bruit se renouvela. Quelqu’un était en train de grimper l'escalier en spirale. Puis le bruit cessa. Les pas avaient atteint le haut des marches. Pourquoi l'inconnu s'était-il arrêté? Sans doute cherchait-il |, quelque chose autour de lui.

« Les provisions ! songea René en souriant dans l'ombre. Eh bien! il ne les trouvera pas! »

Tout à coup, une voix pleurnicharde s'éleva du trou d'ombre :

« Jacques! Henri! M'entendez-vous?... »

C'était la voix de Lucien. René, stupéfait, écouta encore. Lucien semblait bien être seul. Alors le jeune homme bondit et se pencha au-dessus du trou d'ombre formé par l'intérieur de la colonne. Braquant sa lampe électrique dans le vide, il l'alluma brusquement... et aperçut le visage terrorisé et sillonné de larmes de Lucien.

« Lucien! Que fais-tu là? Où sont les autres?

— Je ne sais pas. Ils m'ont ordonné de les attendre sans bouger au bas de cet escalier. Mais je n'en peux plus de faim, de froid et de fatigue. Alors, je suis remonté, puisqu'ils ne revenaient pas. J'ai... j'ai peur... »

René crut Lucien. Il l'aida à sortir de la colonne. Le jeune garçon tremblait de tous ses membres et ne se sentit un peu mieux qu'après avoir dévoré une copieuse portion de pain et de fromage. Seulement alors il songea à s'étonner tout haut :

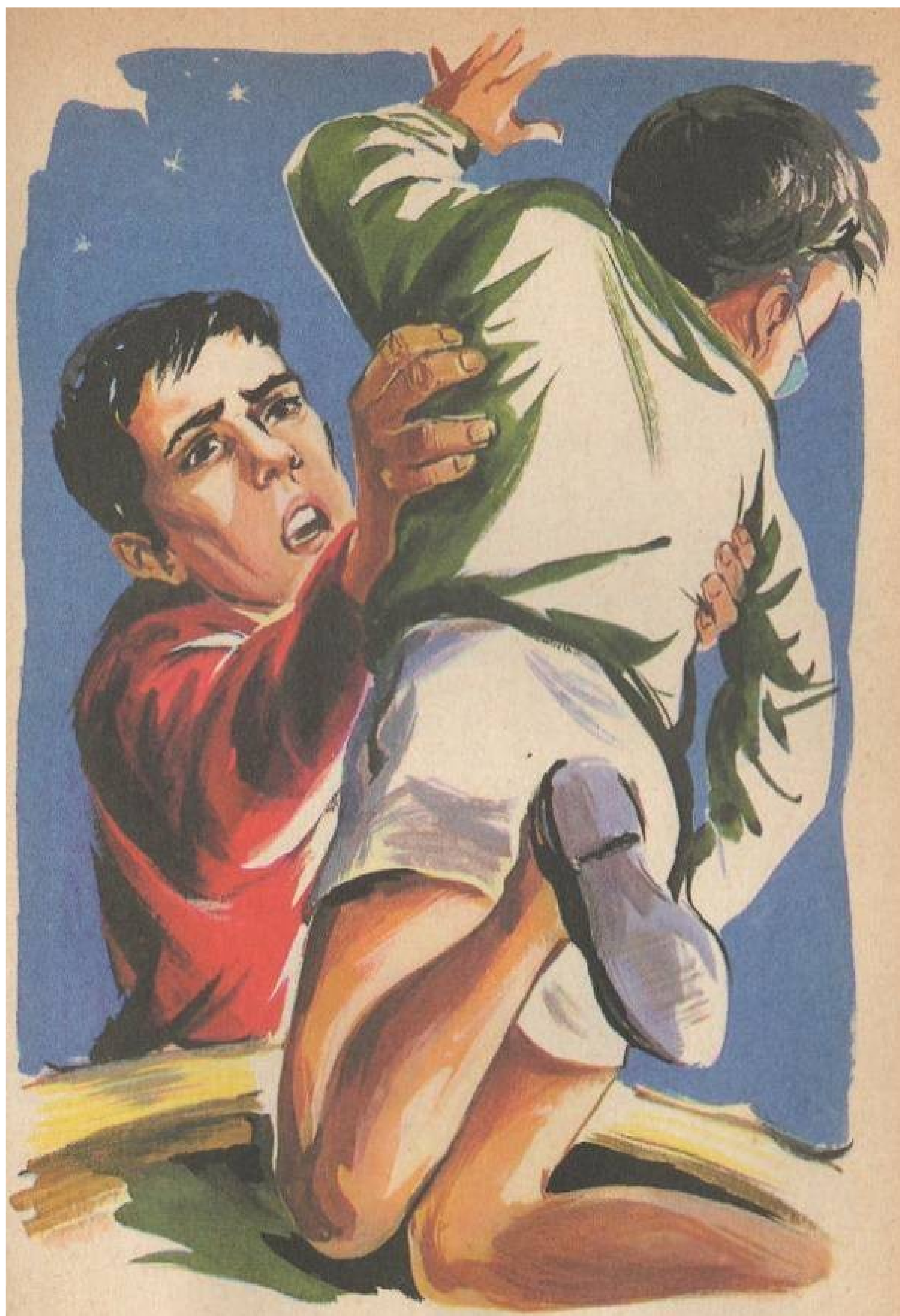
« Dites donc, comment avez-vous fait pour vous libérer? Vous étiez tous attachés quand je suis parti? »

- Oui, dit René, et c'est bien heureux que nous nous soyons détachés. Sans cela, tu serais encore dans ta colonne, à grelotter et à pleurer de faim. Tu es dans un tel état que tu n'aurais jamais été capable d'en sortir tout seul.

- Oh! dit Lucien en frissonnant. Je voudrais bien n'avoir jamais mis les pieds sur cette île. Que va-t-il arriver à présent? Allez-vous descendre chercher mon oncle? Je crois qu'il s'est perdu, vous savez!

— S'il s'est perdu, tant pis pour lui! Ça sera une bonne leçon. Votre oncle ne m'inspire aucune pitié, Lucien! C'est un homme qui n'en mérite pas!

- Oui, il est horrible! opina Lucien. Il se proposait, une fois le trésor découvert, de vous laisser tous sur l'île et de partir seul avec son butin. A vous de vous débrouiller comme vous auriez pu pour vous tirer de là.



Il l'aida à sortir de la colonne.

- Un joli monsieur, ma foi, commenta René. Allons, jeune homme, à présent, vous allez dormir vous aussi, comme vos camarades. Mais demain je compte sur vous pour nous aider. Ce sera une compensation à la conduite de votre méchant oncle.

— Si je peux vous être utile, déclara Lucien avec sincérité, vous pouvez compter sur moi, monsieur. Je suis de votre côté, vous vous en doutez.

— Oui, je le sais.

— Et que pourrai-je faire pour vous demain? demanda encore Lucien.

— Vous pourrez nous dire à quel endroit ont abordé les bateaux de votre oncle. Du haut de cette colline, on peut voir toute l'île ou presque, mais les criques sont à moitié cachées par des blocs rocheux ou des arbres. Grâce à vos indications nous gagnerons du temps. Vous nous épargnerez de longues recherches.

— Je... je l'espère, murmura Lucien sur un ton incertain. Voyez-vous, je n'ai pas le sens de l'orientation et je ne suis pas sûr du tout de pouvoir- vous conduire au bon endroit. Enfin, je ferai de mon mieux.

— Je le souhaite. Pour l'instant,, allez faire un somme... non, non, pas auprès des garçons. Etendez-vous là où vous êtes. Et mettez-vous bien ceci dans la tête : au cas où votre oncle et ses bandits remonteraient pendant la nuit, vous ne pousserez pas un cri pour les avertir. Sinon... il pourrait vous arriver des choses désagréables.

— Mais puisque je suis de votre côté ! protesta Lucien.

— Bon! Eh bien, bonne nuit!

— Bonne nuit, monsieur! » répondit Lucien en s'installant de son mieux.

Cinq minutes après, il dormait aussi profondément que les autres enfants.



CHAPITRE XV

LES VISITEURS INATTENDUS

QUATRE HEURES plus tard, René réveilla Jacques et, en quelques mots brefs, le mit au courant de l'arrivée de Lucien. « II ne cesse de répéter qu'il n'approuve pas son oncle, qu'il est de notre côté, mais sait-on jamais...? Je te conseille, Jacques, d'avoir l'œil sur lui. Et si tu entends le plus léger bruit dans la colonne, n'hésite pas une seconde et viens me secouer!

— Entendu, René, répondit Jacques. Mais c'est égal, depuis que M. Stavros et les autres sont dans le souterrain il s'est passé beaucoup de temps. A mon avis, ils se sont perdus.

- Je l'espère de tout cœur, déclara René. Bien entendu, le labyrinthe n'est pas assez important pour qu'ils en puissent jamais en sortir, mais une longue marche à travers ses couloirs sombres leur fera beaucoup de bien.

Allons, je vais me reposer un moment. Ne t'endors pas, surtout!»

Mais Jacques se sentait encore ensommeillé. Il eut peur de ne pas arriver à tenir ses yeux ouverts. Aussi ralluma-t-il la lanterne et se mit-il à marcher de long en large en regardant autour de lui. Il aperçut Lucien qui dormait dans une immobilité parfaite. Henri en faisait autant. Quant à Denise et à Lucette, elles étaient si bien blotties l'une contre l'autre qu'on ne distinguait même pas leur visage.

Kiki, bien entendu, accompagnait Jacques dans ses allées et venues. Le perroquet savait qu'il ne fallait pas faire de bruit et demeurait silencieux.

Au cours des deux heures de veille de Jacques, il ne se passa rien. Au bout de ce temps, le jeune garçon réveilla Henri. Ce ne fut pas une petite affaire. Il avait beau secouer son ami, celui-ci se contentait de remuer un peu, mais n'ouvrait même pas un œil. Jacques employa alors les grands moyens. Il retira l'un des souliers d'Henri et lui chatouilla la plante des pieds. Henri, cette fois, ouvrit les deux yeux d'un coup et se mit sur son séant.

« Qu'est-ce que...? » commença-t-il tout fort.

Jacques lui mit une main sur la bouche.

« Tais-toi donc, voyons! Tu vas réveiller les autres. C'est à ton tour de prendre la garde. »

« Henri se mit debout en bougonnant, Joko perché sur son épaule. Jacques lui expliqua l'arrivée de Lucien.

« Tiens, tiens, murmura Henri amusé. Ainsi Lucien prend notre parti! Ce n'est pas un mauvais diable, au fond. Et il n'a pas eu toujours la vie douce avec son oncle. Enfin, je l'aurai à l'œil, bien qu'avec son caractère froussard je ne pense pas qu'il tente rien pour avertir M. Stavros.

— En tout cas, tiens tes yeux ouverts, Henri. Et maintenant, bonne nuit... ou plutôt bonne garde! »

Quand Jacques fut allé s'étendre, Henri eut peur de se rendormir. Comme l'avait fait son ami avant lui, il jugea prudent de ne pas s'asseoir et fit les cent pas pour se

dégourdir les jambes. Le temps passa. Bientôt, vers l'est, une pâle lueur annonça l'aube toute proche.

Ce fut presque à l'instant où le tour de garde d'Henri allait prendre fin que le bruit se produisit. A ce moment-là, le soleil était levé et montait rapidement au-dessus de l'horizon. Henri était en train de l'admirer quand il entendit le bruit en question : un bruit de pas sur les marches de pierre de l'escalier en spirale.

« Voilà les bandits qui remontent! » pensa Henri.

Il courut en silence jusqu'à l'endroit où René dormait, le visage enfoui au creux de son bras.

« René! René! Réveillez-vous ! Ils arrivent! »

Le jeune homme s'éveilla aussitôt. Il bondit sur ses pieds, toute sa lucidité revenue d'un coup. Jacques se réveilla aussi et les filles en firent autant. Seul Lucien continua à dormir, mais personne ne fit attention à lui. René courut à la colonne. Il saisit son gourdin et ordonna :

« Denise, Lucette, reculez-vous ! Je ne pense pas qu'il y ait du grabuge, mais on ne sait jamais. Je vais mettre Stavros et ses complices au pas. »

II colla son oreille contre le fût de la colonne et se mit à écouter. Des voix lui parvinrent. L'un des bandits se trouvait certainement déjà en haut de l'escalier en spirale. Le jeune homme reconnut la voix de M. Stavros, mais ne put comprendre ce qu'il disait. Sa main se crispa un peu plus sur son gros gourdin.

M. Stavros s'était arrêté à présent et semblait écouter ce qu'un de ses acolytes lui criait d'en bas. Soudain lui-même se mit à appeler :

« Lucien! Es-tu là-haut, Lucien? »

Oui, Lucien était bien là-haut, mais il dormait et, bien entendu, ne répondit pas. M. Stavros appela de nouveau :

« Lucien ! »

Cette fois, ce fut René qui répliqua :

« En tout cas, *moi, je* suis là! Oui, moi, René Marchai...! Et je vous attends de pied ferme. Si vous faites mine de sortir de cette colonne, je vous y ferai rentrer à l'aide de ceci... »

Et, de toutes ses forces, il porta un violent coup de son gourdin contre la colonne. Au bruit, Lucien se réveilla en sursaut.

Le silence se fit à l'intérieur du fût creux. Puis on entendit un grattement, comme si quelqu'un venait rejoindre M. Stavros en haut de l'escalier. Les deux hommes se mirent à chuchoter. Puis la voix de M. Stavros s'éleva de nouveau :

« Comment vous êtes-vous détachés? Est-ce Lucien qui vous a libérés? Il n'est plus ici.

— Lucien n'a rien à voir dans cette affaire », répondit René.

Les chuchotements reprirent, puis l'antiquaire appela d'une voix geignarde :

« Monsieur Marchai! Mes hommes m'apprennent qu'ils viennent de trouver le pauvre Lucien dans la crypte. Il est blessé et a besoin de secours. Laissez-nous remonter. »

C'étaient là de bien étranges nouvelles! Lucien, assis par terre, écoutait son oncle bouche bée. Puis, sous le coup de l'indignation, il s'apprêtait à réfuter le monstrueux mensonge quand Jacques lui fit signe de se taire. C'était à René que revenait l'initiative des opérations.

« Je suis désolé que votre neveu soit blessé, répondit le jeune homme. Hissez-le jusqu'au haut de la colonne et nous prendrons soin de lui. Mais vous, restez en bas. »

Les bandits reprirent leur colloque à voix basse, puis M. Stavros parla de nouveau :

« II faut que nous remontions avec Lucien. Il est sérieusement blessé. Je suis très inquiet.

— Rien à faire. Que personne ne sorte... heu... à l'exception de Lucien. Faites-le-nous passer. »

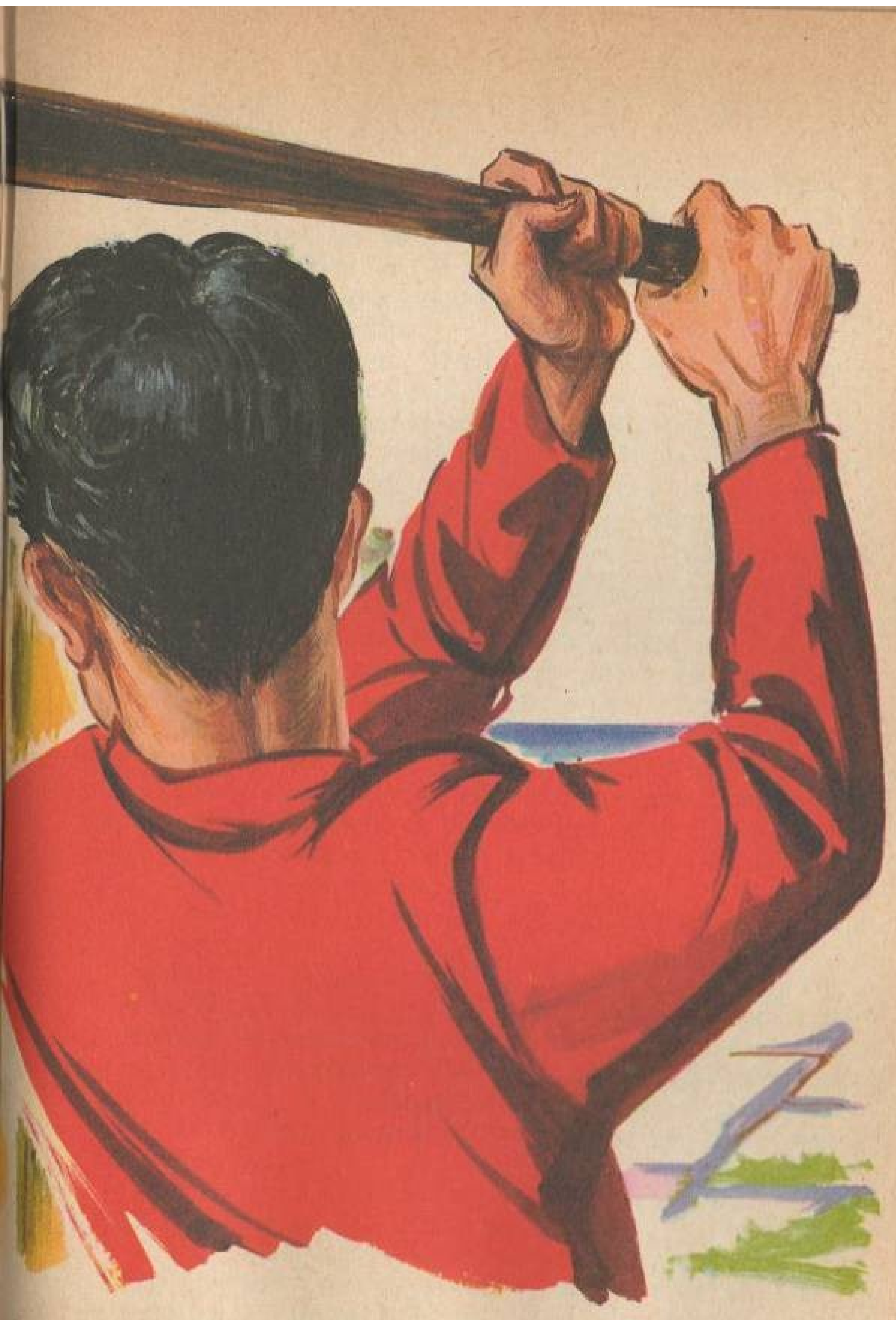
M. Stavros aurait été bien en peine d'obéir au jeune homme. Lucette chuchota à l'oreille de Denise :

« Je n'ai jamais connu pire menteur que cet homme! Non, mais, l'entends-tu? »

René, tout en donnant quelques coups de gourdin à la colonne, feignit de s'étonner tout haut :

« Alors, vous nous envoyez Lucien, oui ou non?...





« Si vous faites mine de sortir de celle colonne, je vous y ferai rentrer à l'aide de ceci. »

Mais que personne d'autre ne s'avise de remonter. Sinon il aura affaire à mon bâton. L'entendez-vous? »

Bang! Bang! Ce bruit n'avait pas l'air de plaire à M. Stavros qui resta coi. En fin de compte, il suggéra :

« Ne pourriez-vous nous faire passer de quoi manger? Nous mourons de faim.

— Tant pis! riposta René d'un ton sec. Nous avons juste assez pour notre petit déjeuner. »

Un bruit de pas indiqua que M. Stavros et l'homme qui était avec lui redescendaient l'escalier en spirale, sans doute pour se concerter avec leurs autres complices.

« Partageons-nous le reste des provisions, dit René aux enfants. Je vais rester ici, près de la colonne, au cas où ces bandits voudraient nous jouer un tour de leur façon. Ils sont peut-être armés et je ne puis permettre à aucun d'entre eux de montrer le bout de son nez. »

Quand tout le monde fut rassasié, le jeune homme appelasses compagnons et leur parla tout bas.

« Écoutez-moi bien. Je ne puis bouger d'ici, comme vous le voyez. Je vais donc vous charger d'une mission : sous la conduite de Lucien, vous allez repérer la crique où sont ancrés les bateaux de M. Stavros. Mais ne les approchez qu'avec prudence : il est possible qu'un homme soit resté là-bas en sentinelle.

— Oui, coupa Lucien. Il y a deux hommes chargés de garder les bateaux de mon oncle. »

René fit la grimace.

« Voilà qui est ennuyeux, dit-il. Il faudra vous contenter de trouver fa crique en question, et puis vous reviendrez ici me mettre au courant. J'espère qu’à midi le petit ânier viendra comme à l'ordinaire avec ses paniers pleins.

— Tant mieux pour nous et tant pis pour M. Stavros! chantonna Denise.

— Mais que ferons-nous, René, quand nous aurons repéré les bateaux de l'« Ennemi »?

— J'ai mon plan. Nous enverrons Lucien aux hommes qui les gardent avec un prétendu message de son oncle. Ce message leur donnera ordre de rejoindre leurs complices.

Et tandis qu'ils grimperont ici, nous descendrons jusqu'aux bateaux par un autre chemin et nous prendrons le large.

- Mais c'est impossible ! gémit Lucien. L'île est entourée de brisants et si nous n'avons pas avec nous un marin connaissant bien la côte, nous risquons de nous fracasser sur les récifs. »

René reconnut que le garçon avait raison.

« Ma foi, dit-il, je vais réfléchir à la question. En attendant, allez toujours repérer la crique. »

Les enfants se mirent en route derrière Lucien qui descendit d'abord la rue en pente de la cité déserte pour tourner ensuite à main gauche. Mais, à partir de là, il parut tout à fait perdu.

« Je n'y arriverai jamais, avoua-t-il après avoir erré à droite et à gauche parmi les petits sentiers de la côte. Je n'ai aucun sens de l'orientation. Je ne retrouverai jamais cette crique! »

C'est en vain que les enfants tentèrent de faire le tour de l'île. Elle était plus grande qu'ils ne l'avaient pensé et si rocailleuse qu'il fallait tout le temps grimper ou descendre pour visiter les échancrures de la côte. C'était une besogne épuisante et ils finirent par y renoncer. Lucette avait bien du mal à retenir ses larmes. Elle se voyait déjà condamnée à rester sur l'île jusqu'à la fin de ses jours.

Soudain, comme tous remontaient en direction du petit temple, traînant les pieds et la tête basse, Jacques s'arrêta net et se mit à scruter le ciel.

« Vous entendez? dit-il aux autres. On dirait un avion! »

Ses compagnons s'arrêtèrent à leur tour pour écouter. Bientôt un point sombre parut au milieu de l'azur, venant du nord.

« Quel dommage que nous ne puissions pas lui faire signe ! soupira Denise. Il viendrait peut-être à notre secours. Après tout, pourquoi pas? Je vais toujours agiter mon foulard.

- Tu rêves ! Il ne te verra même pas ! »

L'avion était à présent presque au-dessus d'eux. Et soudain Denise poussa un cri :



« Je vais toujours agiter mon foulard ».

« II m'a vue! Il m'a vue! Il cherche à atterrir! »

Aussi incroyable que cela paraisse, l'avion commençait à décrire des ronds et semblait chercher à se poser. Un pré pelé s'étendait à quelque distance et l'appareil se dirigea vers lui. Il atterrit. Ses roues touchèrent le sol et, l'espace de quelques secondes, les enfants crurent bien qu'il allait piquer du nez. Mais non, il se redressa pour s'immobiliser presque aussitôt. Tandis que les cinq amis couraient vers lui, deux hommes sautèrent hors de la carlingue. Lucette fut la première à les identifier.

« Mais c'est Robert Janin! s'écria-t-elle, en sautant de joie. Robert, l'ami de René! Et Andros est avec lui! »

Elle ne se trompait pas. Déjà Robert les hélait.

« Salut tout le monde! Où est René? Êtes-vous tous sains et saufs? Andros est venu me raconter une histoire si extraordinaire que je me suis précipité tout droit ici pour voir de quoi il retournait.

— Tout va bien, mais vous arrivez au bon moment! s'écria Jacques en serrant avec énergie la main du jeune pilote.

- Moi, obligé de vous laisser à Thamis, s'excusa Andros en rougissant. Méchant homme me menacer, me forcer à partir. Mais moi malin. Prévenir ami *de* m'sieur patron ! »

Rapidement alors les enfants mirent Robert au courant de leurs aventures. L'aviateur se mit à rire.

« II me tarde de voir la tête de René en train de guetter ces bandits, un gourdin à la main! s'écria-t-il. Il est bien capable de leur cabosser le crâne s'ils s'obstinent à vouloir sortir ! »

Les enfants rirent aussi à la pensée de M. Stavros avec son gros crâne chauve tout cabossé.

« A présent, demanda Robert en reprenant son sérieux, que nous proposez-vous de faire?

— René nous a chargés de trouver les bateaux de l'Ennemi, expliqua Henri, mais nous revenons bredouilles. La crique où M. Stavros a accosté doit être bien cachée!

— Andros la connaît sans doute. D'ailleurs, je crois

la connaître moi-même, car, de là-haut, nous avons vu deux bateaux à l'ancre tout près d'ici.

- Moi, vous y conduire quand vous voudrez, affirma le pêcheur grec. Nous attaquer hommes, faire eux prisonniers.

— Oh! René a un plan qui évitera toute bagarre! » s'écria Henri. Et il expliqua à Robert la ruse consistant à envoyer aux gardiens des bateaux un faux message de M. Stavros pour les éloigner de leur poste.

« Parfait! Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à aller retrouver René... »

Celui-ci poussa un cri de joie à la vue de son ami.

« Ainsi, l'avion que j'ai aperçu tout à l'heure était bien le tien! J'en avais le pressentiment. Quelle chance que tu aies rencontré les enfants! Je suppose qu'ils t'ont mis au courant... Ah, ah! et Andros est là aussi! »

Robert lui expliqua les motifs de sa venue sur l'île et demanda pour finir :

« Que s'est-il passé depuis que tu fais le guet auprès de cette colonne, René? As-tu eu l'occasion de cabosser le crâne de l'oncle de Lucien?

- Non, dit René en riant, mais j'ai tout de même donné un bon coup de bâton à l'un de ses hommes qui cherchait à sortir. Depuis, ils se tiennent tranquilles. »

Soudain le bruit d'une clochette monta de la rue en mine. « Ding, ding, ding, ding!»

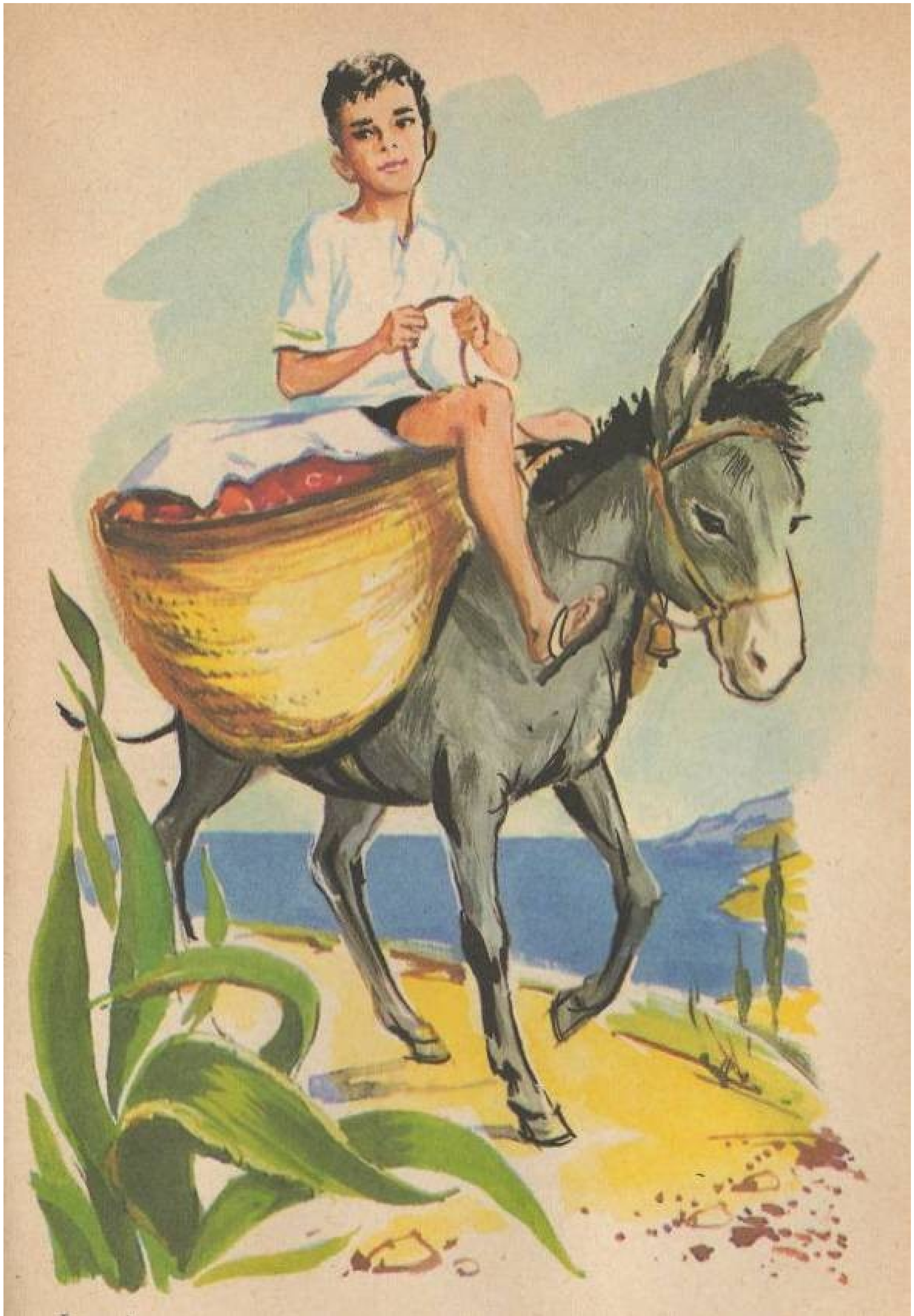
« En voilà un carillon! s'écria Robert stupéfait. Qu'est-ce que cela peut être? On nous appelle pour rentrer en classe ou quoi?

— Mais non! répondit Lucette en se tordant de rire. C'est seulement le premier service du wagon-restaurant!

- Il est midi d'ailleurs et je commençais à avoir grand-faim », ajouta Denise.

Alors, sous les yeux surpris du jeune aviateur, le petit garçon de ferme, monté sur son âne, parut au détour du sentier, entre ses deux paniers énormes.

« Voilà notre ravitaillement, expliqua René. Ce gamin vient deux fois par jour nous porter les produits de sa ferme.



Le petit garçon, monté sur son âne, parut au détour du sentier.

Tiens, Jacques, prends cet argent et paie notre ami. Moi, je reste en faction ici.»

Comme d'habitude, le petit ânier empocha la monnaie, déballa ses provisions et remonta sur sa monture. Et comme les autres fois aussi il fit la grimace à Joko, qui lui en retourna une deux fois plus affreuse. Kiki, très en verve, se mit soudain à braire plus fort que l'âne et celui-ci, encore plus effrayé que la première fois, partit à fond de train, comme s'il avait le diable à ses trousses. Les enfants, Robert, René et même le petit Andros n'en pouvaient plus à force de rire.

Quand René eut repris son sérieux, il se pencha à l'intérieur de la colonne.

« Hep, là-dedans! cria-t-il. Si vous voulez manger, nous vous envoyons des vivres. Vous pouvez monter les chercher en haut des marches. Mais n'essayez pas de nous jouer un méchant tour. Sinon, gare à vous! »

Et il lança dans le fût creux du pain, du fromage et quelques fruits destinés à étancher la soif des bandits. Par chance, le petit ânier avait apporté plus de provisions encore que d'habitude. Personne ne risquait de mourir de faim.

On entendit l'un des bandits monter l'escalier en spirale pour venir ramasser la nourriture, mais l'homme ne dit mot, même pas pour remercier.

« Je me demande s'ils ont trouvé le trésor! soupira Jacques tout en mangeant. Et moi qui ne l'ai pas vu! Je ne m'en consolerai jamais!»



CHAPITRE XVI

LA FIN DE L'AVENTURE

TOUT EN MANGEANT, la petite troupe tira des plans. « Avant tout, dit René, il faut que tu emmènes Denise et Lucette à bord de notre avion, Robert! Il me tarde de les savoir toutes deux à l'abri. Quant à vous, Andros, une fois que nous aurons éloigné des bateaux les deux hommes qui les gardent, vous choisirez l'embarcation qui vous semblera la meilleure pour nous transporter, Jacques, Henri, Lucien, vous et moi. Je vous fais confiance pour nous faire franchir la ligne des brisants.

— Gomment! s'écria Jacques, indigné. Vous laisseriez un bateau à la disposition des bandits pour qu'ils s'échappent !

— Oh! mais non! Je prierai Andros de saboter le moteur du bateau dont nous ne voudrons pas, répondit

René en riant. Ça fera beaucoup de bien à ces misérables de rester prisonniers sur l'île jusqu'à ce que nous ayons découvert si M. Stavros l'a achetée ou pas.

i— Oh! je crains bien que Thamis soit à lui, dit Lucien. Il ne fait qu'acheter des îles et les revendre.

— Nous verrons bien. Au fait, Lucien, tu préfères vraiment venir avec nous ? Tu ne veux pas rester avec ton oncle ? - Non, non, emmenez-moi, je vous en prie. Mon oncle me fait peur. »

Sitôt le repas terminé, Robert s'éloigna en compagnie de Denise et de Lucette pour rallier son avion. Avant de partir, les filles embrassèrent leurs frères et René. De son côté, Robert déclara :

« Je ne m'envolerai pas tant que je n'aurai pas entendu le bruit du moteur de votre bateau et compris que vous avez quitté l'île. A ce moment-là, je filerai droit vers l'aérodrome. Allons, bonne chance! »

Andros, Lucien, Jacques et Henri se mirent en route de leur côté pour la crique aux bateaux. Il était convenu qu'une fois là, seul Lucien s'avancerait en vue des marins de garde pour leur dire que M. Stavros les attendait dans la cour du temple. René, pendant ce temps, demeurait en faction près de la colonne creuse. Dès que les deux marins apparaîtraient au détour du sentier, le jeune homme quitterait son poste et gagnerait à son tour la petite crique en prenant bien soin de n'être pas vu. Jacques lui avait expliqué avec précision où se trouvaient ancrés les bateaux.

Andros eut tôt fait de mener les trois garçons jusqu'à la crique. Alors le plan se déroula comme prévu. Lucien s'avança seul tandis que les autres se cachaient parmi les buissons.

« Ohé! appela Lucien en se dirigeant vers les bateaux. Où êtes-vous ? »

Les deux hommes parurent et Lucien leur cria quelque chose en grec. Immédiatement, les marins sautèrent sur la plage et commencèrent à grimper le sentier de chèvres qui escaladait la colline. Du doigt, Lucien leur indiqua encore la direction du temple. Les hommes ne tardèrent

pas à disparaître. Alors Andros surgit de sa cachette et se précipita vers les embarcations. Il désigna la plus petite comme étant la meilleure et, tandis que Lucien, Henri et Jacques y montaient, il alla à l'autre bateau et se mit à tripoter le moteur. Quand il rejoignit les trois garçons, il souriait.

« L'autre bateau pas bon maintenant, annonça-t-il. Moteur mort. » Et il embarqua à son tour. Il ne restait plus qu'à attendre René. Au bout d'un moment, Jacques et Henri le cherchèrent du regard au flanc de la colline. Ils espéraient qu'il ne tarderait plus à apparaître.

Soudain, des cris sauvages frappèrent leurs oreilles et tous se dressèrent dans le bateau. Mon Dieu ! que se passait-il? Et voilà que René surgissait tout à coup, courant comme un fou en direction de la plage. Les deux marins le suivaient en hurlant et couraient aussi vite que lui... Andros ne perdit pas de temps. Il lança son moteur et cria aux garçons de tendre la main à René dès qu'il serait là. Le jeune homme arriva enfin, hors d'haleine et pataugea jusqu'au bateau. Six bras le tirèrent à bord et, presque en même temps, le bateau démarra. Le bruit de son moteur rompit le silence de la crique. Furieux, les deux marins grec sautèrent dans le second bateau, prêts à engager la poursuite. Andros eut un rire moqueur. Il avait bien travaillé et les bandits allaient se rendre compte que leur embarcation était devenue inutilisable... Déjà, on les voyait de loin tendre un poing impuissant en direction des fugitifs. Cela amusa beaucoup Jacques et Henri, mais le pauvre Lucien était blême de peur.

« Et voilà... nous sommes partis! haleta René en reprenant peu à peu son souffle. C'est égal, je l'ai échappé belle. Ces marins sont venus du côté d'où je ne les attendais pas et ils ont bien failli me prendre. Heureusement que je cours vite!

— Et quelles nouvelles de M. Stavros et compagnie? demanda Jacques.

— Aucune. Mais ils ont dû entendre crier leurs complices et, en ce moment, doivent être sortis du souterrain.

Je suppose qu'ils vont rejoindre les deux marins... et alors je plains les pauvres diables. M. Stavros va les secouer de belle manière pour avoir quitté leur poste.

— Mon oncle ne me pardonnera jamais de leur avoir communiqué un faux message, soupira le pauvre Lucien. Il me battra jusqu'au sang dès qu'il m'aura rattrapé.

— Je vous promets que non! dit René. J'y veillerai. Attendez que nous ayons rallié le *Lamartine* et je m'occuperai personnellement de M. Stavros. Peu importe que Thamis soit à lui ou non. Je vais porter plainte contre lui. »

Le bruit d'un avion l'interrompit. Tous levèrent la tête.

« C'est Robert et les deux filles! s'écria Jacques en agitant son mouchoir avec enthousiasme. Hurrah ! Hurrah ! »

L'avion piqua dans leur direction et l'on aperçut Denise et Lucette qui les saluaient de la main derrière les hublots. Puis Robert prit de la hauteur et s'éloigna en direction de l'île à l'aérodrome. Le bateau, lui, n'arriva là-bas qu'à six heures du soir. La première chose que virent les voyageurs en pénétrant dans le port, ce fut le *Lamartine,* toujours à quai et silencieux. Mais sur la jetée, pour les accueillir, se tenaient Robert, Denise et Lucette.

« J'ai déjà pris contact avec les autorités, annonça Robert. J'ai prévenu le chef de la police de l'île que tu avais un rapport à lui faire, René, et il a promis de ne pas quitter son bureau sans t'avoir vu. »

Le chef de la police était un petit homme brun, aux gestes vifs, et qui parlait fort bien français. Il écouta René sans l'interrompre, se contentant de poser quelques questions à la fin de son récit. Les enfants ajoutèrent un ou deux détails.

« Cette histoire me stupéfie ! avoua enfin le chef de la police. Un pareil trésor... Mais avant tout il faut savoir si ce M. Stavros a bien acheté Thamis. Je connais cet homme et j'avoue qu'il ne me plaît guère. Je vais passer quelques coups de téléphone pour me renseigner à son sujet... »

Au bout d'un moment, il reçut la réponse qu'il attendait et se tourna vers René et les enfants.

« M. Stavros a bien essayé d'acheter Thamis, annonça-t-il, mais il n'a pu y réussir pour la bonne raison que l'île n'est pas à vendre. Elle appartient au gouvernement.

- Bravo! s'écrièrent les enfants en chœur. J'espère, reprit le chef de la police en fronçant les sourcils, que cet indélicat personnage ne va pas prendre la fuite en emportant ce trésor qui ne lui appartient pas.

- Il ne le peut pas, affirma René. Son, bateau est tout à fait hors de service.

- C'est parfait... Mon greffier a pris note de votre déclaration, monsieur. Il ne vous reste plus qu'à la signer. Ces enfants peuvent signer aussi, de même que le marin Andros.

- Tout cela est très bien, déclara René après avoir signé. J'ai déjà vécu quelques aventures palpitantes en compagnie de ces quatre enfants, mais celle-ci me laissera un souvenir impérissable. Tout de même, je regrette que nous n'emportions qu'un simple souvenir du fabuleux trésor d'Andra. Ces enfants auraient bien mérité d'être récompensés.

- Oh! mais ils le seront! s'écria le chef de la police. Vous pouvez y compter! Je me porte garant pour mon gouvernement... Chacun de vous aura la possibilité de choisir un objet à son goût parmi tous ceux que vous avez trouvés! Ce n'est que justice!

- Dans ce cas! s'écria Henri tout heureux, je sais d'avance ce que je prendrai : un beau poignard damasquiné! Mes camarades de classe vont ouvrir des yeux énormes en le voyant!

— Tais-toi donc, jeune bavard, dit René en riant. A présent, il faut partir et remonter à bord du *Lamartine.* Nous avons tous besoin d'un bon bain, d'un bon repas et d'un bon lit. »

Tous prirent congé du chef de la police. Puis René plissa un gros pourboire à Andros enchanté et, accompagné des enfants, alla retrouver Robert qui devait dîner avec eux. Ce fut une joyeuse soirée.

Dans la nuit, le *Lamartine,* enfin réparé, reprit sa route.



Puis, Robert prit de la hauteur et s'éloigna.

Aucun des passagers ne s'en aperçut. Le lendemain matin, au réveil, les enfants furent tout étonnés de se retrouver en mer.

« Je vous avais pourtant prévenus hier soir, leur dit René. Mais vous aviez tellement sommeil que vous ne m'avez même pas écouté. Nous sommes en route pour l'Italie.

— Et nous laissons l'île au trésor derrière nous, murmura Lucette avec un soupir de regret.

. — Ne sois pas triste, dit Jacques. Tu devrais te réjouir au contraire que nous ayons pu nous en échapper.

— Tu as raison, mais c'est plus fort que moi. Je déteste l'idée d'avoir dû abandonner toutes ces merveilleuses choses entassées dans le souterrain.

— Rappelle-toi que je ne les ai même pas vues, moi, déplora Jacques. Je ne m'en consolerai jamais. Et tout ça à cause de cet imbécile de Kiki qui m'a obligé à revenir sur mes pas au dernier moment !

— Pauvre Kiki! Pauvre Kiki! s'écria le perroquet, comprenant, à l'air fâché de son maître, que Jacques était en train de dire du mal de lui.

— Je crois que la fin de cette croisière va nous sembler morne, déclara Henri en jetant un coup d'œil au petit bateau sculpté qui trônait sur son étagère. Grand Dieu! Rappelez-vous notre enthousiasme quand nous avons découvert le parchemin à l'intérieur de mon navire. René propose que nous offrions la carte au musée d'Athènes, mais nous pourrons toujours conserver l'autre... celle que l'expert à tracée exprès pour nous.

— Oui! ricana Jacques. A condition que M. Stavros nous la rende!

— Je me demande, dit soudain Denise, ce que maman va dire de tout cela! Je suis certaine qu'elle sera fâchée contre René.

— Et dans ce cas, ajouta Lucette avec désespoir, elle ne lui parlera plus de sa vie. Rappelez-vous qu'elle l'a menacé de lui tourner le dos s'il nous entraînait encore dans une aventure. Grand Dieu! Et cela signifierait que jamais plus nous ne reverrions René. Mais c'est terrible! »

René, qui avait entendu, s'empressa de rassurer la fillette.

« Mme Lefèvre ne peut pas me reprocher de vous avoir entraînés dans une aventure, dit-il avec un sourire malicieux. C'est plutôt moi qui serais en droit de me plaindre d'avoir été entraîné par vous. »

Cependant, le *Lamartine* poursuivait sa route et l'on était déjà bien loin des romantiques petites îles de la mer Egée.

Les enfants pensaient souvent à Thamis et au trésor d'Andra. Ils se demandaient ce que M. Stavros avait fait après leur fuite. Que lui était-il arrivé? Se trouvait-il encore sur l'île ou en était-il parti? Et le trésor, ce fabuleux trésor caché dans les catacombes, au-dessous de l'antique cité en ruine, qu'était-il devenu?

René promit à ses jeunes amis de leur faire part de tout ce qu'il pourrait apprendre à ce sujet.

Le *Lamartine* fit escale à Naples et, de là, repartit pour l'Espagne. C'est dans ce pays que René eut les premiers renseignements sur la question qui l'intéressait.

« J'ai des nouvelles de Grèce, dit-il aux enfants. Vous serez sans doute heureux de savoir que M. Stavros et ses complices ont été dans l'impossibilité de quitter l'île après notre départ. Ils devaient étouffer de rage. Un peu plus tard le chef de la police leur a envoyé un bateau à bord duquel lui-même avait pris place aux côtés de ses hommes. Tous les bandits ont été arrêtés.

- Bien fait pour M. Stavros! s'écria Henri.

— Et le trésor? demanda Denise.

- Les policiers Font récupéré et on l'a envoyé à Athènes. Une liste des objets précieux qui le composent doit nous être adressée et chacun de nous pourra choisir un souvenir.

— Je prendrai une arme damasquinée, comme Henri, déclara Jacques. Quant aux filles, j'imagine qu'elles choisiront des bijoux.

- Mais que va devenir Lucien dans tout ça? s'inquiéta Denise.

— Mme Stavros est restée en Grèce pour ne pas quitter son mari, rappela René, et, jusqu'à la fin du voyage, Lucien demeurera avec nous. Ensuite il ira dans sa famille maternelle, qui le réclame. Ce sont des gens très gentils avec qui il sera heureux.

- Et avez-vous des nouvelles de tante Alice? demanda Lucette avec timidité. N'est-elle pas trop en colère contre nous... et contre vous?

- Oui, j'ai téléphoné à Mme Lefèvre, répondit René en faisant une grimace comique. Je ne peux pas dire qu'elle m'ait félicité... et je m'attends à ce qu'elle me-tire les oreilles quand je la verrai.

Vous... vous croyez qu'elle ferait ça? s'exclama Lucette, horrifiée.

— Mais non, petite nigaude! C'est à vous qu'elle tirera les oreilles... à moins qu'elle ne vous embrasse en se félicitant que vous ayez échappé aux bandits. Enfin, ne nous tracassons pas à l'avance. Nous verrons bien!

- C'est que j'ai un peu peur de tante Alice quand elle est fâchée pour de bon », avoua la pauvre Lucette qui n'était pas rassurée du tout.

Deux jours plus tard, le *Lamartine* accosta à Bordeaux. La croisière était terminée.

Avant de prendre le train pour aller rejoindre Mme Lefèvre, René et les enfants confièrent Lucien aux parents qui étaient venus l'attendre.

« Au revoir, dit Lucien avec émotion au moment de quitter ses amis. J'espère que nous nous reverrons de temps en temps. Vous me manquerez beaucoup... Kiki et Joko me manqueront aussi! Pensez à moi quelquefois. Et à présent, adieu! »

II s'éloigna, les yeux pleins de larmes.

« Au fond, c'est un brave garçon! » décréta René en entraînant les enfants vers la gare.

Mme Lefèvre attendait les voyageurs et leur avait préparé un bon dîner. Pourtant, si elle embrassa les enfants avec une joie évidente, elle montra quelque froideur envers René. A la fin du repas, le jeune homme entreprit de lui narrer par le menu toutes les péripéties de leurs aventures

dans l'île au trésor. Les enfants l'interrompaient souvent pour ajouter leur mot.

« Et voilà! jeta Henri quand le récit fut terminé. Que penses-tu de ça, maman? N'es-tu pas fière que nous ayons découvert un trésor?»

Mais Mme Lefèvre adressa un regard plein de reproches à René.

« Oh! René! A présent, je ne pourrai plus jamais avoir confiance en vous! Vous m'aviez promis... »

C'est alors que Lucette, la timide Lucette, s'écria, emportée par l'indignation :

« Tante Alice! Comment pouvez-vous dire que vous n'aurez plus confiance en René! Sans lui, au contraire... »

Et elle éclata en sanglots. Mme Lefèvre l'attira contre elle et la berça avec tendresse.

« Là, là, calme-toi, ma chérie. C'est entendu. Je pardonne à René. Au fond, tu as raison. C'est l'ami le plus sûr que vous puissiez avoir! Et j'ai si bien confiance en lui que je vais bientôt lui donner le droit de veiller tout le temps sur vous... »

Les enfants regardèrent leur mère d'un air surpris. Que voulait-elle dire? Ce fut René qui se chargea de le leur expliquer.

« Votre maman et moi, dit-il gravement, nous avons décidé de nous marier. Vous êtes si insupportables, ajouta-t-il en riant, qu'il vous faut à demeure une poigne de fer... Seulement, je voudrais être bien sûr que ce projet vous plaît ! »

II n'avait pas fini de parler que les quatre enfants se jetaient à son cou.

« Oh! René! Ce sera merveilleux! s'écria Henri. Nous ne formerons plus désormais qu'une seule famille! Rien ne pouvait nous faire plus de plaisir! »

Denise, Jacques et Lucette firent chorus. Mme Lefèvre et René échangèrent un regard ravi. Et soudain, désireux de dissiper l'émotion générale, le jeune homme déboucha une bouteille de Champagne qu'il avait apportée pour fêter le retour des enfants.

« Tout à fait exceptionnellement, mes petits, vous aurez droit à une coupe! »

« Pop! » fit le bouchon en sautant en l'air. « Pop! » fit Kiki en se trémoussant sur l'épaule de Jacques. Joko, lui, se mit à éternuer pour avoir voulu renifler la mousse pétillante dans le verre d'Henri.

« Buvons au trésor d'Andra et à l'heureux dénouement de notre aventure! » s'écria René.

« Pop! » dit Kiki.

« Atchoum! » fit Joko.

Car, pour une fois, ce n'est pas le perroquet qui .eut le dernier mot.

